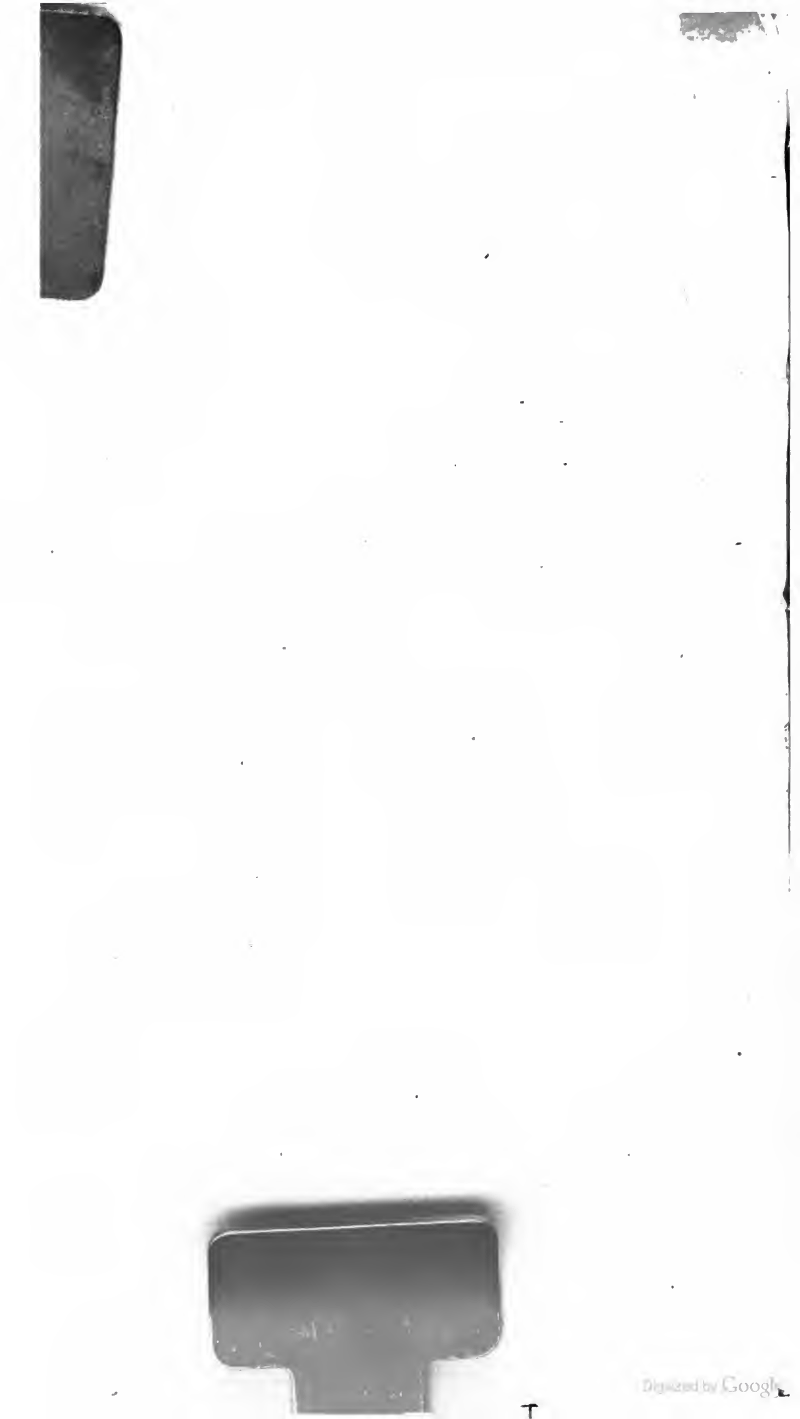






Le parfait Cocher

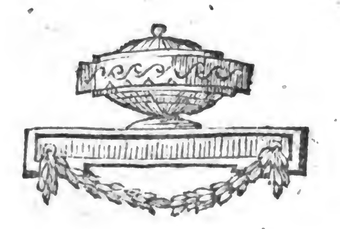
LE PARFAIT COCHER,

OU L'ART D'ENTRETENIR ET CONDUIRE UN ÉQUIPAGE EN VILLE ET EN CAMPAGNE.

Avec une Instruction aux Cochers sur les Chevaux de Carrosse, leurs Maladies & Remedes propres à leur guérison.

NOUVELLE ÉDITION,

Augmentée de la façon de monter à Cheval, de le conduire en voyage, de s'en servir à la Chasse aux Chiens courants, & la meilleure maniere de courir la poste.



A LIEGE,
Chez F. J. DESOER, Imprimeur - Libraire, sur le Pont-d'Isle.

1777.





PRÉFACE.

L'OUVRAGE *que je présente au Public ſous le titre de* Parfait Cocher, *renferme des choſes très-eſſentielles, tant pour les Maîtres que pour les Cochers, Palefreniers, &c. qui ſe laiſſent ſouvent conduire & conduiſent eux-mêmes ſans ſavoir comment & pourquoi. Toute Science, tout Art, tout Métier a ſes principes : on les trouvera très-bien détaillés dans ce petit Ouvrage. Un vieux Cocher en avoit donné lui-même les premieres Regles, que j'ai ſeulement arrangées avec un certain ordre. J'ai en outre conſulté pluſieurs bons Cochers & Selliers, tant pour ce qui regarde le panſement des Chevaux & la maniere de bien conduire, que pour la façon de monter & entretenir les différentes ſortes de Voitures.*

J'ai diviſé mon Ouvrage en trois Parties : la premiere traite de la façon de conduire toutes ſortes de Voitures, ſoit en Ville ou en Campagne, & du ſoin qu'on doit avoir de l'Équipage & des Chevaux.

La seconde donne des connoissances sur le choix des Chevaux de Carrosse, & la façon de les appareiller, &c.

La troisieme traite des principales Maladies du Cheval, donne de courtes instructions aux Cochers pour les connoître & les guérir sans l'assistance d'un Maréchal, à moins que les accidents ne fussent trop graves; on a consulté pour cette partie les meilleurs Auteurs.

On a aussi ajouté quelques observations nécessaires à tous ceux qui montent à cheval, tant pour la façon de s'y tenir que pour conduire & ménager un Cheval de selle dans un voyage, dans une chasse aux chiens courants, & le meilleur moyen de courre la poste à franc étrier avec beaucoup d'aisance & de sûreté. Comme on n'a rien négligé pour rendre cette seconde édition plus correcte & plus utile que la premiere, on ne doute nullement qu'elle ne sera encore mieux accueillie.



LE PARFAIT COCHER,

OU L'ART D'ENTRETENIR ET DE CONDUIRE UN ÉQUIPAGE A PARIS ET EN CAMPAGNE.

PREMIERE PARTIE.

Qualités essentielles à un Cocher.

LE métier de Cocher demande beaucoup de prudence, de conduite & d'exactitude. La vie de ceux qu'il mene est entre ses mains. Que de malheurs, qui surviennent par la faute d'une infinité de jeunes Cochers, ignorants, ivrognes, emportés, impatients & jureurs ! S'ils se trouvent dans des embarras, loin de penser à les éviter, ils veulent que rien ne leur résiste. Cherchant à se faire

paſſage, ils crient, ils jurent, ils inſultent, ils blaſphêment, & ſouvent ils compromettent les Maîtres. Que le carroſſe verſe, qu'un train manque, que des Chevaux, pour être mal conduits, prennent le mords aux dents, la raiſon manque à ces mauvais Cochers, & la fureur s'empare d'eux; de-là il arrive une infinité de malheurs.

Ainſi la patience, la douceur, la ſobriété, ſont des vertus, ſans leſquelles un homme ne peut devenir un parfait Cocher. Ces qualités ſeules ne ſuffiſent pas, elles ne contribuent qu'à faire remplir exactement tous les devoirs de cette profeſſion; mais il faut s'en inſtruire, & pour y exceller, elle demande, comme pluſieurs autres, un aſſez long apprentiſſage.

Je ſais qu'aujourd'hui l'on ne prend pas toutes les meſures néceſſaires. Un jeune homme qui veut être Cocher, ſert quelques mois dans une Ecurie; il accompagne un Fiacre pendant quelque temps, il entre enſuite chez un Loueur de Carroſſe, il y reſte un an ou deux: s'il ſait une place bourgeoiſe qui vaque, il la poſtule, il ſe préſente, il eſt reçu, le voilà revêtu de la qualité de *Maître-Cocher*: Eſt-il *bon Cocher?* c'eſt au Maître qu'il ſert d'en décider.

Un Garçon, fils d'un Laboureur, élevé parmi les Chevaux, & qui en a conduit pendant dix ou douze ans, à la charrue ou autrement, en ſervant ſous un habile Cocher, le devient lui-même, quand il a fait les fonctions de Palefrenier & de Garçon d'attelage. Si pendant dix ans il a eu ſoin d'un Carroſſe à deux Chevaux, & pendant quelques années conduit un attelage à ſix, il doit mener en perfection. On doit préférer ces ſortes de Cochers à ceux qui ont vécu

quinze ou vingt ans ſans avoir manié de Chevaux.

La plupart des Cochers ſont Allemands, Flamands, Suiſſes, Bretons, Picards & Normands. L'Allemand panſe bien un Cheval, mais en qualité de Cocher, il n'a pas la délicateſſe d'un François. Ce n'eſt pas le talent d'un Suiſſe d'être ou bon Cocher, ou bon Poſtillon, mais bon Palefrenier. Le Flamand diſpos, agiſſant d'un bon jugement, a toutes les qualités requiſes pour devenir un bon Cocher. Les Cochers Bretons ſont aſſez rares; ils menent vîte, ainſi que les Picards, & reſſemblent en cela aux Anglois & aux Hollandois. Les Normands ſont ſoigneux, menent bien, aiment le travail; mais ce qu'on vient de dire ne fait pas une loi.

Il y a de bons, comme de mauvais Cochers de tous les Pays. C'eſt par leur travail, leur aſſiduité, leur conduite, qu'on les doit connoître. L'âge convenable pour un Cocher, eſt depuis vingt-cinq ou trente ans juſqu'à ſoixante. On n'en veut point qui ne ſoit d'une figure très-apparente. Le ſavoir faire & les bonnes qualités du cœur & de l'eſprit, ſont à préférer à un extérieur ſéduiſant & trompeur.

Imperfections ordinaires à pluſieurs Cochers.

Suivant le *nouveau Parfait Maréchal*, duquel j'ai extrait cet article & le ſuivant, un Cocher peut avoir pluſieurs imperfections, qui regardent ſa façon de mener, ou qui y ont rapport. L'imprudence ou le défaut de jugement en eſt une conſidérable; car ſi le jugement lui manque, il s'embarquera ſouvent dans de mauvais pas, dont non ſeulement il ſe tirera

avec peine, mais qui causeront quelquefois la destruction de son équipage, en brisant sa voiture, ou estropiant les Chevaux, lui-même, ou son Maître. Comme le jugement est détruit par l'ivrognerie, ce vice fait encore commettre des fautes plus grandes & plus dangereuses.

Il y a des Cochers qui prennent de l'aversion pour un cheval; alors le pauvre animal est fouetté & harcelé de façon qu'on le met encore moins en état de faire ce qu'on lui demande, & il est usé bien plutôt que le cheval favori. Si celui qui mene des bêtes vouloit bien se persuader qu'il doit être plus raisonnable qu'elles, qu'ainsi tout ce qu'on demande à des chevaux doit être dirigé par le jugement de l'homme, il ne les traiteroit pas comme ses égaux, en les taxant de lui désobéir exprès, d'être bien malins, & autres épithétes qu'il leur donne, pendant que c'est souvent sa faute s'il n'en vient pas à bout. Car qu'un plus habile homme que lui monte sur le siege, il fera tout ce qu'il voudra de ce cheval, que son prédécesseur ne pouvoit conduire.

D'autres Cochers fouettent perpétuellement leurs chevaux par mauvaise humeur & férocité naturelle. On doit éviter de se servir de ces gens-là; car outre qu'un tel caractere repugne à l'humanité, ces coups de fouet font jetter un cheval en avant; l'effort se fait sentir sur ses barres, & il est si harcelé, qu'il peut tomber malade; ou du moins cela le fatigue & l'use extrêmement. Communément un Cocher de cette espece est d'ailleurs un très-mauvais sujet.

Le défaut le plus commun des Cochers est d'avoir la main plus ou moins mauvaise; ils sont en quelque façon excusables en cela,

puisqu'ils ne savent pas monter à cheval, & que cette science, enseignée par un habile homme, accoutume à ménager la bouche d'un cheval : c'est sur cela particuliérement qu'il est difficile de donner des leçons par écrit. C'est pourquoi quelques personnes curieuses de leurs chevaux, & sûres d'un Domestique, lui font apprendre quelque temps à monter à cheval avant que de le mettre sur le siege. Cela est très-rare dans ce pays-ci : les Allemands, à ce qu'on dit, pratiquent cette coutume, aussi les Cochers Allemands passent pour être les meilleurs. Des chevaux de carrosse qui ont été quelque temps montés au manege, sont bien plus agréables & bien plus faciles à mener ensuite.

Maniere d'avoir la main bonne.

On dit que la main est bonne quand on l'a douce & légere raisonnablement. Pour expliquer ceci, il faut, selon l'Auteur du Livre que j'ai cité dans l'article précédent, comparer l'effet que le mords fait sur les barres d'un cheval à celui d'un morceau de fer, qui appuieroit sur votre doigt : s'il y appuyoit toujours, il l'engourdiroit; si on les pressoit fort avec ce fer par secousses, ce seroit comme autant de coups, qui d'abord vous seroient très-sensibles, ensuite viendroit l'engourdissement du doigt & l'insensibilité : alors si vous êtes plus fort que celui qui tient le fer, vous l'attirerez à vous malgré lui, s'il s'obstine à vouloir vous résister avec ce fer. Voilà l'effet de la main mauvaise, qui engourdit & ôte la sensibilité aux barres : mais si celui qui tient ce fer ne l'appuyoit que de temps en temps, la sensibilité, qui reviendroit à votre doigt dans les interva-

les, feroit que vous en fentiriez toujours l'effet, comme la premiere fois : voilà la main douce & légere, qui eſt toujours ſûre de ſon effet.

Il y a des Cochers, qui croient avoir la main légere, en ne tenant point du tout leurs chevaux, en les laiſſant aller ſur le nez & ſur les épaules, ils ne laiſſent pas de leur gâter la bouche; car quand il faut reculer, ou tourner promptement, ils rattrapent leurs guides; & comme le temps les preſſe, ils donnent une bonne ſaccade à leurs chevaux, & à force de ſaccades pareilles, leur endurciſſent les barres; à la fin ils ne les menent plus que par ſaccades, auxquelles les chevaux s'accoutument.

Les Cochers qui ont la main rude, en viennent encore à ce point, en tenant les guides toujours tendues, & s'ils ont endurci les barres à leurs chevaux, ils s'en prennent au mords, qu'ils trouvent alors être trop doux; ils en demandent de plus forts, & à meſure que les barres s'endurciſſent de plus en plus, ils augmentent la force des mords, juſqu'à ce qu'ils ayent ſi bien ruiné les barres, que leurs chevaux ne ſentant pas plus ce qu'ils ont dans la bouche, que ſi elle étoit de bois, alors ils vont à leur fantaiſie, & ils finiſſent ſouvent par prendre le mords aux dents, ſe tuer, ou faire périr le Cocher, ou le Maître.

Ce qui s'appelle la main légere, c'eſt de rendre & de retenir la bride à ſes chevaux par un mouvement *moëlleux* de la main, afin de rafraîchir les barres, & de leur y conſerver la ſenſibilité, cela de temps en temps, & point coup ſur coup; on feroit arrêter ſes chevaux, s'ils n'ont point d'ardeur, & on donneroit plus d'envie d'aller à ceux qui en ont, car cette façon

d'agir les impatiente : à ceux-ci il faut la rendre, & retenir si finement, qu'ils ne s'apperçoivent quasi pas du mouvement de la main.

C'est ce *moëlleux* de la main qui fait reculer facilement, & c'est principalement à cela, qu'on peut connoître si un Cocher a la main douce ou non; car l'un fera reculer ses chevaux, sans presque se donner de mouvement, & l'autre tirera par reprise, se renversera même sur son siege, & se donnera bien de la peine. Enfin c'est ce *moëlleux* de la main qu'il faut avoir naturellement.

Il y a des Cochers, quelque bonne volonté qu'ils ayent, qui ont les ressorts de la main durs, & qui ne peuvent attraper ce *moëlleux* comme d'autres, quelques efforts qu'ils y fassent : mais s'ils y essaient, ils en vaudront toujours beaucoup mieux.

Les personnes que cette matiere intéresse, ou qui auront la curiosité de savoir tous les devoirs d'un *Parfait Cocher*, vont juger par le détail où je vais entrer, qu'il n'y a qu'un homme entendu, de bonnes mœurs, & qui aime son état, qui puisse s'en acquitter dignement. Suivons-le dans tous ses différents exercices.

Ustenciles néccessaires dans une Ecurie.

La premiere chose à laquelle un habile Cocher pense, est d'avoir dans son Ecurie de bonnes étrilles, (celles d'Angleterre passent pour les meilleures) des brosses de poil de sanglier, des époussettes, des peignes de corne, des éponges, un couteau de chaleur. Ces ustenciles doivent au moins durer six mois.

Pour bien panser un cheval, il faut que l'étrille

foit bonne & bien féche, ainsi que la broffe. En hiver on doit avoir foin de les mettre l'une & l'autre dans un lieu fec. Une petite lime à trois quartes eft néceffaire pour limer les dents de l'étrille de temps en temps. Il faut auffi ratiffer fouvent les couteaux de ladite étrille pour en ôter la rouille, ou pour empêcher qu'il ne s'en faffe.

Le fer attire l'humidité, & prend la poudre & la craffe qui fortent du poil, c'eft ce qui caufe la rouille, qui s'attache au-dedans & au-dehors de l'étrille. Les dents même s'en rempliffent, & il eft impoffible de bien panfer un cheval : car comme on ne peut fe fervir d'un peigne plein de craffe, il en eft de même d'une étrille rouillée & d'une broffe pleine de craffe.

Les époufettes doivent être de fil & laine, ferrées, fortes, & de demi-aune chacune; il faut avoir foin qu'elles foient toujours nettes & feches. Pour les peignes de corne, l'éponge & le couteau de chaleur, un Cocher n'a pas befoin d'inftruction; il ne faut pas un grand difcernement pour faire de pareilles emplettes.

Les autres uftenciles font des ballets de bouillot pour l'Ecurie, outre ceux de jonc, qui fervent à laver les jambes & les pieds des chevaux : des couvertures de cheval, un marteau, des pinces pour le befoin, une brouette pour ôter le fumier, & enfin tout ce qui a du rapport avec le panfement, l'entretien, & la nourriture du cheval.

Heure d'entrer dans l'Ecurie.

Un Cocher, s'il eft feul, ou ceux qui font chargés de panfer les chevaux, comme les Pale-

freniers, doivent ſe lever le plus matin qu'ils peuvent; mais ſoit en été, ſoit en hiver, il ne faut point entrer dans l'Ecurie avant cinq heures ou cinq heures & demie, à moins que quelques affaires particulieres n'y obligent. Depuis onze heures du ſoir, juſqu'à cinq heures du matin, c'eſt le repos du cheval, & l'interrompre ſouvent dans ſon ſommeil, ce ſeroit altérer ſa ſanté.

Il y a des Cochers qui ſont d'une longueur extraordinaire à panſer des chevaux. Tout bon Cocher, Palefrenier, ou Poſtillon, n'y emploie qu'une demi-heure par chaque cheval. Toutes ſortes d'endroits conviennent, quand ils ne ſont point expoſés au ſoleil & à la pluie. On entend par *panſer* un cheval, l'étriller, lui faire le crin, le broſſer, &c. Mais lorſqu'un cheval eſt malade, ou bleſſé, c'eſt l'affaire du Maréchal.

Ce qu'il faut faire dans l'Ecurie avant que de panſer les Chevaux.

La premiere choſe qu'on doit faire en entrant dans l'Ecurie, eſt, s'il reſte du foin de la veille, de l'ôter de l'attelier, & de donner l'avoine aux chevaux. Il y a des Cochers qui ne la donnent qu'après qu'ils les ont panſés. Pendant qu'ils la mangent, on ôte la paille la plus blanche de deſſous la mangeoire, & on la garde pour faire la litiere du ſoir : on tire enſuite le fumier, qu'on met dans un lieu deſtiné pour cela, & on balaie l'Ecurie. Il ſeroit cependant à propos de ne faire cet ouvrage qu'après que les chevaux ont mangé leur avoine, parce qu'ils profitent davantage quand on les laiſſe manger tranquillement.

Maniere d'étriller.

Quand tout est rangé dans l'Ecurie, & que les chevaux ne mangent plus, on leur met le bridon pour les faire sortir, s'il fait beau, sinon on les laisse dans l'Ecurie, ou on les mene dans quelque lieu couvert. On commence par les bouchonner avec un bouchon de paille, on les épousséte par tout le corps; on prend ensuite l'étrille de la main droite, & tenant la queue de la main gauche proche de la croupe, on appuie l'étrille en la poussant & la retirant toujours de même, en allant en avant jusqu'au haut de la tête. On passe ensuite l'étrille de la main droite à la main gauche, pour revenir tout le long du corps, en allongeant le bras dessus & dessous, dessous & dessus, en recommençant trois ou quatre fois de la queue à la tête, & de la tête à la queue des deux côtés.

Maniere de se servir de l'Epoussette, de la Brosse, & de l'Eponge.

Quand le cheval est bien étrillé, on prend l'époussette, que l'on passe sur tout le corps du cheval depuis la tête jusqu'à la croupe. Chaque fois on doit essuyer le cheval à couche-poil, en commençant par la tête & finissant par la queue. Après l'époussette on prend la brosse. La maniere de s'en servir est de brosser le cheval à rebrousse-poil en montant de la queue à la tête deux ou trois fois de suite, de chaque côté du cheval. Quand il a été bien brossé, on passe encore l'époussette. Quant à

l'éponge, elle doit être mouillée, on la passe sur la criniere, la croupe & la queue du cheval. Mais le Cocher ou Palefrenier doit avoir d'une main l'éponge, de l'autre le peigne, pour éponger & peigner en même temps. Il est indifférent de quelle main on se serve de l'éponge & du peigne, on éponge en tout sens.

Examen des Pieds des Chevaux.

En visitant les pieds du cheval, ce n'est pas assez de voir s'il y manque des clous, il faut encore examiner, si les clous ont leurs rivets; c'est à quoi beaucoup de Cochers ne font pas d'attention.

S'il se trouve de la crasse dans les paturons, on l'ôte avec un bouchon de paille : on graisse la couronne du pied, avant que de laver le poil des jambes, & on le fait avec une éponge, trempée dans un seau d'eau claire. Pour la queue du cheval, on la mouille tous les jours jusqu'à la croupe, dans un seau, de façon qu'elle trempe pour la laver. On ne doit point peigner la queue d'un cheval, ou si on le fait, on doit s'y prendre de la façon suivante.

Maniere de peigner la queue d'un Cheval.

Un Cocher doit avoir un peigne à grosses dents pour peigner la criniere du collet, & la queue, mais celle-ci seulement deux ou trois fois par mois. Pour peigner la queue d'un cheval, sans en arracher le crin, on la prend par cordons de la main gauche, on en fait deux ou trois tours : de la droite on peigne cordon à cor-

don en commençant par le petit bout, & reprenant deux ou trois fois le même cordon, en tournant toujours les crins autour de la main, autant qu'il est possible, pour le serrer bien fort. Quand toute la queue est peignée de cordon à cordon, il la faut prendre toute entiere, ou en deux fois, si elle est trop touffue, & on finit de la peigner, en commençant toujours par le bout.

Il est de l'honneur d'un Cocher de conserver la queue de ses Chevaux, & de la maintenir belle, lorsqu'ils l'ont. S'ils n'en ont point, on tâche de la leur faire venir; ce qui demande beaucoup d'attention, & de sujetion. La plupart des jeunes chevaux de carrosse ont la queue belle; mais s'ils tombent entre les mains de gens qui ne sachent pas la leur conserver, ils l'ont bientôt perdue. On ne la doit peigner que deux ou trois fois par mois, c'est-à-dire, tous les dix jours; & à toutes les nouvelles Lunes, on en coupe de la longueur & de l'épaisseur d'un pouce. Le peigne dont on se sert, doit avoir toutes ses dents, sans qu'il y en ait de fendues, crainte d'arracher, & de déchirer la queue des chevaux. Pour que le peigne passe plus aisément dans les crins, on y met un peu d'huile d'olive entre les dents.

Maniere de trousser la queue d'un Cheval.

Il y a plusieurs manieres de trousser la queue d'un cheval. Les uns la troussent avec des Trousse-queues, d'autres à la Paysanne, ceux-ci à la Turque, ceux-là à la Cravate, & chacun enfin à sa mode. Mais la meilleure façon de trousser les crins de la queue d'un che-

val, eſt celle des ſacs ou bourſes, qui les conſervent. Les autres manieres font perdre les crins de la queue des chevaux, ou du moins les rompent.

En été on met des *enchapelures*, ou un grand morceau de cuir deſſus les grands ardillons de reculements du harnois, parce que les chevaux portant leur queue à droite & à gauche, les crins s'accrochent aux ardillons. Il faut auſſi prendre garde que les ardillons des petites boucles ne débordent les boucles à raiſon des crins, qui s'y accrochent.

Maniere de faire le Crin des Chevaux.

Pour faire le crin aux chevaux on doit couper de près ſes ongles. Il y a des chevaux qui ont l'oreille ſi chatouilleuſe, & la peau ſi délicate, qu'ils ne peuvent ſupporter la dureté des ongles, lorſqu'on leur tient, ou qu'on leur ſerre les oreilles. Il eſt difficile de faire le crin à ces ſortes de chevaux, & un Cocher ne doit pas s'impatienter. On doit faire le crin tous les huit ou quinze jours, un cheval en paroît davantage.

La premiere fois qu'on fait le crin à de jeunes Chevaux, qu'on les fait ferrer, qu'on leur donne le mords d'Allemagne, ou le crochenez, ſi le Cocher, ou le Palefrenier les brutaliſe, il les rendra difficiles à manier. Il en eſt des chevaux comme des hommes, il les faut traiter avec douceur dans le ſervice qu'on en exige. La bonne façon de gouverner les Chevaux dépend des commencements. Si ceux qui les manient ſont doux, les Chevaux deviennent traitables. S'il y a des Chevaux fu-

rieux & difficiles à dompter, c'eſt que d'abord ils ont eu pour les panſer des hommes brutaux & emportés, on pourroit même dire irraiſonnables.

Maniere de faire croître le crin du Collet & de la Queue.

Pour faire croître le crin de la queue d'un Cheval, il y en a qui la trempent juſqu'à la croupe dans un ſeau plein d'eau; mais la trop grande fraîcheur engendre l'humidité, & l'humidité continuelle pourrit les crins, ou les rend ſi tendres, que la moindre chaleur les deſſéche, & ils tombent en quantité. Si l'on veut entretenir la criniere d'un Cheval, ſoit du collet, ou de la queue, on doit prendre un ſeau d'eau de riviere, de fontaine ou de ruiſſeau, pourvu que ce ſoit à cent pas de la ſource, & point d'eau de puits, parce qu'elle eſt trop aride.

On verſe cette eau dans un chauderon de fer fondu, on y met trois ou quatre poignées de feuilles de noyer, deux poignées de feuilles d'oignon de lis, cinq ou ſix oignons blancs, & une livre de miel commun. On fait bouillir le tout juſqu'à la réduction des trois quarts, on laiſſe refroidir cette leſcive. On la couvre avec deux ou trois doubles de toile pendant l'eſpace d'une heure. On la verſe dans un vaiſſeau de grais. On prend les crins d'une main, qu'on éleve à ſa hauteur. On met dans cette leſcive le couard de la queue, où on veut faire venir du crin. On réitére ce remede deux ou trois fois par ſemaine, le ſoir on le fait avant que de donner l'avoine au cheval.

Causes de la perte du Crin des Chevaux.

Les Chevaux perdent leur crin par deux causes, soit par la gratelle, ou pour être trop souvent & trop mal peignés. On a parlé ci-dessus de la maniere de peigner les crins des chevaux, & quand il le faut faire, c'est une chose qui ne dépend que de la volonté d'un Palefrenier, ou d'un Cocher attentif. Pour la gratelle, qui cause la perte du crin des chevaux, je me réserve à dire ce qui la produit, & les remedes, qu'il y faut apporter, quand je parlerai en abrégé des maladies des chevaux.

Maniere de faire le Poil des jambes.

Pour bien couper, & faire le poil des jambes des chevaux, & celui du tour du pied qui couvre le sabot, on décharge le paturon de la trop grande quantité de poil, afin qu'il n'y ait point d'amas de crasse. Il y a des chevaux qui ont le fanon si long qu'ils en battent le pavé, on le doit aussi décharger.

Il faut nécessairement décharger les pieds, & les jambes des chevaux, qui sont sujets à avoir beaucoup de poil : rien n'est si mal propre; pour cet effet on le coupe, ou on l'arrache. Ceux qui le coupent, le coupent à couche-poil, c'est-à-dire en descendant, ainsi qu'un Perruquier qui fait les cheveux. On le coupe de de maniere qu'il paroisse n'être point coupé non plus que si c'étoit un poil naissant.

Pour le fanon il doit être en pointe, & de la longueur du travers de quatre ou cinq doigts. Le poil de la couronne du pied ne doit antici-

per ſur la corne, que d'un travers de doigt, & toujours il le faut couper en longueur, & jamais en travers. Avec ces attentions les jambes d'un cheval paroiſſent belles & bonnes, ainſi que le pied, s'il eſt bien ferré, quand même il ſeroit mauvais, car cette propreté en cache les défauts.

Maniere de rogner la Corne.

Quand les crins du collet & de la queue ſont bien peignés, on les lave avec une éponge trempée dans un ſeau d'eau claire, ainſi que la croupe, & tout le corps du cheval, ſur lequel pour la derniere fois on paſſe l'épouſſette. En lavant les pieds des chevaux, on regarde s'il n'y manque rien, ſur-tout s'il ne faut point leur rogner la corne. Lorſque la corne, ou ſuperficie croît trop, & ſurpaſſe le fer, on les doit couper avec un rogne-pied, de maniere, que le fer ſoit découvert d'un peu plus de demi-ligne. C'eſt une néceſſité que la corne ſoit coupée, à meſure qu'elle croît, pour empêcher qu'elle ne ſe fende, & ne s'éclate par morceaux, ce qui fait un très-mauvais effet.

Maniere de gouverner les Jambes, & les Pieds des Chevaux.

Pour conſerver les jambes & les pieds des chevaux, il faut, le moins qu'on peut les mener à la riviere. Cette eau n'a ni vertu ni propriété pour les jambes, & les pieds des chevaux. Cependant ceux qui ſont dans le voiſinage de rivieres, ont la mauvaiſe habitude de les y mener deux ou trois fois par jour, quelquefois même

même en les ôtant du carrosse, & lorsqu'ils sont encore échauffés, ce qui est très-dangereux, puisqu'il leur en vient des tranchées, qui se convertissent en tranchées rouges, & souvent ils en meurent.

En effet en menant les chevaux à la riviere lorsqu'ils sont échauffés, l'eau qui est froide leur glace le sang & les nerfs, qui se retirent, se ruinent totalement. Le sang échauffé, qui se congéle par la fraîcheur de l'eau, se corrompt dans la suite; il en descend dans les jambes des sérosités en forme d'eau rousse, qui prennent leurs cours par les paturons des pieds. De plus quand on mene des chevaux échauffés à la riviere, le sang qui se ressent de cette fraîcheur remonte tout à coup. Le pied, faute de chaleur, s'altére, & s'effeuille, la corne ne croît presque point, ce qui la fait éclater & tomber par morceaux.

Eau de puits bonne pour laver les Jambes & les Pieds des Chevaux échauffés.

Lorsque des chevaux sont échauffés, un Cocher entendu, avec un bouchon de paille essuie les jambes & les pieds de ses chevaux, pour ôter l'humidité qui sort par la sueur; ensuite il se sert d'un ballet de jonc trempé dans de l'eau de puits. Cette eau, quoique fraîche, ne croupit point; elle ne fait que passer, & coule en bas. Il prend ensuite une éponge, dont il se sert pour ne point laisser d'eau ni sur le corps, ni aux jambes, ni aux paturons.

Il y a deux mois dans l'année au plus, où on peut mener les chevaux à la riviere après le soleil couché, comme pour leur faire pren-

dre une eſpece de bain. Alors on les fait entrer dans l'eau, juſqu'à mi-ventre. On les y laiſſe l'eſpace d'un quart-d'heure ſans remuer. On les remene enſuite doucement dans l'écurie. Ces deux mois ſont Juillet & Août.

Nourriture du Cheval.

La meilleure nourriture du cheval eſt le foin & l'avoine. Quand il en mange plus qu'il ne faut, cette nourriture lui devient contraire. La paille de froment fraîche affermit le cœur du cheval, & le fait vivre long-temps. On doit lui diſtribuer avec prudence l'avoine & le foin, & le régler & nourrir ſuivant ſon tempérament, ſon appétit, ſa délicateſſe, & le travail qu'il fait.

Maniere de traiter les Chevaux gras.

Si des Chevaux gras ne travaillent point, on leur donne à manger, ou à tirer de bonne paille de froment juſqu'à dix ou onze heures, qu'on leur donne une botte de foin, peſant neuf à dix livres. Après-midi on leur donne l'ordinaire d'avoine. Il y a des Cochers qui ont l'habitude de faire boire les chevaux avant le dîner; cela eſt bon quand les chevaux ont travaillé dans la matinée. Mais pluſieurs ont remarqué qu'un cheval qui ne buvoit qu'après ſon dîner, profitoit beaucoup plus que celui qui buvoit auparavant.

Maniere d'engraiſſer un Cheval de Carroſſe.

Pour engraiſſer un Cheval de Carroſſe, il faut le faire boire après tous ſes repas. On lui doit

donner l'ordinaire du ſoir plus forte que celle du matin. Pour cet effet on prend ſur celle du matin pour le ſoir, & on ne touche point à celle du midi. Mais il y a du danger qu'un cheval ſoit toujours gras, il ne peut guere travailler. Si on le preſſe c'eſt un cheval perdu, & il meurt, ſi on ne ſait pas le bien gouverner.

Les chevaux gras ne ſont pas bons pour les voyages, à moins qu'ils ne ſoient entre les mains d'un Cocher ſage & prudent, qui ſache & les gouverner, & les nourrir comme il faut. Un cheval engraiſſé de foin eſt de mauvaiſe graiſſe. Elle eſt mollaſſe, ſpongieuſe, & ſe fond facilement au travail. Ces ſortes de chevaux dans la moindre fatigue, écument de ſueur. Ils ſont ſujets aux tranchées, aux avives, à la foulure, & aux gras fondus, parce que leur graiſſe eſt plus échauffée, que celle d'avoine & de paille. La graiſſe d'avoine & de paille eſt ferme, rend les chevaux frais & vigoureux; quoiqu'ils travaillent beaucoup, ils ſuent très-peu, & n'étant pas ſi ſujets à des maladies, ils ſont toujours en haleine, & prêts à travailler.

Chevaux qui mangent lentement.

Il y a des chevaux qui mangent lentement, parce que leurs dents deviennent pointues, ce qui les empêche de mâcher, & les rend longs à manger. Il faut que le Maréchal caſſe ces ſortes de dents pointues avec un ferrement fait exprès, & qu'il faſſe ronger au cheval une groſſe lime quarrée pour achever de leur unir les dents, afin qu'elles puiſſent porter les unes ſur les autres; ſans cela il eſt impoſſible qu'un cheval puiſſe mâcher, ni manger promptement, & par cette

incommodité, quand on n'y remédie pas, il y a des chevaux qui périssent.

Chevaux qui mangent ensemble.

Il est de la derniere conséquence de prendre garde si deux chevaux qui mangent ensemble leur avoine, la mangent également, c'est-à-dire aussi vîte l'un que l'autre. Car si l'un des deux mange plus promptement, l'un subsistera & l'autre périra.

Maniere de gouverner les Chevaux gourmands.

Un cheval gourmand doit manger seul, à moins qu'il n'ait un camarade aussi gourmand que lui. Les chevaux gourmands sont plus gras que les autres, s'entretiennent toujours bien; on les préfére aux autres, mais ils sont sujets à devenir poussifs. Pour l'ordinaire ils travaillent bien, mais ils sont peu propres à la course. On les doit ménager quant à la nourriture. Les chevaux gourmands deviennent poussifs par plusieurs manieres, en mangeant tant qu'ils veulent, en travaillant au-dessus de leurs forces, & en mangeant trop de foin & ne faisant point d'exercice, & par le grand âge. Un cheval bien nourri & ménagé dans l'exercice, ne devient jamais poussif. Le trop de boisson est contraire aux chevaux. Les chevaux de Carrosse vont mieux & plus légerement quand ils mangent peu de foin.

Dès qu'on voit la moindre apparence de pousse dans un cheval, on doit lui retrancher le quart du foin qu'il a coutume de manger: si la pousse

augmente, on en retranche la moitié : si elle continue on la retranche tout-à-fait. C'est folie de faire travailler un cheval poussif, souvent il ne le devient que par le trop de travail.

Maniere de gouverner les Chevaux délicats.

Lorsque dans une écurie on a des chevaux difficiles & délicats sur la nourriture, on doit s'en défaire, si ce sont de mauvais chevaux. S'ils sont bons & de bonne volonté, on les ménage dans le travail, car les chevaux délicats pour la nourriture le sont aussi à l'ouvrage. On doit prendre garde si ces sortes de chevaux n'ont point à la bouche des barbes & des surdents, Les surdents sont des dents pointues, qui viennent en pointe de diamant, & qui les empêchent de manger. Comme je viens de le dire plus haut, on les mene à la forge, pour que le Maréchal les casse avec une machine faite exprès. Les barbes sont des superfluités de chair qui croissent sous la langue, attachées aux barbouchets, ou machoire inférieure. Ces sortes de barbes sont faites en façon de langues de Carpes, & d'un rouge couleur de cerise. Le Maréchal les coupe avec des ciseaux, & leur met dans la bouche la même machine, dont il se sert après avoir cassé les surdents. Les barbes empêchent les chevaux de boire, & sont une marque qu'ils ont le gosier échauffé, souvent même la poitrine & le foie. Il est à propos de leur donner alors du son en pelotte, de leur ôter l'avoine, de leur choisir le meilleur foin, & de les faire boire à l'eau blanche.

Lorsqu'on a plusieurs chevaux délicats dans une écurie, on les fait manger les uns avec les

autres, cela excite leur appétit. Mais pour l'ordinaire de l'avoine, chaque cheval doit séparément manger sa portion. En choisissant la meilleure nourriture pour les chevaux délicats, on ne doit la leur donner qu'avec prudence. Ils se dégoûtent facilement, & il faut souvent changer leur nourriture, c'est-à-dire, tantôt après le foin donner la paille, & tantôt après la paille donner le foin.

Quand les chevauxdélicats ne travaillent pas, on leur met un mastigadour pour leur donner de l'appétit, car l'agitation de la langue autour du mastigadour leur fait distiller des eaux du cerveau, & leur donne de l'appétit. S'ils sont dégoûtés, on prend un peu d'ail pilé avec du sel, du verjus & de la suie de cheminée, environ la quantité de huit prises de tabac, on pile le tout ensemble, on le mêle dans un linge, que l'on entortille autour du mastigadour. Cela éguise l'appétit des chevaux, & les engraisse.

Maniere de gouverner les Chevaux maigres.

Il y a des chevaux qui, pour peu qu'ils travaillent, sont toujours maigres. Le foin ne leur est pas contraire; & si la paille ne les accommode pas, un bon ordinaire d'avoine leur fait plaisir. Ils sont maigres, parce qu'ils sont d'un tempérament sec, & qu'ils ont le cœur, les poumons, la ratte, & particulierement le foie chaud. On nourrit ces sortes de chevaux de foin de bas-pré, on leur donne peu de paille, mais on leur donne un bon ordinaire d'avoine, mêlée d'un peu de son de froment, mouillés ensemble, ce que l'on fait trois fois le jour, & si long-temps qu'on veut.

Quand des chevaux ont quelque courſe extraordinaire à faire qui les échauffe, & les fait ſuer, on leur donne du bon ſon de froment détrempé dans de l'eau raſſiſe, c'eſt-à-dire, vieille tirée du puits, ſi c'eſt en été; en hiver, l'eau nouvellement puiſée eſt la meilleure. L'ordinaire d'un cheval de Carroſſe eſt un boiſſeau d'avoine, meſure de Paris, partagée en trois tiers, pour les trois repas de la journée. Le ſoir l'avoine eſt meilleure que le matin. Pour cet effet on n'en donne le matin qu'une meſure raclée, à midi une meſure & demie, & le ſoir autant. Quand les chevaux fatiguent, il n'y a point de danger à leur donner une ample meſure. Pour le foin, trois bottes par jour, peſant dix livres, ſuffiſent pour deux chevaux & autant de paille. La pointe des herbes au printemps, la chûte des feuilles en automne rendent les chevaux moux. En hiver & en été ils ſont plus gais. Un Cocher propre, avant que de donner l'avoine aux chevaux, la nettoie; ſi le foin eſt poudreux, il le délie & le ſecoue, le relie pour le mettre dans le ratelier, crainte qu'en le mangeant ils ne le faſſent tomber deſſous leurs pieds. On ménage l'avoine & le foin, mais on n'épargne pas la paille. Elle rend les chevaux légers, fermes & vigoureux, les engraiſſe, & de plus elle ſert à faire la litiere.

Maniere de traiter les Chevaux qui écraſent des araignées dans leur bouche, en mangeant l'avoine, le foin, ou la paille.

De temps en temps on doit ôter les toiles d'araignées qui ſont au-deſſus du ratelier; crainte que quelques araignées ne tombent dans

l'avoine des chevaux, quand ils mangent, car elle eſt un demi-poiſon. Si par hazard les chevaux en avaloient, ils tomberoient dangereuſement malade. Un cheval qui écraſe une araignée ſans l'avaler, eſt dégoûté, a la bouche glaireuſe & amere, ne peut ni boire ni manger. On lui doit gargariſer la bouche avec du vinaigre, de l'ail, du ſel pilé, mêlés enſemble. On réitére ce remede deux ou trois jours ſoir & matin, & à midi. Pendant ces trois jours on lui donne du bon ſon de froment.

Qualités des Avoines, Pailles, Foins & Sain-foin.

AVOINE.

Ce n'eſt pas aſſez pour un Cocher de ſavoir la maniere de nourrir ſes chevaux, il eſt bon qu'il ſe connoiſſe en avoine, paille, foin & ſain-foin.

Les avoines de Champagne ſont les meilleures pour la nourriture des chevaux. Celles de Picardie, du Pays-Vexin, de l'Iſle de France ſont encore très-bonnes. Celles de Normandie, Beauce, Brie, Bourgogne, le ſont beaucoup moins. L'avoine de Champagne eſt toute noire. Celles du Pays-François & de Picardie ſont griſes; c'eſt-à-dire de trois grains, il y en a un noir, & les deux autres ſont gris. Celles de Champagne ſont plus farineuſes, & plus ſavoureuſes au goût. On ne les coupe point qu'elles ne ſoient bien mûres, & on ne les releve de terre que quand il a plu deſſus, c'eſt ce qu'on appelle *Javelé*. Quand on les ramaſſe, il y en a de germées, & elles ont jetté leur feu avant qu'on les mette dans la grange.

Quand les avoines ſont reſſerrées, ſi l'on n'a pas le ſoin de les remuer de temps en temps, elles s'échauffent, perdent leur chaleur naturelle, n'ont plus de ſuc, deviennent puantes & ameres.

Lorſque l'avoine eſt échauffée, elle eſt blanche. Quand elle ne l'eſt point, elle eſt noire. On connoît l'avoine échauffée par la mauvaiſe codeur, & par une certaine graine nommée veſceron.

On appelle avoine faite & bien cueillie, des avoines qu'on laiſſe venir en parfaite maturité, & qu'on laiſſe après les avoir coupées, douze ou quinze jours couchées ſur la terre, & juſqu'à ce qu'il ait plu deſſus, afin d'éteindre ſon premier feu.

Il y a des laboureurs qui coupent leurs avoines avant qu'elles ſoient mûres, & les enferment ſur le champ; mais ils ne recueillent qu'une avoine ſeche & éthique.

PAILLE.

La meilleure Paille eſt celle de froment. Ce n'eſt pas celle qui croît dans les terres graſſes de fumier. Les bleds qui viennent dans ces ſortes de terres, ſont ordinairement verſés, & la Paille n'en vaut rien pour la nourriture des chevaux.

Si le froment, qui croît dans les terres fumées, ne verſoit point, la Paille en ſeroit fort bonne, mais elle eſt toujours ſi groſſe, ſi grande, que les chevaux n'en peuvent manger.

La bonne Paille de froment, doit être blanche, menue, courte & nouvellement battue. Chaque brin de Paille doit porter ſon épi, garni de

toutes ſes maſſilles. De pareille Paille eſt bonne, & croît dans une terre forte, & ſans fumier. On connoît la Paille de froment qui a crû dans des terres graſſes, d'avec celle qui provient de terre maigre, en ce qu'elle eſt noirâtre, grande, & qu'elle a de petits épis.

La Paille de froment, qui croît aux environs de Paris, n'eſt pas la meilleure, à cauſe des immondices que l'on met dans les terres. Les meilleures viennent de Mont-rouge, Chatillon, Sceaux, Bourg-la-Reine, Palaiſeau, Autony, Longjumeau, Montlery, Linas, la Vallée de Choiſi, Ville-neuve-le-Roi, Vitry, Nogent-ſur-Marne, Bourg-de-Chelles, Chais, Dammartin, Boiſy & autres Villages circonvoiſins. Celles de Ville-Juif, Juviſy, Ris, Yvry, Charenton, la Plaine de Creteil, la Plaine St. Denis, du Bourget, Vertus, la Villette, & Pantin ne ſont pas ſi bonnes.

Tous les chevaux mangent de la Paille, & bien ſouvent on ne leur donne pas le temps de la tirer. La Paille ragoûte les chevaux de Carroſſe & de courſe. Quand la botte de Paille ne ſeroit qu'un quart-d'heure dans le ratelier, & qu'ils n'en tireroient que le quart de la botte, ſi on leur donne du foin après, ils le mangeront. Un cheval qui mange beaucoup de paille & peu de foin, eſt toujours en haleine. La Paille lui rend le corps ferme, la chair & la graiſſe dures & ſpongieuſes, & le poil luiſant & court. Le moins que les chevaux de Carroſſe mangent de foin, c'eſt le meilleur.

FOIN.

Les bons Foins ne croiſſent pas par-tout. Toutes les meilleures eſpeces de foins, ſi elles ne ſont coupées dans la ſaiſon, fanées & ſéchées, ne valent rien. Pour faire de bon foin, il faut que le crû de l'herbe en ſoit bon. On ne doit jamais mettre de fumier dans un pré, le foin qu'il produiroit auroit mauvais goût & mauvaiſe odeur. Si l'herbe eſt coupée trop verte ou trop mûre, ſi le foin n'eſt pas bien fané, & ſéché ſur le pré, s'il a été tant ſoit peu mouillé avant que d'être enlevé, c'eſt du foin qui n'eſt propre qu'à donner aux vaches.

Les Foins qui croiſſent dans les marais, ou dans les prés ſujets aux eaux, ne valent rien pour les chevaux de Carroſſe & de courſe; ils les font ſuer, leur font venir une graiſſe molle, qui fond à la moindre chaleur qui leur arrive par le travail, & leur rend la chair ſpongieuſe. Les Foins de haut-prés, s'ils ſont verds, de bon goût, & de bonne odeur, ſont les meilleurs, parce que les prés n'ont pas été fumés.

Le bon Foin eſt de couleur griſe. Les bonnes herbes à faire le foin ſont le tréfle blanc, rouge, jaune, gris, la terrue, l'herbe à nœuds, le petit meſſis, qui reſſemble au froment naiſſant, le thin ſauvage, le cerfeuil ſauvage, le plantain long, le pied d'alouette, & une infinité d'autres herbes, dont les noms nous ſont inconnus, & qui font un foin d'un bon goût, & d'une bonne odeur.

Qualité des foins de haut-Pré.

Le Foin du haut-pré eſt muni de ſes feuil-

les, & de fleurs. Il eſt court & menu. Il a une demi-verdure, une bonne odeur, & eſt bien ſec. On en donne aux chevaux pendant le mois d'Octobre, Novembre, Décembre, Janvier, Février, Mars, & Avril. Pendant les autres cinq mois, Mai, Juin, Juillet, Août & Septembre, on leur fait manger du foin de bas-pré, parce que dans les chaleurs les foins de haut pré ſont trop ſecs.

Le chevaux qui en ſont nourris ont le poil ras, court, luiſant, un corps plein & rond, une chair graſſe & ferme. Les hauts-prés ſont ſitués au milieu d'une campagne, dans de petites collines, ſur des hauteurs, des côteaux, & ont au-deſſous quelques fontaines, ou ravines.

Qualités des Foins de bas-Pré.

Les bas-prés ſont ſitués le long des grandes & des petites rivieres. Les foins qui croiſſent le long des grandes rivieres ſont très-bons, quand les terreins ſont élevés. Les bas-prés ſitués le long des ruiſſeaux ou petites rivieres, ſont marécageux, & les foins n'en valent rien. Les foins de bas-pré ſont humectants, & rafraîchiſſants à cauſe des terroirs humides. Les chevaux qui ſont nourris de foin de bas-pré, ſont à grand poil, & très-velus.

SAIN-FOIN.

Il y a une 3e. eſpece de foin, nommé *ſain-foin*, il eſt très-bon pour les chevaux, ſa qualité eſt d'échauffer; les chevaux le mangent bien, ils en ſont friands, quand il eſt fait dans

la bonne ſaiſon, & coupé au point qu'il faut. Le ſain-foin échauffe, & engraiſſe en peu de temps les chevaux. Il leur rend le poil clair & luiſant; on ne le donne que pendant trois mois, qui ſont les plus froids; ſavoir, Décembre, Janvier & Février. Au mois de Mars le ſain-foin devient ſi ſec, qu'on eſt obligé de le mouiller pour le faire manger aux chevaux. Quand ils ſe portent bien, & qu'ils ſont gras, on ne leur donne point de ſain-foin. Si les chevaux arrivent maigres de la campagne, & fatigués, on les fait ſaigner & purger; & pour les remettre, pendant trois ou quatre mois, on leur donne du ſain-foin.

Le ſain-foin croît dans les enclos, & terres graveleuſes, ſiſes le long de certains petits côteaux : Il n'eſt pas ſemblable aux autres foins, il a la tige groſſe, de gros épis, la fleur rouge. On le coupe des premiers en pleine Lune, dans un temps chaud & beau, & pour qu'il ſoit bon, il faut qu'il ſoit aux trois quarts mûr. Le ſain-foin pour être beau, doit avoir toute ſa graine & ſa feuille. Il faut qu'il ſoit ſec. Quand il ne l'eſt pas, comme il eſt naturellement chaud, il eſt ſujet à s'échauffer. L'excès du ſain-foin échauffe trop : on le doit donner aux chevaux avec diſcrétion & prudence.

Temps propre pour nettoyer un Carroſſe.

Il faut pour bien nettoyer un Carroſſe, choiſir le temps convenable. Les temps humides ſont bons pour nettoyer les cuirs, & les temps ſecs n'y ſont pas propres. On ne les doit pas frotter avec de la toile neuve, mais avec un mor-

ceau d'étoffe noire, large comme la main, imbibé de temps en temps dans de l'huile de lin, selon que les cuirs se trouvent secs & altérés. Il est d'observer qu'il faut, l'été, épousseter tout le corps du Carrosse, avant que de le frotter, car la poussiere entreroit dans le cuir au lieu d'en sortir.

Pour nettoyer un corps de Carrosse, on doit avoir quatre torchons : deux de toile neuve, un pour ôter la grosse crotte : une éponge mouillée, pressée entre les mains peut servir de second torchon. Le troisieme, & le quatrieme servent à nettoyer le dedans du Carrosse. Ils doivent être nets & souples.

Si le dedans du carrosse est de velours rouge, on a un morceau de serge pour le décrasser & le dépoudrer, car les vergettes tirent la soie du velours, & n'ôtent point la crasse, & la graisse qui proviennent des cheveux, & des perruques poudrés ; on se sert de ce morceau d'étoffe autant de fois qu'il est nécessaire.

Maniere de nettoyer l'Impériale du Carrosse.

Lorsqu'en hiver il se trouve de la neige sur l'Impériale du Carrosse, il ne l'y faut pas laisser, elle brûle le cuir. L'ardeur du soleil, & la poussiere l'endommagent aussi beaucoup. L'une en fait sortir le suif, l'autre s'y attachant forme une espece de mastic, qui y entre, & pénétre dans le cuir, ce qui le rend d'une couleur blanchâtre, & on ne peut le remettre dans son premier état qu'avec peine. En voici la maniere, qui cependant regarde plus le Sellier que le Cocher.

On met un Carrosse hors de dessus son train

en le penchant ſur le derriere, de façon qu'on puiſſe porter les mains par-tout ſur l'Impériale. On paſſe pluſieurs fois des falots de paille de ſeigle allumés ſur le cuir. En tenant le falot d'une main, de l'autre on tire les étincelles qui s'attachent au cuir. A meſure que le cuir s'échauffe, une autre perſonne avec un morceau d'étoffe frotte & eſſuie les graiſſes, ou craſſes de l'Impériale. Lorſque les cuirs ſont dégraiſſés, on prend de l'huile de lin autant qu'on le juge à propos. On y délaie du noir, on en fait une eſpece de bouillie bien claire, dont on noircit le cuir, qu'on laiſſe un ou deux jours dans cet état, ſelon la ſaiſon, ſans l'eſſuyer. On ne le fait que quand il eſt ſec. On doit auſſi eſſuyer les clous avec un linge blanc.

Maniere de paſſer la Vergette ſur les rangs de clous.

A chaque fois qu'un Cocher nettoie ſon Carroſſe, il doit paſſer la vergette ſur tous les rangs de clous en large & en travers, pour ôter toute la poudre. Il prend enſuite un torchon de toile, blanc & net, pour eſſuyer les clous, & les pommes des Corniches, & ce torchon ne doit ſervir qu'à cela. Moins on frotte des clous dorés, plus long-temps ils ſe conſervent : plus on les frotte, plus ils ſe noirciſſent. Quand ils ſont poudreux, on y paſſe la vergette, & on les eſſuie comme je viens de le dire. Quand ils ſont craſſeux, on les huile avec de l'huile de lin, on les laiſſe tremper une nuit. Le matin on les frotte doucement avec une vieille broſſe, & on les eſſuie avec un linge bien doux.

Maniere de nettoyer les Glaces.

Il faut pour nettoyer les Glaces, une serviette, qui ne serve qu'à cela. Quand elles se trouvent grasses en dedans & en dehors, on prend gros comme une noisette de blanc d'Espagne mis en poudre, détrempé dans de l'eau nette. On frotte légerement les glaces avec une éponge trempée dans cette eau, & on les essuie avec une serviette nette & seche.

Maniere de nettoyer les Peintures.

Pour nettoyer le dedans des montures de Carrosse, on prend les vergettes. Si l'on veut conserver le plafond, toujours propre, on a soin de le nettoyer souvent. Quant au bois de Carrosse, comme il est peint, il le faut laver, & bien essuyer avec une éponge fine. Lorsqu'un Carrosse est crotté, il le faut légerement laver dans les endroits crottés, afin que la boue qui s'y est attachée se détrempe & tombe d'elle-même; & pour ne pas effacer, ou rayer la peinture avec les graviers qui se trouvent dans la boue, on doit avoir des pinceaux faits exprès pour les sculptures, les moulures, & les rênures, & tenant une éponge de la main gauche, trempée dans de l'eau claire, & le pinceau de la main droite, on fait sortir la boue qui est restée dans les trous des sculptures, moulures & rênures. Lorsque le Carrosse est sec, si c'est de la moulure, on l'essuie avec un morceau d'étoffe; s'il est doré ou bronzé, on ne l'essuie pas. Si le Carrosse est peint, on peut l'huiler. S'il est d'ébene, non: je dirai plus bas comme il faut le nettoyer.

Quand

Quand la peinture des moutons, des arcs, & autres extrêmités eſt altérée & blanchie, on y paſſe un peu d'huile ; mais dans les grandes chaleurs, & dans les temps de pouſſiere il ne faut point mettre d'huile à aucun endroit du Carroſſe. Un Carroſſe qui roule tous les jours, doit être graiſſé toutes les ſemaines, & les roues tous les jours. Un Carroſſe bien graiſſé en eſt plus doux. Les Chevaux en ſont moins fatigués, les eſſieux en durent plus long-temps, & ſont préſervés du feu.

Maniere de nettoyer les Carroſſes d'Ebene.

Il ne faut jamais de l'huile à un Carroſſe d'ébene, mais bien de l'urine, dont une fois la ſemaine, on en mouille une éponge, que l'on preſſe dans les mains; on l'appuie après ſur les moulures, & rênures de ſculptures. On ſe ſert enſuite d'un linge blanc, qui ne ſoit ni vieux, ni neuf, mais un peu élimé. S'il étoit neuf, il rayeroit l'ébene; s'il étoit vieux, il laiſſeroit du duvet, ce qui feroit une double peine pour le reſſuyer. On lave rarement ces ſortes de Carroſſes, parce qu'on ne peut les eſſuyer qu'ils ne ſoient ſecs. Les Carroſſes d'ébene demandent une parfaite propreté, & ils ne ſont pas ſi difficiles à entretenir que les autres peintures, mais ils demandent plus de ſujetion. Quand il faut les laver, on détrempe la boue qui y eſt attachée, afin de pouvoir l'ôter ſans frotter. Un Cocher, qui ſait gouverner ſon Carroſſe, évite les boues, & les ruiſſeaux autant qu'il le peut, & quand il ſe trouve dans des endroits où il y en a, s'il ne peut

les éviter, il ne va que le pas, pour ne pas éclabousser son Carrosse.

Chevaux négligés à cause du lavage des Roues.

Il y a des Cochers qui connoissant la délicatesse de leurs Maîtres pour la propreté de leur Carrosse, & sur-tout des roues, n'ont d'attention que pour elles, & négligent le pansement des chevaux. Il ne faut négliger ni l'un ni l'autre. Les bandes, qui ne portent plus à plomb sur les geantes, parce qu'elles sont foulées & pourries, perdent entiérement un Carrosse. Lorsqu'il est crotté de cette façon, il est presqu'impossible de le nettoyer, sans le laver avec plusieurs eaux. Il faut aussi laver les suspentes & les courroies, qui sont de cuir, avec une éponge & une époussette.

Maniere de bien monter un Carrosse sur son Train.

Pour qu'un Carrosse à ressort, Berline, Berlingot, ou Vis-à-Vis, soit bien monté sur son train, il faut qu'il soit dans son équilibre, c'est-à-dire, qu'il ne penche ni d'un côté, ni de l'autre. Le train doit être mis sur une platte-forme unie, & le Carrosse monté, & suspendu par quatre suspentes. Un Carrosse penché sur le derriere, donne plus de travail aux chevaux; c'est ce qu'il faut éviter. Plusieurs personnes veulent que leurs Carrosses soient renversés sur le derriere pour leur commodité; mais ils ne pensent pas que les chevaux ont plus de peine à tirer un Carrosse renversé sur sa fleche.

Belle grace d'un Carroſſe mis dans ſon équilibre.

Pour qu'un Carroſſe ſoit ſuſpendu à l'avantage des chevaux, les roues de devant doivent être plus hautes que faire ſe peut, afin de rendre le tirage plus facile. On ſuſpend le corps du Carroſſe de maniere qu'il ne ſoit qu'à ſix ou ſept pouces des arcs, & que ſa hauteur ſoit de cinq ou ſix pouces au-deſſus de la fleche; la bonne grace d'un Carroſſe eſt d'être toujours droit dans ſon équilibre, ſans être trop penché ſur le derriere; & quand il n'y auroit que deux perſonnes aſſiſes dans le fond, ou qu'il y en auroit quatre, deux ſur le devant & deux dans le fond, il eſt bon qu'il ſoit ſi droit, & ſi juſte dans ſon équilibre, qu'il ne ſe renverſe pas.

Difficulté de donner de l'air à un Berlingot & autres Voitures.

C'eſt une ſcience que de donner de l'air à un Berlingot, il s'agit de le bien monter. Le premier agrément qu'il doit avoir, eſt qu'il ſoit bien fait & bien proportionné; le ſecond eſt la maniere de le bien poſer. Cette méthode vient du jugement du Cocher, car ſouvent les Ouvriers ne font que ſuivre la fantaiſie des Maîtres ou des Cochers. Cependant un bon Ouvrier doit ſavoir poſer ſon ouvrage : mais un Cocher habile dans ſa profeſſion, connoît mieux les défauts d'un carroſſe que l'Ouvrier même. Etant chargé du ſoin de le conduire, il en voit les défauts. Enfin l'Ouvrier peut apprendre du Cocher, & le Cocher réciproquement de l'Ouvrier.

Il eſt facile au Cocher de donner bonne grace à ſon Carroſſe, quand il eſt bien fait & bien poſé. L'agrément d'un Berlingot, comme de tout autre Carroſſe, dépend de la maniere qu'on le poſe. Il eſt très-difficile de mettre un Berlingot dans ſon équilibre, & l'on en voit peu de montés ſur leur train comme il faut; il eſt plus aiſé de poſer un Carroſſe à deux fonds, parce qu'il porte ſa charge devant comme derriere. Il doit être droit, bien ſuſpendu, ne jamais tomber en arriere ni devant, ſoit qu'il ſoit chargé, ou non; les chevaux en ont plus d'avantage.

Quant au Berlingot, il faut que ce ſoit la caiſſe qui décide de la façon de le bien monter, attendu que le pied cormier de derriere doit être beaucoup plus long que celui de devant, le Brancard ceintré, de façon qu'il renvoie le Berlingot ſur le devant. Il eſt néceſſaire auſſi que la traverſe du devant du train, à laquelle ſont *brédies* les ſuſpentes, ſoit poſée plus baſſes qu'on ne le fait ordinairement à une voiture à deux fonds, & que même leſdites ſuſpentes ſoient *brédies* à l'envers, & les *crics*, poſés au liſoir, ſoient élevés autant que faire ſe peut, ſans cependant que les ſuſpentes ſe mangent contre les moutons, & qu'elles paſſent facilement & avec jeu ſous la planche, ou marche-pied des Laquais.

S'il arrive que l'on veuille monter une demi-Berline ſur quatre coins reſſorts, il eſt néceſſaire que les deux coins de derriere ſoient plus longs & plus garnis de feuilles, que ceux de devant, tant pour la douceur, parce qu'ils portent le poids le plus conſidérable de la voiture.

On trouve qu'il eſt plus facile & plus commode de monter ladite voiture ſur deux ſuſpentes ſeulement, leſquelles doivent être arrêtées au reſſort par une bride, qui l'aſſujettiſſe, ou en perçant quatre trous, dans chacun deſquels on fait paſſer les quatre boutons des reſſorts. Lorſqu'on prend ce dernier parti, il faut obſerver que tous les cuirs des ſuſpentes, avant que de les fabriquer, ſoient bien tendus & tirés au moulinet, afin qu'elles ne ſoient point ſujettes à s'allonger. Malgré cette précaution, il eſt cependant néceſſaire de mettre la voiture un peu plus ſur le devant, la ſuſpente s'allongeant toujours quelque peu, ce qui la met par la ſuite à ſon vrai point.

On doit poſer ſur les ſuſpentes à l'extrêmité des quatre coins du reſſort, quatre plaques de fonte portant leurs oreilles attachées ſur les ſuſpentes avec des vis à écrou, ce qui empêche que le bout du reſſort ne mange la ſuſpente, & en outre, fait que le reſſort en a beaucoup plus de mouvement, puiſqu'il gliſſe, car le cuivre eſt onctueux par lui-même. Il faut prendre la même précaution pour monter une Berline à deux fonds, ou un Vis-à-vis, pour les reſſorts ſeulement.

Différentes manieres de monter les Chaiſes de Poſte.

Les plus anciennes & les plus ſolides ſont celles qui ſont montées avec les reſſorts à l'écreviſſe, & deux reſſorts ſur le devant de la Chaiſe : on y ajoute ſi l'on veut deux reſſorts ſur le derriere, qu'on appelle communément *reſſorts à Apremont*. Ces derniers ſont,

inutiles. On court riſque de verſer dans un penchant, parce que le reſſort qui eſt du côté de la pente, s'abaiſſe & s'écraſe, pendant que les autres reſſorts s'ouvrent & s'élevent, ce qui rejette le Carroſſe de côté. Lorſque les reſſorts ſont bridés, il n'y a rien à craindre, c'eſt même un avantage. Mais quand on eſt arrivé, on peut ôter les coins de bois, & on ſe trouve avec un Carroſſe à reſſort.

Maniere de boucler les Courroies de Guindage.

Les Courroies de Guindage du devant, & du derriere, doivent être bouclées d'une longueur proportionnée au branlement du Carroſſe, & les Courroies de retirage de deſſous doivent être de même, afin d'empêcher les ſuſpentes de toucher aux roues de derriere. Il y a deux courroies deſſus, ou deſſous la fleche, comme le Cocher le juge à propos; elles doivent être égales aux courroies de guindage de derriere.

Les Paquets mis ſur les courroies de traverſe de derriere ruinent le Carroſſe, & fatiguent les Chevaux.

C'eſt une ruine pour les Carroſſes & pour les Chevaux de mettre des paquets ſur les courroies de guindage de derriere. Ils cauſent le renverſement du Carroſſe, les reſſorts en ſont ſouvent écraſés, & même fort ſouvent rompus, ainſi que les courroies. Mais les paquets mis ſur le devant ne ſont pas ſi à charge aux chevaux, ils traînent mieux cent livres peſant ſur le devant, que trente ſur le derriere. Le

Carroſſe en roule plus doucement, & les perſonnes qui ſont dedans reſſentent peu de ſecouſſes, & de cahotage.

Bride de Cheval de Carroſſe.

Le fer de la bride des chevaux de Carroſſe, eſt le même que celui des chevaux de ſelle. Il y a ſeulement quelque diverſité dans la têtiere, dont la matiere eſt toujours la même, tant pour la couleur & pour les ornements, que celle du reſte du harnois. D'ailleurs les Bourreliers appellent ſous-barbe, le derriere de la muſerole, & muſeliere, au lieu de muſerole, le devant qui paſſe ſur le nez.

Ils joignent quelquefois la ſous-gorge & la ſous-barbe ſous la ganache avec un anneau de fer. On attache des œilleres aux montants, pour empêcher que le cheval ne voie à côté de lui, afin qu'il n'ait point de peur, & ne ſoit point diſtrait de ſon travail par les objets qu'il approche. Les Bourreliers appellent fronteau, ce qu'on appelle frontail à un cheval de ſelle. On orne quelquefois le côté de l'oreille en dehors d'un nœud d'oreille, à qui on donne différentes figures, ſuivant ſon idée. Ce nœud s'attache à la jonction du montant, & de la ſous-gorge : on y ajoute quelquefois un gland, qui pend à côté de l'œillere, & on orne le deſſus de tête d'une aigrette.

Uſage de la Bride.

Toutes les pieces qui compoſent la Bride, ſe réduiſent à trois principales ; ſavoir, le mors, premierement deſtiné à appuyer ſur les barres

de la bouche à un doigt au-dessus du crochet, & non plus haut. La gourmette, qui est faite pour faire appuyer le mors par le moyen des branches & de l'œil, qui forment une espece de boscule, laquelle présentant par-dedans & par-dehors la région du menton du cheval, le contraignent à cause de la douleur plus ou moins grande que lui cause le Cocher, ou le Cavalier en tirant les rênes, à lui obéir, & à agir suivant sa volonté. Ainsi l'emploi du mors est de porter sur les barres; les branches & l'œil servent à l'y faire porter, & la gourmette à l'y faire appuyer.

Différentes embouchures.

Comme les barres des différentes bouches sont plus ou moins sensibles, on a formé différentes embouchures suivant les diverses qualités, & conformations intérieures de ces bouches.

Anciennement on avoit tant d'égard aux moindres variations des levres, de la langue & même de différents degrés de sensibilité les plus subtils, & jusqu'aux moindres inclinations du cheval, que pour chacun de ces cas on avoit imaginé un mors différent. Mais on a reconnu depuis quelque temps cet abus, parce que ces mors égaroient à la fin, ou endormoient la bouche du cheval; & on a vu qu'avec trois ou quatre especes d'embouchures, on conduisoit également un cheval, non tant par le mors, que par l'art de ménager la bouche, & que par conséquent tout ce fatras de mors étoit superflu. Ainsi pour toutes sortes d'embouchures, on n'a à présent que le canon

ſimple briſé & non briſé, la gorge de pigeon briſée & non briſée, & le mors à portée & du pas d'âne, qui comme je l'ai déja dit, n'eſt en uſage que pour les chevaux de carroſſe.

De quelque eſpece que ſoit le mors, il doit porter à un pouce du crochet ſur les barres : il faut obſerver qu'il n'excéde pas trop la bouche de chaque côté, & auſſi qu'il ne ſoit pas trop court, de façon que les levres ſoient prêtes à recouvrir les boſſettes. Quand cela arrive, on dit qu'un cheval boit ſa bride, ce qui eſt diſgracieux.

On doit eſſayer pluſieurs mors à un cheval, & s'en tenir à celui qu'on ſent qui lui va le mieux, & qui le maintient dans la plus belle ſituation ſans le gêner, quelque eſpece de bouche qu'il ait. Comme les chevaux de carroſſe ont communément la bouche plus forte que les chevaux fins, les barres plus charnues & moins ſenſibles, à ceux-là il faut des mors qui ſe faſſent ſentir, le tout en proportion de leurs bouches à celles des chevaux fins. Les chevaux de tirage s'embouchent avec des mors creux de fer, ou des billots de bois.

Bridon.

Le Bridon eſt une eſpece de petit mors fort léger, briſé au milieu, qui s'appelle Bridon Anglois, ou bien il eſt compoſé de trois pieces & briſé en deux endroits, celui-ci ſe nomme Bridon François. Aux chevaux de ſelle ſeulement on met un Bridon dans la bouche.

Maſtigadour.

Le Maſtigadour eſt une eſpece d'embouchure, mais qui ne ſert que dans l'écurie. On met le cheval au maſtigadour pour le faire écumer, par conſéquent lui décharger le cerveau, l'empêcher de manger, & lui donner appétit : on le tourne pour cet effet en ſa Place, & on lui laiſſe le maſtigadour dans la bouche plus ou moins de temps ſelon les cas.

Licols.

Il y a trois ſortes de Licols qui ſervent aux chevaux, ſavoir le licol de corde, le licol de ſangle, & le licol ordinaire de cuir. On ne ſe ſert guere que dans un harras des deux premiers. Le troiſieme, qui eſt celui de cuir, ſert aux chevaux de ſelle & de carroſſe. Il a une ou deux longes. Il eſt compoſé d'une têtiere avec frontail & muſerole, les montants & la muſerole vont s'attacher ſous la ganache au même anneau de fer, & ſont joints ſur le côté par deux paſſants. On met une ou deux longes de cuir ou de fer à cet anneau. La longe de fer ſe met lorſque le cheval ronge le cuir.

Si les chevaux ſont ſujets à ſe délicoter, le nouveau parfait Maréchal enſeigne un excellent licol, avec lequel jamais un cheval ne peut ſe délicoter. Ce licol n'a point de ſous-gorge, ou plutôt il en a deux, qui vont ſe croiſer & ſe rendre à deux anneaux quarrés, qui ſont au bas des montants, auxquels anneaux tiennent auſſi le devant, & le derriere de la muſerole; une eſpece de bouton plat & lâche aſſemble le

milieu de cette croiſée, qui ſe trouve au-deſſous des os de la ganache vers la fin du canal: quand le licol eſt en place, on attache les longes aux deux anneaux quarrés.

Maniere de brider un Cheval.

Si un cheval mange, & qu'il ait la bouche pleine, on attend qu'il ait ceſſé de manger pour le brider. En prenant la bride, on met la rêne en travers ſur le bras, tenant le haut de la têtiere de la main droite, & l'embouchure du mors de la main gauche. Il faut paſſer le doigt dans la bouche du cheval, & y conduire le mors en même temps avec la même main gauche, afin de la lui faire ouvrir pour recevoir l'embouchure du mors de la bride, qu'on lui préſente : dès qu'il l'a reçu dans ſa bouche, le Cocher lui doit hauſſer le haut de la têtiere de la bride, qu'il tiendra de la main droite, par-deſſus l'oreille droite. Il prend enſuite le toupet de crin qui eſt à la hauteur du front du cheval, il le tire de deſſous la têtiere de la bride, il fait en même temps paſſer le haut de la même têtiere par-deſſus l'oreille gauche, & tire les deux oreilles par le haut, & les deux côtés de la têtiere par le bas, afin qu'aucun crin n'incommode le cheval. Il met enſuite la gourmette, ou ſous-barbe, qui ne doit avoir de longueur, que cinq gros maillons, deux petits au bout pendant, & un autre petit au bout dormant. Quand le cheval eſt bridé, c'eſt au Cocher d'ajuſter le mors dans la bouche, pour qu'il ne porte ſur le crochet ni d'en haut, ni d'en bas.

Maniere de brider les Chevaux embouchés.

Lorſque les chevaux ſont fort embouchés, on accroche la gourmette ou ſous-barbe à la ſeconde maille. On ne le rêne qu'à ſon aiſe; c'eſt-à-dire, preſque point. Si le cheval a la bouche belle; s'il eſt franc de bouche, ou qu'il ait la bouche fine, on ne le gourme qu'à la ſeconde maille, & à proportion qu'on augmente de maillon, on lui ſerre la ſous-gorge d'autant de point. On la double ſelon qu'elle eſt longue: un Cocher, qui en uſe ainſi fait de ſes chevaux ce qu'il veut.

Maniere de brider un Cheval ſans bouche.

Il y en a qui prétendent qu'un cheval tient entre ſes dents l'embouchure de ſon mors de bride, lorſqu'il emporte ſon homme. Il eſt vrai qu'il s'arme de ſon mors, mais il appuie les branches contre ſon poitrail. Les chevaux, qui ſont le plus portés à ce défaut, ont le barbouchet menu, la bouche fendue, des barres doublées, c'eſt-à-dire des morceaux de chair deſſus les barres, c'eſt ce qu'on appelle un *cheval ſans bouche*, ou une *bouche contrebarrée*. Ces ſortes de chevaux doivent être bridés par un habile Eperonnier, & menés par un Maître-Cocher. Il leur faut des mors de bride, qui ayent des embouchures de bonne liberté, & ajuſtés à leur bouche. Les canons de la même embouchure, qui ſont joints aux deux œils des branches, doivent être déliés aux deux branches; on fait faire les branches courtes, & très-quarrées. La gourmette doit être auſſi courte. Enfin on ne

rêne point ces ſortes de chevaux, il faut leur donner liberté entiere.

Ce qu'il faut faire à des Chevaux qui regardent par-deſſous leur œillere, ou qui ſont ombrageux.

Si un cheval regarde par-deſſous ſon œillere, on lui tient l'œillere de la têtiere baſſe. S'il eſt ombrageux, quand il apperçoit le fouet, il devient plus farouche, & on a plus de peine à le réduire. Mais un Cocher avec ces ſortes de chevaux ne doit point faire claquer ſon fouet; & quand ils y ſont accoutumés, ils ne prennent plus ombrage des coups de fouet qu'ils entendent.

Harnois des Chevaux de Carroſſe.

Les Harnois des chevaux de carroſſe ſont de cuir blanc, bordés ou noir, ou de marroquin, de drap, de velours, de rouſſi, &c. Les ornements qu'on met aux Harnois, communément ſont de cuivre doré, & relevé. La chaînette de Harnois, ou de timon tient au reculement d'un bout, & ſon anneau paſſe par le bout du timon, juſqu'au crochet, & là on arrête avec un petit cuir les chaînettes des deux chevaux de timon. Le reculement va s'attacher des deux côtés à la grande boucle qui ſoutient le portetrait.

Quand le cheval recule, le reculement tire la chaînette, qui fait reculer le timon : le poitrail eſt large & renforcé; il va s'attacher des deux côtés à la grande boucle de l'épaule. C'eſt à ces deux boucles que tiennent les traits, qui

paſſant dans les porte-traits finiſſent par un anneau, formé par une boucle ſans ardillon. Ces deux anneaux ſe ſerrent aux deux bouts du palonnier, & pour lors le cheval eſt attelé.

Le couſſinet qui eſt rembourré, eſt caché par ſa couverture, à laquelle ſont attachés deux anneaux, dans leſquels paſſent les guides, & il y a au milieu deux petits cuirs, qui ſervent à nouer les rênes de la bride; c'eſt ce qui s'appelle enrêner. Ce couſſinet doit ſe trouver ſur le garot : il ſoutient le poitrail, par le moyen de deux barres de devant, les traits, une partie du reculement par le moyen des deux bras de bricole; & c'eſt auſſi au couſſinet que tient le trouſſe-chaînette, fait d'un petit anneau de cuir, & d'un petit bouton, qu'on paſſe dans cet anneau, quand ce petit bouton a paſſé au travers de l'anneau de la chaînette du timon. On arrête là cette chaînette, quand le cheval eſt déharnaché.

La patte d'où ſort le milieu du ſurdos, & les ſurdos, part elle-même du couſſinet en arriere : tous les ſurdos, qui ſoutiennent le reculement, viennent ſe joindre au milieu du ſurdos, enſuite la patte ſe ſépare en trois parties, qui vont s'attacher à trois boucles de l'avaloire de deſſus, qui doit ſe trouver au haut de la croupe, à l'endroit des roignons; de cette avaloire, qui eſt arrêtée à la groſſe boucle, où finit le reculement, part la croupiere qui eſt double, au moyen de deux petites barres. Les deux anneaux de cuir, dans leſquels on fait paſſer le bout des traits quand le cheval eſt déharnaché, tiennent auſſi l'avaloire de deſſus : les barres qui partent de cette avaloire, ſoutiennent l'avaloire d'en bas, qui tourne ſur la croupe du cheval, & va s'arrêter à l'anneau des

porte-traits. On augmente tant qu'on veut les ſurdos & les barres : on fait auſſi des harnois de timon, ſans avaloires : ils en ſont plus légers, & moins parants.

Il y a un anneau attaché au poitrail de chaque côté, qui n'eſt mis en cet endroit, que pour recevoir le reculement, & le ſoutenir, afin qu'il ne s'évaſe pas trop; mais ces deux anneaux ſe trouvent ſervir à un uſage très-utile, pour empêcher les chevaux de ruer au carróſſe. C'eſt une plate-longe, qui s'ajoute aux harnois dans ce cas, & qui a un effet ſûr : elle eſt compoſée de deux cuirs qui ſe rejoignent en un, ou d'un gros cuir fort large, qu'on paſſe autour du milieu du palonnier : on le boucle enſuite en-deſſus avec une groſſe boucle : il ſe ſépare en deux longes, qui ont une traverſe, laquelle doit ſe trouver ſur le haut de la queue, & ſous la croupiere : la ſeconde traverſe ſe trouvera par-deſſus la croupiere près de l'avaloire d'en haut : celle-là a une boucle pour la ſerrer, ou lâcher ſelon le beſoin.

Voici le chemin que font les deux longes de cuir : elles paſſent ſur le culeron, ſous les barres de la croupiere, ſous l'avaloire de deſſus, ſous les ſurdos, ſur les bas de bricole, & ſe bouclent aux petits anneaux, qui ſoutiennent le reculement au poitrail. Il n'y a point de cheval qui puiſſe ruer avec cette machine.

Emouchoirs & Houſſes.

En été, quand on veut, on met par-deſſus les harnois des Emouchoirs à mailles, & en hiver, on met auſſi par-deſſus les harnois des Houſſes, dont l'objet devroit être de garantir le

le dos des chevaux de la pluie, & de se refroidir quand ils ont chaud, & qu'ils restent long-temps arrêtés. Mais ce qui y conviendroit le mieux, n'est pas assez beau : ce seroit un cuir noir, qui ne les échaufferoit point, & qui ne perceroit pas à la pluie : au lieu de cela on les fait suer d'abord avec des peaux d'Ours, de Tigres, &c., ou on leur met des housses de drap rouge, qui percent à la pluie, & leur tiennent long-temps le dos mouillé.

Harnois à quatre & à six Chevaux.

Quand on attele six chevaux, les deux du milieu, ou les quatriemes, s'attachent à une volée avec deux palonniers, cette volée se met au bout du timon, & y tient par le moyen d'une chaînette de cuir.

On attele les chevaux du milieu au palonnier, comme ceux du timon, par deux traits pareils, qui sont terminés à l'autre bout, ou du côté du poitrail par une boucle destinée à boucler les traits des sixiemes chevaux : d'ailleurs, les harnois des uns & des autres sont composés seulement d'un poitrail, d'un coussinet, de deux barres de devant pour soutenir le poitrail, de deux bras de bricole, de deux surdos qui tiennent à une barre de croupiere simple : les traits des sixiemes, sont soutenus par des porte-traits, qui tiennent à la barre de croupiere : quand on attele à quatre, on ne met pas communément de volée, & on attache les traits à ceux des chevaux du timon. Le Postillon est sur une selle, composée d'un arçon de bois à troussequin, faite de cuir noir, qui

accompagne les Harnois des chevaux de Carroſſe. On met des bourſes ſur les quartiers pour la commodité du Poſtillon. Les ſangles ſont de cuir, & la croupiere eſt conforme au Harnois de Carroſſe.

Harnois des Chevaux de Chaiſe.

Comme les Chevaux de Chaiſe ne ſauroient s'atteler également à une Chaiſe, parce qu'il y en a un qui eſt enfermé entre les deux brancards, & l'autre à gauche du premier, attelé à un palonnier, ayant ſur lui le Poſtillon, le Harnois de chacun de ces deux chevaux eſt différent l'un de l'autre : voici d'abord celui du cheval de brancard.

Le Harnois du cheval de brancard eſt compoſé d'une petite ſellette, qui eſt une petite ſelle fort courte, les bandes fort larges : on la garnit de cuir noir avec des clous dorés : on perce leſdites bandes, pour paſſer deux courroies à boucles, qui ſervent à maintenir à ſa place le doſſier de la Chaiſe. On perce l'arçon de devant pour y paſſer une courroie, qu'on appelle la trouſſure, qui ſert à nouer les rênes du cheval de brancard; on garnit l'arçon de cinq grandes boucles : les deux de devant prennent les barres du poitrail; les deux de derriere prennent les petites barres qui ſoutiennent l'avaloire, & la cinquieme tient la croupiere.

De cette croupiere part encore une barre d'avaloire, qui ſe trouve ſur la croupe; il part encore de la ſellette un contre-ſangle, qui ſoutient le poitrail conjointement avec la barre de poitrail : au bout du poitrail de chaque côté eſt un gros anneau de fer, auquel tient un

trait, qui va ſe boucler ſous le brancard au trait de brancard qui tient à l'eſſieu.

Le reculement n'eſt autre choſe qu'une courroie, qui tient à un gros anneau qui eſt au bout de l'avaloire d'en bas. On attache ce reculement à un crampon qui tient au brancard, ce qui fait que quand le cheval recule, l'avaloire tire à elle, & tend ce reculement qui fait reculer le brancard. Le cheval eſt attelé, quand le trait & le reculement ſont bouclés, & que la doſſiere eſt arrêtée ſur la ſellette. On ajoute, quand on veut, deux anneaux aux deux côtés de la ſellette, pour ſoutenir des guides, qui ſe bouclent dans les gargouilles de la bride, avec leſquelles celui qui eſt dans la chaiſe peut conduire le cheval de brancard.

La longe de main du cheval de brancard eſt une courroie, qui paſſe dans les deux gargouilles de la droite à la gauche, & que le Poſtillon tient toujours pour conduire le cheval de brancard.

Le cheval du côté de la chaiſe, ou le bricolier, eſt attelé à un palonnier, qui tient au brancard gauche de la chaiſe par deux traits. Il a, comme le cheval de brancard, un poitrail; mais la barre, qui ſoutient le poitrail, paſſe ſur ſa ſelle & s'appelle deſſus de ſelle : le ſurdos, qui ſupporte les deux traits paſſe au travers du redoublement de la croupiere; c'eſt communément une ſelle à trouſſequin qui ſert au Poſtillon.

Maniere de mettre les Chevaux au Carroſſe, & d'atteler un Cheval qui s'écarte.

Un Cocher qui va mettre les Chevaux au

carroſſe, doit prendre garde qu'ils ne s'écartent. On doit à celui qui s'écarte mettre la chaînette la derniere, & d'un point plus longue que celle de l'autre cheval; ſi la chaînette étoit plus courte, le cheval en voulant s'écarter, tireroit le timon du carroſſe à lui, ſans qu'on pût le conduire droit, ce qui feroit un très-mauvais effet. Si ce cheval eſt plus fort que ſon camarade, s'il a le trot & le pas plus grands, il ne faut pas que ſa chaînette ſoit plus longue, ni miſe la derniere. On la doit mettre la premiere : ſes traits doivent être auſſi plus longs, parce que ce même cheval étant le plus fort s'arrête quelquefois. La guide de devant doit encore être plus courte de trois à quatre pouces, & ce cheval veut être bouclé trois ou quatre points plus que les autres boucles.

Autre maniere pour mettre les chevaux au Carroſſe.

Pour placer les chevaux au Carroſſe, on peut commencer par mettre les chaînettes dans le bout du timon, où il y a un crochet qui les arrête, & qui ſert à reculer. Au bout du crocheton du crochet, il doit y avoir une petite courroie de cuir, nommée *grande goupille*, d'un pied & demi de longueur; on l'entortille une fois au bout du timon, & on la repaſſe dans le trou ou œil du crochet, en y faiſant un nœud à œillet. On gourme enſuite les chevaux ſelon la force ou fineſſe de leur bouche. Les gourmettes doivent être plus courtes qu'à l'ordinaire, pour les bouches les plus fendues. Quant aux quatre branches des guides, on

les paſſe un demi tour par-deſſus la rêne de la bride, qu'on boucle à un trou fait exprès au bas des branches des mors de bride. Quand les rênes de bride, en dehors & en dedans, ſont arrêtées, la branche de la grande guide du cheval de deſſous-main, qui ſe boucle à la branche du mors de bride du cheval de dehors-main, & la branche de la petite guide, qui vient du cheval de dehors-main, s'attachent à la branche du mors de bride du cheval de deſſous-main, & ainſi elles ſe trouvent toutes croiſées comme il faut qu'elles ſoient.

On prend enſuite la grande guide, que l'on jette par-deſſus les deux chevaux ſans qu'elle touche à terre. Quand on rêne les chevaux, il eſt néceſſaire que les mors ſoient droits, ni trop haut ni trop bas. L'embouchure du mors de bride doit être à un pouce au-deſſus des dents, de maniere que la levre du coin de la bouche y touche, ſans que le cheval ſoit nullement gêné; car il faut qu'il ait la liberté franche.

Il y a beaucoup de chevaux qui ont le barbouchet menu, d'autres qui ont la bouche petite, les naſeaux petits, de gros barbouchets; on voit auſſi des chevaux forts en bouche, qui les ont fort étroits. Quand les chevaux ſont rênés, les quatre branches des guides bouclées, les rênes bien trouſſées, la grande guide bouclée avec la petite, & jettée de travers ſur la croupe du cheval de dehors-main, on paſſe le bout pliant en quelque endroit ſous le harnois, comme ſous la croupiere, de peur que les guides ne tombent à terre, & l'on met enſuite les quatre traits des deux chevaux.

Maniere d'accommoder les vieux harnois.

Si des harnois ont servi à des chevaux plus grands, ou plus petits, un Cocher doit les faire allonger ou raccourcir, selon le besoin, ainsi que les traits de la bricole ou croupiere. Il faut aussi baisser, ou hausser la têtiere de la bride, car tous les chevaux n'ont pas la tête égale, & un cheval bridé ou trop court, ou trop long, est gêné. Pour ne point chagriner un cheval au travail, on le bride & on le harnache à son aise. Un cheval gêné à son harnois, soit à la bouche, à la tête, ou aux épaules, tremble en voyant son harnois, & s'il n'est attaché, on ne peut le lui mettre. Il y a cependant des chevaux qui haïssent le travail ; mais il y en a plusieurs qui appréhendent le harnois, parce qu'il les blesse.

Maniere de mettre le Harnois aux Chevaux de Carrosse.

Un Cocher qui reçoit l'ordre de tenir son Carrosse prêt pour une telle heure, commence par épousseter, ou faire épousseter les chevaux qui doivent travailler. Il les essuie depuis l'oreille jusqu'à la queue. Il prend ensuite le harnois par le reculement, il le met sur son épaule droite. Il tient avec ses deux mains le devant du harnois par les deux bouts de la bricole qui tiennent la bricole & le poitrail par les deux grands anneaux. Il les éleve au-dessus de sa tête, en l'élargissant, & le présentant à la tête du cheval qu'il veut harnacher.

Il y a peu de chevaux, s'ils ont travaillé,

qui ne présentent la tête, en même temps qu'on leur jette le harnois sur le col. Quand il y est, on l'étend sur-tout le corps. On leur met ensuite la croupiere, en leur tressant la queue, si c'est en hiver; mais en été lorsque les mouches piquent, on ne la leur trousse point.

Maniere de mettre le Harnois pour ne point blesser les Chevaux.

Afin de ne point empêcher la respiration du cheval, il est bon de tenir le harnois le plus haut qu'il est possible sur le poitrail. Le cheval en appuie moins, il tire plus fort, il n'est pas si sujet à être foulé : car quand le harnois est bas sur le palleron des épaules, le cheval se blesse pour peu qu'il appuie, ce qui fait qu'on voit tous les jours des chevaux estropiés par la faute de ceux qui les gouvernent. Un Cocher doit savoir qu'il faut que les rênes de bride, & les bouts des petites courroies, nommées *troussieres*, soient jettés entre les deux chevaux, afin qu'il ne paroisse aucun bout de cuir pendant en dehors.

De quel côté on doit présenter le Harnois.

Quand on met le harnois à un cheval, il faut le présenter en dedans à celui de dessous la main, & à l'autre de même, pour éviter de renverser les crins du côté qu'ils ne penchent point, en prenant garde que le poitrail du harnois, comme je l'ai déja dit, ne porte trop bas. Il faut aussi faire attention que les coussinets ne soient pas trop avancés sur le garot, & que

la croupiere ſoit de façon qu'il n'y ait point de crins enfermés deſſous.

Couſſinets utiles en Campagne.

C'eſt une propreté que les Couſſinets ne paroiſſent point, que le harnois ne ſoit pas trop avancé ſur le devant des chevaux. On doit, pour la Campagne, faire proviſion d'une demi-douzaine de couſſinets, garnis de crin, longs de ſix pouces, larges de cinq, épais d'un pouce & demi, dont on ſe ſert quand les chevaux ſe bleſſent. Il faut de plus quatre autres petits couſſinets, garnis de même, de quatre pouces de long & trois de large, pour les placer aux endroits où les harnois de volée coupent le poil, & où les traits des harnois de volée touchent, comme aux cuiſſes, & aux côtés du ventre.

Ce qu'il faut faire aux Chevaux qui ont le crin trop long.

Si des chevaux ont le crin trop long, il eſt bon d'arrêter le reculement au grand anneau qui ſupporte la bricole & le poitrail, afin que le reculement ne ſurmonte pas deſſous la queue. Dans la ſaiſon qu'on ne craint point les mouches, comme en hiver, on trouſſe la queue des chevaux. La meilleure maniere eſt de les mettre dans un ſac, ou bourſe de toile ou de cuir; ces ſacs conſervent les crins de la queue.

Attelage des chevaux.

On attele les chevaux de Carroſſe deux à deux juſques à ſix. Le Roi & les Princes en mettent juſqu'à huit. Les deux du Cocher attelés au timon, s'appellent *chevaux de derriere* : Les deux enſuite ſe nomment *chevaux de volée*; parce qu'ils ſont attelés à des palonniers, tenant à une volée qu'on attache au bout du timon : Les deux autres ſont appellés *chevaux de devant*, & à huit chevaux, de *ſixieme*.

Le Poſtillon monte celui qui eſt à gauche. Ceux-ci ſont attachés aux chevaux de volée par des traits. Le Cocher guide les chevaux du timon auſſi-bien que les chevaux de volée, au moyen d'une guide pour chaque cheval, qui paſſant par un anneau couſu à la têtiere des chevaux de timon en dedans, au-deſſous de l'oreille, va ſe rendre à la bride des chevaux de volée, & vient s'attacher à la fourchette des guides des chevaux de derriere. Le Poſtillon d'attelage n'eſt chargé que de la conduite de ſes deux chevaux, conduiſant l'un avec la bride, & l'autre avec la longe de main, qu'il arrête à une boucle, qui eſt à la ſelle, ce qui eſt le plus ſûr, ou qu'il tient à la main, ayant ſon fouet de la main droite.

Chevaux attelés courts à Paris.

Il faut que des chevaux dans Paris ſoient attelés courts, & que les chaînettes ſoient courtes, ſoit à cauſe des ruiſſeaux, ſoit pour paſſer plus juſte entre deux Carroſſes, ſoit pour arrêter plus promptement, & partir de même. En Campagne c'eſt le contraire à cauſe des ornieres.

Propreté de l'Equipage & du Cocher envers lui-même.

Après qu'un Cocher a attelé ses chevaux, & qu'ils sont harnachés, il doit prendre l'épousſette, le peigne & l'éponge, pour mouiller les crins en les peignant. Avec l'épouſſette & l'éponge, on les essuie par-tout. Si ce sont des chevaux gris, ou blancs, on prend garde qu'il n'y ait quelque tache, particulierement aux jarets, où ils sont sujets à la crotte.

Lorsque les Chevaux & le Carrosse sont en état, un Cocher se doit mettre le plus propre qu'il peut, en linge blanc, bien coëffé, bien chaussé & ganté. Un Cocher qui aime la propreté, l'est en tout. Il n'oublie pas que ses chevaux doivent être bien ferrés, proprement harnachés, avoir le crin fait, & des mors de bride toujours propres. On les fait rétamer tous les six mois. On les tient secs, & on les essuie avec un linge doux.

Nécessité pour les Maîtres de donner leurs ordres.

Un Maître ne sauroit être bien servi, s'il ne donne ses ordres. Le soir à son coucher, ou le matin à son réveil, il doit faire savoir à son Cocher l'heure qu'il sortira, ou du moins une heure avant, afin que ce Cocher ait le temps d'épousseter, d'essuyer ses chevaux, de leur mettre le harnois, de leur trousser la queue, de les brider, de les rêner, de mettre les traits à leur place de boucler les guides, de donner quelques coups de vergette aux couvertures,

ſi c'eſt l'hiver; en été, de nettoyer la dorure du harnois, d'eſſuyer l'impériale du Carroſſe & le plafond, d'accommoder les couſſins, & de jetter enfin les yeux par-tout, pour voir s'il n'y a rien oublié.

Comment un Cocher doit être aſſis ſur ſon ſiege.

Lorſque les Chevaux & le Carroſſe ſont en état, le Cocher, proprement habillé, comme je viens de le dire, monte ſur ſon ſiege, ne doit jamais faire attendre ſon Maître, quand le Maître a donné ſes ordres. Il doit être aſſis ſur ſon ſiege, le corps droit, la tête levée. Il ne faut pas qu'il tienne le bout de ſon fouet en l'air, qu'il ait les bras étendus & écartés l'un de l'autre, ni qu'il les éleve. Il doit baiſſer les mains à ſix pouces des cuiſſes, tenir la grande guide de la main gauche, & le fouet de la main droite, tant ſoit peu de biais.

Il eſt de mauvaiſe grace d'avoir les bras & les mains tendues en avant, comme ſi elles étoient pendues aux guides. Cette ſituation eſt affectée : & tout air affecté eſt contraint. Il ne doit point faire de contorſions ſur ſon ſiege, ſoit qu'il tourne, ou qu'il recule, ou à l'approche de quelque borne pour l'éviter, comme il y en a qui ſe penchent, croyant que le mouvement de leur corps va faire obéir le Carroſſe & les Chevaux. Un bon Cocher doit ſans y regarder, ſoit qu'il tourne ou qu'il recule, ſavoir préciſément où la roue de derriere doit paſſer.

Maniere de mener à la Françoise, & à l'Italienne.

On appelle mener *à la Françoise*, quand un Cocher boucle les guides de dessus les coussinets, qui croisent en dedans, à la branche du mors en croix, & qu'il tient les guides de la main gauche, & le fouet de la main droite. On appelle mener *à l'Italienne*, quand un Cocher tient les guides des deux mains, & son fouet entre ses deux guides.

Pour mener à l'Italienne, on met toutes les grandes guides égales. Les deux guides du cheval de dessus la main sont bouclées au même mors : celles de dehors la main doivent être aussi égales & bouclées au même mors. Les deux grandes guides qui sont égales de longueur, ont une boucle au milieu, qui se boucle dans les jambes du Cocher, ce qui est plus commode que de les mettre à la Françoise, parce qu'un Cocher de dessus son siege déboucle ses guides en les tenant toujours dans sa main, & n'est point exposé comme ceux qui, les mettant à la Françoise, sont obligés de se lever de dessus leurs sieges, & d'aller déboucler la guide presque sur la croupe du cheval.

Pour mener à l'*Italienne*, il faut un *squinsale* à chaque cheval, qu'on appelle en françois un *retrait*. Il se passe avec un anneau dans la bricole, & vient boucler dans l'œil du mors dans un anneau à l'Angloise. Il en faut à chaque cheval. On le met à la bricole en dedans plus haut que faire se peut. Celui de dessous la main se boucle à l'œil du mors du cheval de dehors la main. Celui de dehors la main se boucle au mors du cheval de dessous la main.

Les deux *retraits* ou *ſquinſales*, doivent être égaux en longueur. Si le cheval de dehors ou de deſſous la main porte en dehors, on raccourcit le *ſquinſale:* s'il porte en dedans, il faut l'allonger.

Maniere d'enrêner les Chevaux.

Comme c'eſt aujourd'hui la mode de mener à l'*Italienne*, la maniere la plus excellente d'enrêner les chevaux, eſt de les *enrêner à l'Italienne*. Ceci eſt, pour ainſi dire, une double *enrênure*, qui ſert à les tenir toujours à la même diſtance du timon, & à les conduire ſans communication des branches des guides de l'un à l'autre cheval.

Chaque guide, comme on ſait, ſe ſépare en deux au-deſſus du dos de chaque cheval, & paſſant par deux anneaux qui ſont au couſſinet, la branche d'en dedans va ſe boucler à l'autre cheval; ce qui fait que quand le Cocher tire, ſuppoſé ſa guide droite, le cheval qui eſt à gauche, eſt attiré par la branche d'en dedans de cette guide vers ſon camarade.

L'inconvénient de ceci eſt, que ſi un cheval a la bouche forte & l'autre légere, celui-ci ſe ſent tiré plus fort qu'il ne le devroit être, & on ne peut pas ainſi conduire chaque bouche ſuivant ce qu'elle demande. *L'enrênure à l'Italienne* remédie à cet inconvénient. Ce n'eſt autre choſe qu'une courroie, qui prend de la bride de chaque cheval, & qui va s'arrêter au côté du couſſinet de ſon camarade. Par ce moyen chaque guide ne mene que ſon cheval, & le Cocher peut ménager chaque bouche comme il veut.

Un défaut très-commun aux Cochers eſt d'enrêner leurs chevaux ſi courts que le bout du nez touche preſqu'au poitrail, afin que l'encolure paroiſſe rouée : cette gêne perpétuelle fait qu'ils appuient, ſans pouvoir s'en empêcher, les barres ſur le mors, ce qui les engourdit extrêmement & leur rend la bouche dure ; il vaudroit mieux les enrêner à leur aiſe : mais ſi abſolument on veut les gêner à ce point, il faudra alors paſſer les rênes entre le coude de la branche, & la ſous-barbe; l'effet du mors en ſera moins à craindre. On a inventé de mettre un anneau quarré à la barre du banquet qui eſt derriere la boſſette; c'eſt le mieux qu'on puiſſe faire, puiſque la gourmette n'a pour lors aucun effet pour ſerrer le mors ſur les barres.

Un Cocher ne doit point monter ſur ſon ſiege ſans prendre les guides.

Un Cocher ne doit point monter ſur ſon ſiege qu'il n'ait les guides en main, car ſouvent il arrive qu'en montant ſans les tenir, les chevaux vont à toute bride, bleſſent pluſieurs perſonnes, briſent le Carroſſe, & le Cocher riſque d'être écraſé. C'eſt auſſi une ſage précaution pour ceux qui montent en Carroſſe, de ne jamais y entrer que le Cocher ne ſoit aſſis ſur ſon ſiege, & qu'il n'ait les guides & le fouet à la main.

Un Cocher ſur ſon ſiege ne doit ſaluer perſonne.

Il ne faut pas qu'un Cocher aſſis ſur ſon ſiege s'aviſe d'ôter ſon chapeau, pour ſaluer qui que ce ſoit. Pendant qu'il tiendroit ſon cha-

peau d'une main, les guides & le fouet de l'autre, il ne pourroit arrêter deux ou quatre chevaux. Si dans ce moment une perſonne deſcendoit du Carroſſe, & que les chevaux au même inſtant priſſent ombrage, la perſonne tomberoit, le Carroſſe avanceroit, la roue de derriere lui paſſeroit ſur le corps, pendant que le Cocher auroit le chapeau à la main.

Poſture dans laquelle un Cocher doit être pour bien mener.

Pour bien mener, ſoit à la *Françoiſe*, ſoit à l'*Italienne*, un Cocher en tenant les guides doit avoir ſes mains près la boutonniere de ſa culotte, & tenir ferme les guides, & la monture du brin du fouet, qui doit être pliant entre les deux, troiſieme, & quatrieme doigts de la main droite, afin que quand il veut donner un coup, il puiſſe laiſſer tomber la monture en ouvrant les doigts.

Proviſion de Verges de fouet.

Il eſt bon d'avertir ici les jeunes Cochers qu'ils doivent toujours avoir quatre fouets, deux à quatre chevaux, & deux à deux chevaux. Pour un voyage de Campagne, ils doivent en avoir trois, deux à quatre chevaux & un à deux. Rien n'eſt plus incommode que d'avoir un fouet à quatre chevaux pour en mener deux. On ſe doit précautionner de pluſieurs fouets proportionnés aux équipages que l'on conduit. Il faut qu'ils ſoient bien montés, d'une bonne longueur & du meilleur bois. On les coupe dans le déclin de la lune, & on les garde un an avant que de s'en ſervir.

Longueur de Fouet.

Un brin à quatre chevaux doit être de cinq pieds de longueur, & la monture de cinq à six pouces, y compris l'attache au brin, & la mise de fouet de ficelle, qui se met au bas de ladite monture. La longueur du brin à deux chevaux doit être de trois pieds, & la monture de quatre & demi, tout compris. Il y a des Cochers qui ne savent pas mettre des mises de fouet au bas de leur monture : d'autres ne s'en servent point, pour ne pas couper les chevaux, comme il arrive à de certains Cochers, qui en faisant de gros nœuds à la mise de leur monture de fouet, coupent les chevaux jusqu'à en tirer du sang. Ces sortes de nœuds ne sont bons qu'en hiver, parce que les chevaux sont chargés de poil. Les gros nœuds sont encore bons pour les chevaux entiers. Il n'en faut point pour les chevaux vigoureux, & de poil ras, qui sont sensibles & craintifs.

Maniere de mettre une Mise de Fouet au bas d'une Monture.

Pour bien mettre une mise de fouet au bas d'une monture pour des chevaux vigoureux, craintifs & tendres, on choisit le fouet le plus délié, afin que les nœuds en soient plus petits; & pour qu'ils ne soient pas durs, on décorde le fouet qu'on veut mettre au bas de la monture. On en prend environ la longueur de deux pieds sans être décordé. On l'arrête au petit brin de la monture du brin du fouet, & étant double on la décorde, jusqu'à un pouce près de

de la monture. On fait un nœud à la miſe du fouet de tous les deux bouts enſemble, qui ſont doublés d'égale longueur, on la recorde après, mais mollement, afin que les nœuds que l'on fait de la diſtance d'un pouce l'un de l'autre, ne ſoient ni gros ni durs, mais les plus ſerrés qu'il eſt poſſible. Il faut que ces nœuds ſoient noués avec un des bouts de la miſe, qui doit être double, & que ces deux bouts de la miſe de fouet faſſent chacun leur nœud ſucceſſivement l'un après l'autre, pour ſe trouver égaux : de cette maniere, on uſe moins de miſe de fouet.

Maniere de donner des coups de fouet aux Chevaux.

On ne doit jamais donner de coups de fouet au derriere du cheval, mais toujours au poitrail. Quand il faut donner des coups de fouet aux chevaux, il les faut donner ſourdement, mais jamais ſans néceſſité, & il les faut bien appliquer. Un cheval ſouffre plus d'un ſeul coup de fouet bien donné, que d'une douzaine de petits légerement appliqués.

Il y a des Cochers qui fouettent perpétuellement leurs chevaux, par mauvaiſe humeur & férocité naturelle. On doit éviter de ſe ſervir de ces gens-là : car outre qu'un tel caractere repugne à l'humanité, ces coups de fouet font jetter les chevaux en avant. L'effort ſe fait ſentir ſur leurs barres, ce qui les gâte totalement, & de plus le cheval eſt ſi harcelé, qu'il peut en tomber malade, ou du moins cela le fatigue & l'uſe extrêmement. Communément un Cocher de cette eſpece eſt d'ailleurs un très-mauvais

ſujet. Il eſt vrai qu'on ne peut ſoutenir & aider les Chevaux de Carroſſe que de la main & du fouet. Mais il ne faut ſe ſervir du fouet que comme d'une aide ou d'un châtiment, & ſur-tout que ce ſoit à propos, comme pour ſoutenir un cheval qui ſe laiſſe aller dans un tournant, pour le remettre ſur les hanches, quand il s'abandonne trop ſur les épaules, pour faire tirer également un cheval qui ſe néglige, & autres occaſions qu'on ne ſauroit décrire. On doit donner le coup de fouet, comme je l'ai déja dit, dans le temps de la faute, afin que le cheval connoiſſe pourquoi on le châtie, & il ne faut point le prodiguer, car les chevaux s'y accoutument comme aux ſacades. Quand on donne un coup de fouet, qu'il ſoit bien appliqué, & ſur-tout à propos; & que l'on n'imite pas ceux qui donnent perpétuellement de petits coups de fouet, comme s'ils vouloient careſſer leurs chevaux, car ils n'en tiennent compte.

Maniere dont un Cocher doit ſortir de la Cour de ſon Maître.

Quand un Cocher ſort, il faut qu'il faſſe partir les deux chevaux d'un temps & également. Si les chevaux ont fait le premier mouvement, égal tous les deux, on leur fait faire un demi-arrêt, ou un coup de langue en même temps, c'eſt ce qui met les chevaux ſur la hanche. S'ils ne le font pas du premier demi-arrêt, on le leur fait faire du ſecond ſans les battre. Quand ils l'ont fait, ont laiſſe couleur les guides, & les chevaux ſe plaiſent à marcher. Un Cocher ne doit jamais les tenir par ſacades,

c'eſt ce qui fort ſouvent endurcit la bouche des chevaux.

En ſortant de la porte, il doit ſortir doucement, parce qu'il ignore ſi un autre carroſſe ne la barrera pas, ou ſi des gens de pied ne ſe trouveront pas à la tête des chevaux. Une porte ſe peut auſſi fermer par un coup de vent, & en ſortant bruſquement on riſque, ou de briſer le carroſſe contre la porte, ou de le fracaſſer contre un autre carroſſe, ou de bleſſer du monde. Il n'en eſt pas de même quand on revient, on peut rentrer au galop ſi l'on veut, pour peu qu'on ait de la liberté, de la juſteſſe, & que les chevaux obéiſſent; on ne craint pas que la porte ſe ferme, on ne peut bleſſer perſonne, parce que l'on voit devant ſoi. Un Cocher dans ſa marche doit avoir la vue entre ſes deux chevaux à la tête, pour éviter les embarras, les gens de pied, les défauts du pavé, & pour chercher les endroits où ſes chevaux ne tombent point.

Si le pavé eſt bon, il peut aller un trot raiſonnable, & quand le pavé eſt ſec, il doit aller plus doucement, & ſoutenir bien ſes chevaux. Il y a des Cochers qui approchent ſi fort des maiſons, qu'ils ne laiſſent pas d'eſpace aux gens de pied pour paſſer; c'eſt un inconvénient qui attire quelquefois des querelles, & que le Maître ne doit point ſouffrir. Il y a encore des Cochers qui, auſſi-tôt qu'ils ſont ſur le ſiege, s'imaginent être devenus gens redoutables & conſidérables, de façon que rien ne doit leur réſiſter. Comme les victoires qu'ils peuvent remporter ne ſont que d'écraſer quelqu'un, ou de briſer une voiture, un homme ſenſé ne doit pas s'en ſervir un moment. Ils trouveront

condition, car les petits Maîtres s'en accommodent.

Retenue que les Cochers doivent avoir dans les chaleurs, & dans les temps de gelée.

Il y a deux saisons où le pavé est extrêmement glissant; en hiver dans le mauvais temps, & en été pendant les grandes chaleurs, où on arrose continuellement les rues. Pour l'intérêt des Maîtres, les Cochers doivent dans ces temps-là prendre garde que les chevaux ne tombent, & ne se cassent une jambe, ce qui peut arriver en descendant une montagne, ou un pont, ou dans les rues glacées, où les chevaux ne peuvent tenir pied. Il y a de jeunes Maîtres, qui n'ont pas plus de retenue que les jeunes Cochers qui les menent. Ils veulent braver les dangers, & qu'on aille au grand trot au milieu des grandes chaleurs, ou dans les plus fortes gelées. Cependant dans ces deux saisons, les Cochers, les Charretiers, les Rouliers ne peuvent avoir trop de précaution.

Maniere de mener à Paris.

Les ruisseaux, qui traversent les rues de Paris, donnent d'horribles secousses aux Carosses, & à ceux qui sont dedans, & font de furieux balancements, lorsqu'un Cocher ne sait pas les traverser. Pour passer les grands & les petits ruisseaux, il les faut prendre un peu de biais, de maniere que les deux roues de devant ne tombent jamais ensemble dans le ruisseau, mais successivement l'une après l'autre. Elles

doivent se suivre de la largeur d'un pavé, & le train de derriere de même.

En approchant d'un ruisseau à la distance de deux pas, un Cocher doit retenir la main à ses chevaux jusqu'à ce que son train de derriere soit tombé dans le ruisseau, & leur rendre aussi-tôt la main, de même que s'il étoit sur un cheval qu'il voulût mettre du trot au pas. Aux grands ruisseaux il y a toujours une petite descente, quand les chevaux les trouvent; ils s'efforcent encore plus à tirer, & si on ne les retient, le Carrosse donne à plomb dans le creux, ce qui donne de grandes secousses. Pour se garantir des douleurs que causent les secousses, un Cocher doit être ferme sur son siege, à son aise, ni trop haut, ni trop bas, & comme dans une chaise.

Dans quel temps on doit cartayer les Ruisseaux.

On entend par *cartayer* mettre un cheval d'un côté du ruisseau, & l'autre de l'autre côté. On ne *cartaie* les ruisseaux que lorsque le pavé est mouillé, & quand il gele bien fort. Alors le pavé est glissant, & les chevaux ont peur de tomber à cause du penchant du pavé. Dans les grandes chaleurs comme dans les grandes gelées, les ruisseaux ne doivent pas être *cartayés*.

Maniere d'éviter les embarras.

Dans les temps de gelée & à la descente des ponts, on doit aller doucement, & ne se pas presser d'avancer sur un autre Carrosse ou voiture qui se trouve à sa rencontre. Il est même

à propos dans quelque temps que ce ſoit, de ne ſe jamais précipiter dans un embarras. Afin d'éviter le reculement, & avoir le temps de ſe ranger, on arrête dix ou douze pas en arriere; ſi l'on eſt obligé de reculer, on crie, & l'on avertit ceux qui ſont derriere le Carroſſe. On arrête auſſi pour ne pas bleſſer ceux qui ſont devant les chevaux. Si tous les Cochers vouloient s'entendre, il n'y auroit jamais d'embarras, & il n'arriveroit pas tant d'accidents dans Paris. On voit tous les jours dans les rues des Cochers qui ne ſavent ce qu'ils font, ni où ils vont. Quand ils voient un carroſſe venir à eux, ils prennent à droite & à gauche, de façon que deux carroſſes ſe trouvent l'un devant l'autre au milieu d'une rue, & les Cochers ne ſachant point ſe ranger, forment des embarras.

Ce qu'il faut faire pour ne pas s'accrocher.

Quand un Cocher voit venir un carroſſe, ou une autre voiture devant lui, pour éviter de s'accrocher, il doit arrêter, ou faire arrêter la voiture qui vient à lui, du moins crier qu'on aille doucement, pour que les eſſieux ne ſoient pas en riſque d'être rompus. Dans ces ſortes de rencontres ils ſouffrent beaucoup.

Maniere de faire rouler un Carroſſe.

Il faut faire rouler un carroſſe autant que l'on peut au milieu des rues, toujours plus près des ruiſſeaux, que des maiſons. Il ne faut pas que le train de derriere tombe dans le ruiſſeau. En temps de gelée il eſt difficile de

l'empêcher, à moins qu'on n'aille doucement. C'eſt en conduiſant un carroſſe au milieu des rues, plus près des ruiſſeaux que des maiſons, qu'on évite les ſecouſſes & le cahotage.

Un Carroſſe ne doit pas couper un autre Carroſſe.

Un Cocher ne doit pas être ambitieux de couper ; c'eſt-à-dire, de paſſer devant un autre Carroſſe. Cela n'attire que de mauvaiſes affaires. Si l'on ſe trouve derriere un Carroſſe inférieur au ſien, qui n'aille pas le même train, on le peut paſſer s'il eſt poſſible; mais ſi le Cocher, Fiacre, ou Charretier qui barre le paſſage eſt entêté, il ne le permettra pas. Un Cocher de bon ſens le permet, pourvu que ce ne ſoit pas un défilé, & qu'il ſoit ſeul, autrement il faut attendre.

Ce qu'il faut faire dans une file.

Quand on ſe trouve en file, il ne faut pas ſe laiſſer ſurprendre, & couper par une ſeconde file. On le fait quand c'eſt un ami qu'on veut favoriſer, mais il faut prendre garde qu'il ne ſoit ſuivi, autrement il faudroit laiſſer paſſer toute la confuſion. Dans une file, s'il eſt poſſible, un Cocher doit avoir la précaution de n'avoir pas derriere lui une charrette, parce que ſi la file vient à reculer, il ſeroit en danger derriere la charrette, qui ne peut reculer ; & le parti, qu'il auroit à prendre dans cette occaſion ſeroit de ſe jetter hors la file, s'il le pouvoit.

Maniere de mener réglément.

Pour mener réglément on rend la main aux chevaux : on les retient aux ruiſſeaux qui ſe rencontrent, car preſque tous les chevaux ont l'habitude de faire une eſpece d'élancement, de même que s'ils deſcendoient un foſſé ; ce qui donne une furieuſe ſecouſſe au carroſſe. Un coup de trait tiré à propos empêche un carroſſe de tomber dans un précipice, ou dans un endroit périlleux. Un cheval qui lâche pied fait périr un carroſſe. Ce ſont des attentions qu'un Cocher doit avoir. Si un Cocher ne ſait monter à cheval, & le mettre au pas, il ne peut mener également, ni aller d'un train réglé avec deux chevaux attelés à un carroſſe, parce qu'il faut que les deux chevaux, dont il tient les guides de la main gauche, ſoient menés de même qu'un cheval de ſelle, auquel on eſt obligé de rendre la main pour lui régler ſon pas.

Maniere de tourner à un coin de rue.

Un Cocher qui ſort d'une rue pour entrer dans une autre, s'il veut tourner à droite prend le côté gauche environ vingt pas du bout de la rue d'où il ſort, & il prend toujours plus de terrein qu'il peut, n'importe avec quel carroſſe. Soit qu'il veuille aller à droite ou à gauche, il ne doit point tourner ſur le même pavé, parce qu'il riſqueroit d'abattre ſes chevaux, ou de renverſer ſon carroſſe.

Il faut enfin qu'il uſe de précaution avant que de tourner le coin de la rue. Un Cocher

entendu diminue son train, soutient ses chevaux, & prend son tournant le plus grand qu'il peut pour éviter de donner dans quelque autre voiture dont il pourroit arriver accident. Si en allant vîte on tourne trop court, il y a danger que le cheval d'en dedans ne s'abatte, parce que l'autre le pousse en tournant sur lui; s'il se trouve dans quelque embarras, où il soit obligé de reculer, c'est alors qu'il doit être le Maître de la bouche de ses chevaux pour les reculer droit; car il est dangereux de se mettre en travers dans un embarras.

Ce qu'il faut faire à un détour.

Si en sortant d'une rue, on rencontre un carrosse qui y veut entrer, il y a de l'embarras, si les deux Cochers ne prennent tous les deux assez de terrein pour pouvoir tourner sans s'accrocher. Un Cocher prudent prend de bonne heure son tournant, & n'est pas surpris. Il voit venir un carrosse, il évite sa rencontre, & l'un & l'autre passent sans s'accrocher. Pour éviter tout inconvénient, il faut prendre la droite. Il y a des Cochers qui, de peur de salir leur carrosse, ne veulent prendre ni la droite ni la gauche, & par leur opiniâtreté causent de l'embarras en embarrassant toute une rue.

Maniere de couper les coins des ruisseaux en tournant à un coin de rue.

Ce n'est pas assez de savoir tourner à un coin de rue, il faut encore savoir couper les coins des ruisseaux, pour empêcher les secousses, & balancements du carrosse, ce qui fati-

gue extrêmement les perſonnes qui ſont dedans. On voit ſouvent des carroſſes verſer en tournant le coin d'une rue pour avoir tourné avec précipitation, & n'avoir pas coupé le coin du ruiſſeau. En ſortant d'une rue pour entrer dans une autre, quand on veut tourner à droite, on fait en ſorte que la roue de devant du côté du montoir paſſe ſur le quatrieme, ou cinquieme pavé, qui fait le coin du ruiſſeau de la rue dans laquelle on veut entrer, avant que la roue de derriere du même côté tombe dans le ruiſſeau de la rue, d'où l'on ſort, & en retenant la main aux chevaux, on ne fait aucun élancement.

Ce qu'il faut faire dans un Carrefour pour tourner.

Dans un Carrefour il y a quatre rues, qui font quatre coins, & qui ont quatre ruiſſeaux à leurs jonctions. Si l'on tourne à gauche, la roue de deſſous la main qui eſt le côté du hors montoir, doit couper le coin du pavé qui donne dans le ruiſſeau, joignant les deux autres coins du pavé. La même roue doit auſſi paſſer entre les quatrieme & cinquieme pavés, qui forment cette encoignure, & paſſer le ruiſſeau de la rue où elle entre, avant que la roue de derriere du même côté tombe dans le ruiſſeau de la rue d'où l'on ſort. De cette maniere en allant d'un train réglé, le carroſſe ne fait aucun balancement, non plus que ſi l'on étoit dans un chemin uni, pourvu que les encoignures du pavé ſoient bien coupées. Si l'on tourne à gauche au coin d'une rue, il faut que les deux chevaux tirent également, parce que ſi le che-

val ſur lequel on tourne, lâche pied, le cheval de deſſous-main, s'il n'y a que lui qui tire, rabbat tout d'un coup ſur la borne du coin de la rue; & ſi l'on tourne à droite & qu'il n'y ait que le cheval de dehors la main qui tire, ce ſera la même difficulté. Il eſt donc néceſſaire que deux chevaux tirent enſemble en tournant au coin d'une rue pour entrer dans une autre, & traverſer les ruiſſeaux.

Maniere de tourner en rond.

Quand il eſt queſtion de tourner en rond, il ne faut pas que les deux chevaux tirent, à moins que ce ne ſoit dans une rue étroite; alors pour tourner, on raſe l'autre côté de la rue avec le bout du timon : ſi la rue n'étoit pas aſſez large, on avance dans l'endroit le plus convenable, ou bien on met les roues vis-à-vis une porte cochere, & l'on tourne de maniere que le derriere du carroſſe ſe trouve dans la porte cochere en allongeant; c'eſt-à-dire que le bout du timon touche, pour ainſi dire, à la muraille de l'autre côté de la rue. On doit prendre garde en tournant, que les roues de derriere n'attrapent quelques bornes, cela pourroit faire verſer le carroſſe.

Maniere de tourner dans une rue en montant.

Si par hazard on ſe trouve arrêté dans une rue, qui va en montant, ou dans une Campagne, ſur le penchant d'une montagne, il faut avoir ſoin que la tête des chevaux ſe trouve du côté de la vallée, & qu'ils ſoient obligés de tourner pour remonter la montagne. Si l'en-

droit eſt fort penchant, on ne doit point tourner, à moins que le timon ne baiſſe naturellement : ſur-tout on ne doit pas reculer. Mais le meilleur eſt de faire tenir le corps du carroſſe par un homme fort & robuſte du côté du penchant, ou d'aller au pied de la montagne pour tourner ſans riſque.

Ne point tourner au milieu d'une rue creuſe.

Un bon Cocher ne tourne jamais dans le milieu d'une rue creuſe, lorſque les roues du même côté ſont dans le ruiſſeau; les chevaux immanquablement reculeroient, & le carroſſe ſe renverſeroit ſur le côté. Quand un carroſſe eſt attelé de ſix ou de huit chevaux, s'il eſt queſtion de tourner au coin d'une rue, il ne faut point que les quatriemes, ſixiemes & huitiemes chevaux tirent. Dans un détour un peu étroit, ceux de derriere doivent ſeulement gouverner le carroſſe, c'eſt ce qui fait qu'on met toujours les plus forts au timon.

Maniere d'éviter les clous des rues.

Pour éviter les clous des rues, il faut éviter les tas de boues & les balayures. En paſſant un ruiſſeau on fait en ſorte que les chevaux n'y mettent pas les pieds. Les chevaux ne prennent des clous que dans les boues, dans la pouſſiere, & dans les eaux bourbeuſes. On ne tourne jamais ni à droite ni à gauche au coin d'une rue, ſans traverſer le ruiſſeau de la rue où l'on veut entrer, à moins qu'on n'y ſoit contraint par quelqu'autre carroſſe, ou charrette, qui ſe rencontre au paſſage. En ce cas un Co-

cher doit avoir de la retenue, tourner au petit pas, & prendre garde à la borne. Souvent il arrive, qu'en voulant tourner ſur la moitié du coin d'une rue, ſans traverſer le ruiſſeau, & couper le coin du pavé pour le traverſer, il accroche la borne du coin de la rue, & riſque de renverſer le carroſſe.

Maniere de reculer & de ſe ranger.

A la rencontre d'un embarras, ſi l'on apperçoit qu'il dure trop, on tourne s'il eſt poſſible, & l'on prend un autre chemin. Un Cocher doit connoître toutes les rues de Paris, ſur-tout les paſſageres. Lorſqu'il eſt queſtion de ſe ranger, il faut avancer à droite ou à gauche ſelon le beſoin, & faire en ſorte que les chevaux reculent enſemble. On doit les manier doucement, car ſouvent il arrive qu'un cheval en reculant ſe donne un effort. Rien ne dérange plus un cheval que de le maltraiter en ſe rangeant & en reculant. En tirant trop rudement la main, on recule trop, & on eſt obligé d'avancer pluſieurs fois, au lieu qu'en reculant tout doucement & droit, on eſt tout d'un coup rangé. Les Cochers, qui ſont prompts, ſont condamnables, lorſque leur promptitude va juſqu'à la brutalité. Il faut cependant quelquefois réveiller les chevaux pour les faire tenir ſur leurs gardes : mais on ne doit jamais trop les accoutumer aux coups de fouet. Quand on les y habitue, on a de la peine à s'en rendre maître; ainſi quand ils manquent, comme je l'ai déja dit, il ſuffit de les réveiller ſur le champ.

Empêcher que les Chevaux ne voient du coin de l'œil.

Les chevaux ne doivent pas voir le Cocher ſur ſon ſiege. Lorſqu'il voit ſon homme du coin de l'œil, il ne fait ſon devoir que quand il l'apperçoit remuer le bras, & le fouet en l'air. La maxime des Allemands eſt de ne point mettre d'œilleres aux têtieres des brides des chevaux. On n'approuve pas cette méthode en France. Un cheval ſans œilleres, au mouvement du bras du Cocher, ne meneroit que par élans, & il eſt impoſſible de conduire réglément de cette façon.

Maniere de reculer un Carroſſe en attendant le Maître.

Un Cocher obligé d'attendre ſon Maître à la porte de la maiſon où il l'a mis, ne doit pas reſter devant la porte, mais ſe ranger d'un côté ou de l'autre, & laiſſer un eſpace raiſonnable pour le paſſage d'une perſonne, entre la muraille & le Carroſſe. Soit qu'il mene de jour ou de nuit, il eſt bon qu'il ne dorme pas ſur ſon ſiége, & que, la nuit ſur-tout, il prenne garde à ſes couſſins. Il ne doit jamais deſcendre de ſon ſiege, à moins qu'il n'ait quelqu'un à la tête de ſes chevaux.

Attelage de huit Chevaux auſſi facile à mener que celui de ſix.

Il n'eſt pas plus difficile de mener un carroſſe à huit chevaux qu'à ſix, excepté qu'il faut prendre plus de terrein dans les tournants. On met

les chevaux les plus légers & les plus vifs au ſixieme; c'eſt-à-dire, derriere le Poſtillon, parce que ces chevaux vont ſans être touchés, & que dans un tournant, ils ſont les ſeuls qui tirent. C'eſt la même choſe à un carroſſe à ſix. Le porteur du Poſtillon doit bien troter, s'ils ſont élevés du devant, ils fatiguent moins ſous l'homme. Si dans un attelage à ſix ou à huit, on a des chevaux pareſſeux, un Cocher les met ſous la main de derriere & à la volée, comme il mene le timon. Le Poſtillon doit lui être ſubordonné; c'eſt-à-dire, exécuter ſans replique tout ce qu'il lui dit, & les ſignes qu'il lui fera, ſoit pour tourner, faire tirer ſes chevaux, &c. Il doit toujours avoir attention à ſon Cocher, & faire tirer ſes chevaux droit, c'eſt-à-dire ne les pas conduire à gauche, quand les chevaux de derriere vont à droite, car cette mauvaiſe manœuvre fatigue tout l'équipage. Il doit ſonger à ne pas tant faire tirer ſon porteur, il eſt bon qu'il prenne ſon tournant de loin, ſans trop faire tirer, de peur de forcer le Cocher à tirer trop court. Il faut auſſi, quand il s'agit de reculer, qu'il maintienne ſes chevaux de façon qu'ils ne ſe mêlent pas dans leurs traits, ce qui pourroit arriver s'ils étoient trop lâches; c'eſt pour la même raiſon, que le Poſtillon doit partir le premier, quand la voiture commence à marcher. Les chevaux de derriere doivent retenir dans les deſcentes, & aux montagnes; les chevaux de devant doivent tirer pour ſoulager ceux du Cocher.

Attelage à quatre, aussi facile à mener que celui de deux.

Il est aussi facile de mener à quatre chevaux qu'à deux, il n'y a qu'aux tournants qu'il faut plus d'espace, pour que les deux chevaux de derriere puissent tirer. Les deux grandes guides doivent être égales aux traits, mais il faut qu'elles bandent un peu moins que les traits. Il est à propos qu'à l'attelage de quatre comme de six & de huit chevaux, les têtes se suivent en droite ligne. C'est l'affaire du Cocher de donner la liberté aux chevaux, quand il est obligé de cartayer de grandes ornieres. Pour cela il doit lâcher le reculement & les guides.

On se sert d'une voiture à quatre de deux façons, savoir, sans Postillon, le Cocher menant seul les quatre chevaux, ou avec un Postillon, qui mene les deux chevaux de devant, attachés par des traits aux harnois des chevaux du timon. Les quatre chevaux sans Postillon ne sont pas sans danger, sur-tout dans les descentes, car si les chevaux de devant sont jeunes & sensibles, ou qu'ils n'ayent pas la bouche bonne, ils s'échaufferont peut-être la tête, & la pente les favorisant, ils pourront bien prendre le mors aux dents, au lieu que le Postillon les retient facilement.

Chevaux qui jettent trop la tête en dehors.

La bonne grace d'un cheval est de porter par-tout la tête devant lui, ni en dedans, ni en dehors. Il y en a qui la portent trop en dehors, ce sont ceux qui sont roides en bouche, & qui tirent trop, ou ceux qui ont des camarades

camarades qui ne fourniffent pas autant qu'eux, parce qu'ils ne font pas gourmés au point qu'il faut, ou ceux qui ont un plus grand train que leurs camarades.

On doit gourmer ces chevaux qui avancent plus que les autres, d'une maille plus courte, & lâcher la gourmette de ceux qui ne fourniffent pas affez, finon on les change de main, ou on les laiffe huit à dix jours pour les redreffer; car ce font quelquefois des habitudes que les chevaux prennent d'eux-mêmes.

Ce que doit faire un Cocher à la rencontre d'un autre Carroffe.

Quand deux carroffes fe rencontrent dans Paris, venant l'un à l'autre le long d'une rue, ils doivent prendre tous les deux la droite, & éviter l'embarras, à moins qu'il ne fe trouve quelqu'autre voiture. Quand on rencontre la maifon Royale, Prince, ou Princeffe du Sang, par refpect on doit s'arrêter, & laiffer paffer leurs équipages. Pour les autres, Princes, Ducs, Pairs, Maréchaux de France, & Seigneurs de la Cour, par confidération on leur céde le haut du pavé. Et pour éviter les difcuffions & les embarras, il convient que les Cochers, tant d'une part que d'autre, prennent toujours la droite.

Conduite d'un Cocher prudent à la rencontre d'un autre Carroffe.

Un Cocher prudent & fage ne prend jamais le haut du pavé, fur un Carroffe inférieur au fien par la qualité de fon Maître. Mais il y

en a qui s'entêtent mal-à-propos des honneurs qu'on rend à ceux qu'ils ſervent. Ils croient devoir ſe faire diſtinguer, parce que leurs Maîtres ſont élevés au-deſſus des autres; cela ne ſert qu'à les faire mépriſer. Aujourd'hui appartenants à des Seigneurs, demain à des Bourgeois, ſouvent ils ſont fort heureux, au ſortir de ces places, qu'ils perdent par leur inconduite, d'en trouver une chez un Loueur de Carroſſe.

Précautions qu'un Cocher doit avoir avant que de ſe mettre en Campagne.

Il faut qu'un Cocher en voyage ait ſa ferriere garnie d'un petit marteau, & de quelques clous de fer, ce qui lui ſert en cas qu'il y ait quelques clous à remettre en chemin aux fers de ſes chevaux; c'eſt pourquoi il eſt bon qu'il ſache brocher un clou. Il faut auſſi qu'il ſe précautionne d'un fer briſé, qui ſert à conſerver le pied d'un cheval qui ſe déferreroit en chemin, & dont le fer ſeroit perdu. Il doit auſſi mettre dans ſa ferriere un gros marteau & de gros clous pour les roues, en cas qu'il en ſoit beſoin, auſſi-bien que des cordages, & des tenailles, pour remédier à ce qui pourroit manquer aux harnois & au reſte de l'équipage. Il doit ſur-tout ſe munir d'une bonne enrayure pour les deſcentes.

Maniere de mener en Campagne.

Tout le ſoin d'un Cocher en Campagne doit être de ménager ſes chevaux, pour qu'ils puiſſent aiſément fournir la route ſans être fatigués. Le Maître de l'équipage ordonne ordinairement

la dînée & la couchée, & c'eſt au Cocher à l'y conduire ſagement. Pour cet effet, il doit aller tantôt le trot; mais un trot moins ſoutenu que dans les Villes, & tantôt le pas plus ou moins fréquemment, ſelon que ſes chevaux ſont plus ou moins en haleine.

C'eſt en voyage & en beau chemin qu'il faut laiſſer les guides un peu flottantes, puiſqu'on n'a rien alors à demander à ſes chevaux, ſinon d'aller droit devant eux : mais dans les mauvais chemins, il faut ſoutenir les chevaux de peur qu'ils ne s'abattent; d'ailleurs cela les ſoulage. En Campagne comme à Paris il faut aller doucement, & ſavoir cartayer à propos, c'eſt-à-dire mettre le timon ſur l'orniere, afin que les chevaux marchent des deux côtés.

Quand le chemin eſt pavé, & qu'on trouve un ruiſſeau un peu profond, un bon Cocher le paſſe de biais, premierement pour que la ſecouſſe ſoit moindre au carroſſe, & ſecondement pour que l'eſſieu en ſouffre moins : car les deux roues arrivant au fond du ruiſſeau en même temps, & remontant ſur le champ, donnent une ſecouſſe à l'eſſieu, qui pourroit le faire caſſer, ſur-tout quand on va le trot.

Attelage à ſix chevaux, façon de les faire tirer.

Six chevaux attelés enſemble ne doivent tous tirer que dans un bourbier, en montant, & lorſqu'on va le pas. Le cheval du Poſtillon ne doit tirer qu'à demi-trait, c'eſt-à-dire la moitié autant que les autres, parce qu'il porte ſon homme : mais dans un beau chemin il ſuffit que le cheval du Poſtillon porte ſes traits. Les cinq

autres doivent travailler également & ensemble, sans souffrir qu'il y en ait qui lâchent pied, & fassent le paresseux.

Avantage d'avoir un septieme Cheval, pour suppléer en cas de besoin.

Lorsqu'on se met en route avec un carrosse à six chevaux, c'est une précaution fort bonne d'en avoir un septieme, en cas qu'un des six vienne à manquer, ou à être boiteux, ce qui obligeroit à n'aller qu'à cinq. Un Cocher doit soir & matin, & à la dînée visiter les pieds de ses chevaux, jetter les yeux sur tout son équipage, & graisser les roues tous les jours, s'il est possible.

Ce qui arrive quand les Chevaux ne tirent pas également.

Si de six chevaux, qui sont au carrosse, le Porteur ne tire pas, reste cinq; si un des cinq ne travaille pas, reste quatre; si un des quatre lâche encore pied, il ne s'en trouve que trois qui menent tout l'équipage. Voilà ce qui cause bien souvent la perte des chevaux. L'excès du travail qu'on leur fait faire, ou qu'ils font d'eux-mêmes, les épuise; ils en crevent, du moins ils deviennent gras fondus, courbattus, morfondus, ou fourbus; ensuite ils ont la morve, le farcin, ou la gale, maux qui proviennent de l'excès du travail qu'on fait faire aux chevaux, ou qu'on leur laisse faire.

Précaution qu'un Cocher doit avoir pour faire tirer tous les Chevaux ensemble.

Un Cocher qui a de l'expérience, tant pour

ſa conſervation, que pour celle de ſes chevaux, prévoit tous les accidents qui peuvent arriver, en les faiſant tirer également, & enſemble. Il ne leur fait jamais rien faire au-deſſus de leur portée il ne leur permet pas de prendre d'eux-mêmes tant de vivacité qu'ils voudroient; il a la précaution de mettre deux chevaux vifs enſemble, devant à la volée, & des chevaux peſants, & pareſſeux enſemble. Enfin pour les obliger de travailler tous enſemble, il les fait aſſortir. De cette égalité dépend leur durée.

Les Chevaux d'un même attelage doivent être égaux.

Les chevaux d'un même attelage doivent être égaux autant qu'on le peut, de la même taille, de la même hauteur, de la même épaiſſeur, & du même poil. Les chevaux inégaux au trot font toujours un très-mauvais effet. Il faut qu'il y en ait un, qui aille au grand pas ou au petit galop, pour fournir ſon camarade, ce qui le fatigue beaucoup & même le creve. Des chevaux mal appareillés cauſent un grand dommage au Maître. Ainſi l'on doit, autant qu'on peut, les égaler, tant pour la nourriture que pour l'attelage.

Un Cocher, pour appareiller un attelage de huit, de ſix, ou de quatre chevaux, doit mettre les plus forts, les plus peſants & les plus pareſſeux derriere, au timon, les plus jeunes, & les plus légers à la volée. Le plus fort des deux de la volée doit être hors main, derriere le Porteur, pour tenir la volée droite preſque toute ſeule, parce que le Porteur ne travaille preſque point. Si dans un attelage

de six ou de huit chevaux on en a trois de paresseux, il faut en mettre deux derriere les plus forts, & l'autre sous la main du Postillon. Si on n'en a que deux, on les met au timon, & les deux plus légers à la volée. On choisit pour porteur un cheval relevé du devant, qui trotte légerement, qui ne soit pas chargé d'épaules, ni d'encolure, qui porte bien sa tête, & qui ait les jambes déchargées.

Désavantage pour les Maîtres, & embarras pour les Cochers d'avoir des Chevaux inégaux à conduire.

Les Maîtres ne peuvent être bien servis, si à leurs équipages à deux, à quatre, à six & à huit, ils n'ont des chevaux de même force, de même trot, & de même bouche. Un Cocher, quelque habile qu'il soit, ne peut bien mener avec des chevaux inégaux. S'il y en a un plus fort, il faudra à tous moments exciter l'un, & retenir l'autre, ce qui n'est pas possible; & un pareil attelage ne peut subsister long-temps. Le cheval fort fera périr le cheval foible, qui voudra s'efforcer de l'égaler, & le cheval paresseux ruinera le cheval vigoureux, qui fera presque tout l'ouvrage.

Cependant un Cocher entendu, qui fait brider des chevaux vigoureux & paresseux, c'est-à-dire, qui les fait emboucher, en pourra tirer du service. Il y a des chevaux violents, qui demandent beaucoup de douceur & de prudence. Il les faut atteler au carrosse, un peu plus loin que leurs camarades, afin qu'ils ayent l'avantage sur eux. Il y a de certains chevaux, qu'on nomme paresseux sans l'être. Ils ont les

épaules tendres, le haut de la fourchette de la poitrine élevé & pointu. Le poitrail venant à porter dessus, cette pointe de fourchette de la poitrine les blesse considérablement à l'épaule, n'ayant pour la plupart, qu'une simple peau par-dessus, quoique fort gras du reste du corps. Pour donner à ces sortes de chevaux la facilité d'appuyer & de tirer hardiment, il faut les mettre courts attelés au carrosse, & leur tenir le poitrail très-élevé, pourvu que cela n'empêche pas la respiration.

Si un cheval tire plus fort que son camarade, on le gourme plus court, & on met en liberté celui qui ne presse pas tant. Un bon cheval tire & s'appuie sur son mors, quand il sent que le fardeau qu'il traîne est pesant, & il tire avec moins d'effort, quand le fardeau est léger. Un cheval plus fort que l'autre est d'ordinaire plus pesant à la main, & plus roide en bouche. Avec de pareils chevaux un Cocher a de la peine à mener un train réglé, s'il ne sait les brider. Un cheval foible avec un cheval fort souffre beaucoup, tant en route que dans l'écurie, s'ils mangent ensemble; car celui-ci mangeant lentement son foin & son avoine, son camarade lui fera tort.

Chaleurs contraires aux Chevaux gras.

Les chaleurs sont contraires aux chevaux gras. Quand on est obligé de s'en servir pour de longs voyages, il ne faut pas trop les presser. Si la sueur traverse leur poil, on doit aller doucement environ quarante ou cinquante pas; si le chemin dure plus d'un quart de lieue, on les fait reprendre haleine, & dans les sables

on ne va que le pas. En hiver dans les temps de gelée, il ne faut jamais arrêter les chevaux gras plus d'un quart-d'heure, à moins qu'ils ne soient couverts; sinon ils sont en danger d'être morfondus, maladie qui leur fait venir la morve, & la morve les fait mourir.

Maniere de monter les montagnes, & de les descendre.

Aux approches des montagnes un habile Cocher ne va que le pas. Si la montagne est longue & droite, au milieu il fait prendre haleine à ses chevaux; & quand elle est montée, il ne leur fait aller que le pas pour leur redonner des forces. Il a la même précaution, quand il se trouve à des descentes; & soit pour monter, soit pour descendre, il ne se fie jamais trop à ses chevaux.

Tout le monde de la voiture doit, si faire se peut, monter la montagne à pied : il en est de même à une descente, où les chevaux peineront beaucoup à retenir la voiture.

On les soulage encore, en enrayant une roue de derriere, ce qui l'empêche de tourner, & par conséquent rend la voiture moins roulante.

C'est leur donner la vie, que de les faire reprendre haleine au milieu des grandes chaleurs, quand ils font de longues routes dans les chemins poudreux & sablonneux. Comme dans Paris, un embarras, quelque petit qu'il soit, leur fait grand bien, parce qu'ils se reposent, un défilé, un chemin étroit en Campagne leur fait autant de plaisir.

Attention des Cochers à ménager leurs Chevaux, sans désobéir aux Maîtres, qui veulent aller grand train.

Si malgré les remontrances du Cocher, un Maître, dans le temps des grandes chaleurs, veut toujours faire aller grand train, c'est sa faute si les chevaux crevent. Cependant un bon Cocher sans être désobéissant, peut avoir quelques égards pour ses chevaux, & leur épargner plus de fatigue qu'il pourra. Mais aujourd'hui il se trouve peu de Cochers qui sachent gouverner des chevaux, ou qui veuillent s'en donner la peine.

Maniere de faire boire les Chevaux dans les voyages précipités.

Il arrive dans les voyages précipités, qu'on n'a pas le temps d'attendre que les chevaux soient refroidis pour les faire boire, & que l'eau des puits qu'on trouve est trop fraîche. Afin d'y remédier, un Cocher, dès en arrivant à l'Hôtellerie où l'on doit dîner, doit faire mettre un grand chauderon plein d'eau sur le feu, que l'on fait chauffer au premier bouillon, & l'on jette cette eau chaude dans l'eau de puits qu'on aura tirée. Si une chauderonnée ne suffit pas, on en met une seconde, pour que l'eau que l'on doit donner aux chevaux un demi quart-d'heure après leur arrivée, soit presque tiede. Ensuite on les déharnache, on les frotte, & on les excite à uriner.

Depuis le commencement d'Avril, jusqu'au commencement d'Octobre, l'eau de puits est

trop fraîche pour la donner à des chevaux échauffés. Elle n'eſt bonne que depuis la fin d'Octobre, juſqu'à la fin de Mars. L'eau de riviere leur convient dans les mois de chaleur. Pour celle des petites rivieres elle eſt froide en tout temps, & cauſe ſouvent des tranchées aux chevaux qui en boivent.

Maniere de panſer des Chevaux à la dînée, quand on eſt en route.

Il y a des meſures à garder ſur la façon de ménager les chevaux, de les nourrir, & de les faire travailler. On voit des chevaux manger trop, d'autres manger trop peu, quelques-uns manger beaucoup à Paris, & dès qu'ils ont fait quinze ou vingt lieues ne vouloir manger ni avoine ni foin. Il s'en trouve auſſi qui paroiſſent délicats, & qui en Campagne ſont d'un appétit dévorant.

Pour bien ménager des chevaux en route, quand on eſt arrivé à la dînée, il faut, s'ils ſont en ſueur, juſqu'à dégoûter, les mettre au plus vîte dans l'écurie, les déharnacher, prendre le couteau de chaleur pour les ratiſſer partout le corps, & les frotter enſuite avec un bouchon de paille neuve. On ne les débride qu'un quart-d'heure, ou qu'une demi-heure après. Quand ils le ſont, on leur donne à deux un demi-boiſſeau de ſon de froment.

Avant que de les faire boire, on tâche de leur faire manger un peu de foin, on les mene enſuite à la riviere, ou bien on leur donne de l'eau de puits tirée dès le matin, ou du moins ſi-tôt qu'on eſt arrivé. Le Cocher doit tremper ſes mains dans cette eau, pour voir ſi elle n'eſt

point trop fraîche. En ce cas on y jette trois ou quatre poignées de foin, ou un demi-boisseau de son pour en corrompre la fraîcheur, & pour empêcher qu'ils ne la boivent trop âprement.

Quand ils ont bien bu, on leur donne un demi-ordinaire d'avoine, de peur que la trop grande quantité ne les dégoûte. S'ils mangent bien, on leur en donne leur appétit, & un peu de foin, que le Cocher doit choisir lui-même, car il ne se doit pas fier à des garçons d'écurie, quand il ne les connoît pas. Quelques moments après on leur donne le reste de l'ordinaire. Quand ils l'ont mangé, on les laisse en repos jusqu'au départ.

Avantage d'arriver de bonne heure à la couchée.

Quand on le peut on doit arriver de bonne heure à la couchée, afin de faire reposer les chevaux, & d'avoir tout le temps de les panser, comme à la dînée : c'est le moyen de les conserver en route; car une heure de repos la nuit fait plus de bien que trois heures pendant le jour. On ne doit pas oublier sur-tout de visiter les pieds des chevaux, pour en ôter avec un couteau, ou un cure-pied les petites pierres & gravier, qui s'y rencontreroient, & de remplir les dedans de crotin mouillé. S'il y a des chevaux qui ayent les pieds chauds & douloureux, on doit les déferrer, pour voir si le fer ne porte point sur la sole, ce qui se reconnoît, lorsqu'on voit quelque endroit en dedans du fer plus poli & plus luisant que le reste : cet endroit lissé est celui où le fer a porté. On doit faire parer le pied vis-à-vis de cet

endroit, puis le fer étant rattaché, on fait fondre dans le pied de la poix noire, ou du goudron, afin de nourrir la fole, d'ôter la douleur, & de raffermir le pied.

Un Cocher, avant que de quitter fes chevaux le foir, doit avoir attention de les attacher de façon qu'ils puiffent fe coucher à leur aife, c'eft-à-dire qu'il faut laiffer à leurs longes affez de longueur, pour qu'ils puiffent avoir la tête à bas.

Maintenant il eft queftion de fonger à leur équipage, & d'enfeigner aux Apprentifs-Cochers la maniere d'ôter les harnois & d'en avoir foin.

Maniere d'ôter les Harnois des Chevaux.

Soit en Ville, foit en Campagne, fi-tôt que le carroffe eft fous la remife, le Cocher doit déboucler la grande guide, & jetter le grand bout de travers fur le dos du cheval de deffous main. On le plie de la longueur d'un pied & demi, afin que quand les deux mors des branches de bride, & celles de dedans font jettées par-deffus le col & la tête du cheval, on n'ait plus qu'à les prendre, & à les plier par la moitié, en les renverfant de travers fur le cheval, les bouts pendants en dedans. On prend le tout de la main gauche, favoir, le petit bout de la grande guide, & le corps, & les deux branches, qu'on a jettées deffus les couffinets. On met le tout également de travers fur les couffinets du harnois au milieu d'une petite courroie de cuir, nommée pour cet effet *trouffiere*, & avec cette même courroie on les lie, on y fait deux demi-nœuds par-deffus, qui doivent

être deux boucles, ou deux œillets. C'eſt pour une plus grande facilité, car lorſqu'on met les chevaux au carroſſe, on n'a qu'à tenir un des bouts de cette courroie, & tout d'un coup on trouſſe la grande guide.

Maniere d'ôter les Traits.

Quand la grande guide eſt débouclée, le Cocher doit défaire les traits du même côté qu'il eſt deſcendu du ſiege, ſoit à droite, ſoit à gauche, cela eſt indifférent, & c'eſt ſelon la ſituation de la remiſe, ou la propre commodité du Cocher. Il en peut défaire juſqu'à trois. La meilleure maniere de deſcendre du carroſſe eſt toujours du côté de dehors main. Après les traits débouclés on vient à la branche de la petite guide, que l'on débride de la branche du mors de bride. En même temps on dégourme le cheval de dehors main : enſuite on déboucle les deux branches des deux mors de bride de la grande & petite guide, qu'on jette par-deſſus le col & la tête des deux chevaux, qu'on ôte du carroſſe.

Maniere d'arranger la petite Guide.

Quand on a jetté la branche de guide du cheval de deſſous main qui étoit bouclée à la branche du mors de bride du cheval de dehors main, par-deſſus la tête du cheval de deſſous main, & qu'on jette par-deſſus la tête du cheval de dehors main, celle qui eſt attachée à la branche du mors de la bride du cheval de deſſous main, on prend enſuite la petite guide & les deux branches en une poignée, on la

tourne autour de la main gauche, on en fait un nœud à œillet, ce qui eſt beaucoup plus propre que d'en faire un fagot.

Maniere de défaire les Traits des Palonniers & les Chaînettes du timon.

Après la petite guide défaite, on déboucle quatre traits des palonniers, on les met dans les porte-traits qui ſont attachés aux courroies des deux chevaux. On donne improprement le nom de porte-traits aux deux petits morceaux de cuir, dans leſquels on met les traits. Leur véritable nom eſt trouſſe-trait, & le porte-trait eſt au-deſſus attaché au grand anneau du reculement. Il reſte à ôter les chaînettes du bout du timon, c'eſt un morceau de cuir attaché ſous le couſſinet, fendu par un bout, l'autre bout eſt une eſpece de bouton, qu'on paſſe dans l'anneau de la chaînette, & dans l'autre bout du cuir qui eſt fendu en façon de boutonniere.

Maniere de ſe ſervir du Couteau de chaleur.

Quand les chevaux ſont déharnachés, & qu'ils ſont entrés tous en ſueur, on ſe ſert du couteau de chaleur, qui n'eſt autre choſe qu'un morceau de vieille faux; on le tient à deux mains bien ferme, & on en ratiſſe le cheval par-tout le corps, en paſſant pluſieurs fois par le même endroit. Il faut avoir l'attention d'eſſuyer de temps en temps le couteau de chaleur. Lorſqu'on a ceſſé de s'en ſervir, on prend l'épouſſette, & chaque fois on doit eſſuyer le cheval à couche-poil, en commençant par la

tête & finissant par la queue, & entre les jambes de devant & de derriere. Puis prenant une poignée de paille dans chaque main, on frotte bien par-tout le corps, & particuliérement sous le ventre, jusqu'à ce que le cheval soit sec, ou du moins si on ne peut pas le sécher totalement avec la paille, on lui met la couverture, & on le laisse ainsi jusqu'à ce qu'il soit sec, puis on le panse à fond.

Ce qu'il faut faire après qu'on a passé le Couteau de chaleur.

Après qu'on a passé le couteau de chaleur, le Cocher doit les faire approcher de l'endroit destiné à leur laver les jambes, mais auparavant il doit prendre garde s'ils n'ont pas trop chaud, faire attention à la saison, & connoître la qualité de l'eau dont il se sert. Si c'est en hiver, celle de riviere ne vaut rien; mais l'eau de puits est bonne pour leur laver les jambes, & les faire boire. Si les chevaux sont en sueur, il ne faut ni leur laver les jambes, ni les faire boire, on les laisse reposer un quart-d'heure avant que de leur faire l'un & l'autre.

Gouvernement des Chevaux de Carrosse après une course.

Les chevaux de carrosse ne sont communément guere dérangés des heures du pansement, & du repas dans les Villes. Je dirai seulement à l'égard de la nourriture, que ceux qui sont la plus grande partie du jour à travailler, doivent avoir la paille pendant le jour, & le foin pendant la nuit. D'ailleurs l'essentiel des soins

qu'on doit apporter aux chevaux de carroſſe eſt celui des jambes : cette partie du corps étant la plus fatiguée d'être toujours ſur le pavé, & d'être le plus ſouvent ſalie d'une boue âcre & ſalée, qui corrodant le cuir, l'altére, & y faiſant crever les vaiſſeaux limphatiques, cauſe tous ces maux de jambes & de pieds, comme eaux, poireaux, fics, &c. C'eſt pourquoi on doit avoir une extrême attention à leur bien nettoyer les jambes, quand ils reviennent de la Ville, afin d'ôter exactement la boue, qui ſe fourre dans le poil du pâturon & dans le fanon, qui eſt communément beaucoup plus garni à ces ſortes de chevaux, qu'aux autres.

La plupart des Cochers mouillent le ballet de jonc, & le paſſent pluſieurs fois ſur les jambes du ſens du poil, ce qui ne nettoie que la ſuperficie, & laiſſe la boue à la racine. Au lieu de cette méthode, qui eſt très-mauvaiſe, il faut prendre une éponge mouillée, d'une main, & de l'autre une petite broſſe longue; on place l'éponge au genou & au jarret, & à meſure qu'on preſſe l'éponge, on broſſe bien les jambes en tout ſens, & long-temps, juſqu'à ce que l'eau tombe à terre toute claire; & quand même on auroit mené laver les chevaux à la riviere, il eſt bon, s'il y a loin pour le retour, de laver encore les jambes après en être revenu, pour ôter la boue, qu'ils auront pu prendre de la riviere à la maiſon.

Soin des Chevaux gras après une courſe.

Il y a des chevaux de carroſſe fort gras, qui dans les grandes chaleurs de l'été, quoiqu'on les ait menés très-doucement, battent du flanc

à

à toute outrance, quelquefois pendant une heure après être entrés à l'écurie, pour s'être mis hors d'haleine, ou par ardeur, ou par foiblesse. Il faut les promener pendant une demi-heure au petit pas, après quoi on les débride, on leur donne du son mouillé, puis on leur fait une bonne litiere; ils seront très-soulagés aussi-tôt qu'ils auront uriné, & il ne leur arrivera aucun mal.

Soins des Chevaux de Carrosse, outrés de travail après une longue course.

Quand on a outré des chevaux de carrosse par une longue course, il est nécessaire pour éviter la fourbure, ou même qu'ils n'en meurent, de commencer par bien leur abattre la sueur avec le couteau de chaleur, en même temps de leur bien laver les jambes, puis les bien frotter & bouchonner par-tout le corps, ensuite les promener environ une demi-heure, pour leur laisser reprendre doucement haleine: après on leur fera avaler une bonne pinte de vin rouge tiede avec deux muscades rapées; puis jettant deux poignées de sel dans deux pintes de vinaigre, on frottera bien les jambes à froid avec cette composition: de plus on leur fondra dans les pieds (ce qui est essentiel pour empêcher la fourbure) de l'huile de laurier toute bouillante, ou à son défaut de l'huile de noix, ou de navette, & par-dessus des cendres chaudes, de la filasse & des éclisses: on remet le cheval à l'écurie, on le couvre bien, & on lui fait une bonne litiere: une heure après on lui donne un lavement, & une demi-heure après on le bride, & on lui donne du son mouillé.

On doit avoir ſoin de tenir les embouchures bien nettes, de peur de dégoûter les chevaux ; ce qui arrive lorſqu'on leur met un mors où l'écume a croupi.

Autre maniere de ſoigner les Chevaux quand ils ſont fatigués.

Si des Chevaux de Carroſſe ne ſont pas crottés, quand ils ſont fatigués, pour leur laver les jambes on peut ſe ſervir du balai de jonc ou de bouleau : il ne faut pas qu'il touche à terre, de peur de ſalir les jambes des chevaux. Quand les quatre jambes ſont lavées, & que la crotte qui s'y attache eſt imbibée, on commence par la premiere mouillée. La meilleure maniere de laver la jambe du cheval eſt de ſe ſervir d'un vieux balai, ou d'un trognon de bouleau, on les lave mieux qu'avec un balai de jonc. Quand les chevaux ont fait une longue traite, ſur-tout ſur le pavé, on prend un verre d'eau-de-vie, autant de vinaigre, & une chopine d'urine : on mêle le tout enſemble, on en lave les jambes des chevaux, depuis le pliant juſqu'au boulet le long du nerf. On les frotte à rebours-poil avec la main, & ſeulement aux jambes de devant. Plus on y met d'eau-de-vie, plus la fomentation fait ſon effet. On y ajoute plein la coque d'un œuf de ſel en poudre. On le fait fondre dans de l'eau-de-vie. On ne doit pas le faire chauffer, car l'eſprit de l'eau-de-vie s'évapore au feu. Cette fomentation conſerve les jambes des chevaux, mais on ne la fait que lorſqu'on veut s'en ſervir.

Après que les chevaux ont été lavés, on regarde s'ils ne manquent de rien ſous les pieds.

On les fait enſuite entrer dans l'écurie, & l'on prend plein les deux mains de la litiere pour leur eſſuyer l'eau des jambes, ſur-tout en hiver. Quand tout eſt fait, on leur donne l'avoine & une botte de foin, ſelon la coutume ordinaire.

Conſervation des Pieds.

La meilleure de toutes les manieres d'entretenir les pieds de devant bons, ſelon ce que j'ai appris de pluſieurs habiles Cochers, & ce que j'ai lu dans le nouveau Parfait Maréchal, eſt de pouſſer du crottin à l'endroit où le cheval doit avoir les pieds de devant. On arroſe ſur le champ ce crottin, en jettant deſſus avec la main de l'eau du ſeau, afin que tant que le cheval ſera en ſa place, ſes pieds poſent ſur ce crottin mouillé, ou bien avec une palette de bois on emplit le pied de crottin mouillé.

Cette méthode eſt fondée ſur ce que les pieds de derriere des chevaux ne ſont jamais mauvais, c'eſt-à-dire, ni mal nourris, ni encaſtelés, parce que leur fiente ſur laquelle ils ſont preſque toujours poſés à l'écurie, les conſerve en bonne conſiſtence. Il en doit donc être de même des pieds de devant : s'ils ſont toujours ſur le crottin mouillé, la ſole ſera humectée & la corne deviendra liante, ce que ne fait pas la fiente de vache, dont quelques-uns ſe ſervent. Elle tient à la vérité la ſole en bon état, mais elle altére & brûle la corne. La terre de glaiſe, que les Marchands ſur-tout mettent dans les pieds, entretient le pied en bon état; mais pour peu qu'on ceſſe d'en mettre, le pied ſe deſſéche promptement, ſi on n'y met pas du crottin mouillé.

Si le haut du pied de devant a besoin d'être nourri, on prendra de l'onguent de pied, qu'on étendra de la largeur d'un doigt au-dessous de la couronne, en mettant davantage vers les talons que vers la pince : cet onguent nourrit la corne, & l'aide pousser. Quand on a graissé le pied avec cet onguent, il ne faut point mener le cheval à l'eau, car l'eau emporteroit l'onguent : ou bien on ne le graisse que quand il est revenu de l'eau : quand tout cela est fait, on donne à chaque cheval son foin bien secoué.

Heure de faire boire les Chevaux.

A dix, ou à huit heures du matin, en été, on fait boire les chevaux, en présentant à chacun un seau d'eau : ou bien on les mene à l'abreuvoir à quelque grande riviere, ou à quelque étang : cela leur fait du bien & les égaie. Si on les fait boire au seau, & que l'on trouve que l'eau soit trop crue, on en ôte la crudité, mettant la main dedans, en y brouillant du son : il faut bien prendre garde que les chevaux ne boivent de l'eau crue, c'est-à-dire de l'eau de fontaine, de petite riviere, ou de l'eau de puits, en sortant du puits. Quand ils viennent de l'abreuvoir, on leur avale l'eau des quatre jambes avec les deux mains, & on leur essuie ensuite avec de la paille. Si on menoit les chevaux boire à quelque eau minérale, ils n'en voudroient pas boire d'abord, mais cette eau leur est très-saine, & ils s'y accoutumeroient par la suite. Pour le soir on les fait boire sur les six heures, de la même maniere que je viens de le dire.

Heure de faire manger l'Avoine.

J'ai déja dit la quantité d'avoine qu'on doit donner à un cheval de carrosse chaque ordinaire. Le premier se donne le matin dès qu'on est entré dans l'écurie, & qu'on a nettoyé la mangeoire. Le second se donne vers le midi, au retour de l'abreuvoir, ou après qu'on a fait boire les chevaux dans un seau. Le troisieme, qui est le dernier, se donne à sept heures du soir.

Dans une écurie où il y a plusieurs attelages, & même des chevaux de selle, comme chez les Princes & Seigneurs, avant que de distribuer les ordinaires d'avoine, soit le matin, le midi, ou le soir, un Palefrenier doit nettoyer tout le long de la mangeoire, c'est-à-dire que, prenant à sa main un bouchon de foin, il passe par-dessous le col de chaque cheval, coulant son bouchon tout le long de la mangeoire, pour rassembler tous les brins de paille & de foin qui y sont restés & les jetter, afin que la mangeoire soit nette pour recevoir l'avoine.

Pendant ce temps le Délivreur qui a la clef du coffre, après l'avoir ouvert, prend la mesure, qui est un petit panier ou un petit seau, & la remplit.

Le Palefrenier en arrivant au coffre, jette son époussette de toile sous l'aisselle droite, de façon qu'une moitié sort par-dessus son bras, & l'autre par-devant. Il étend avec ses deux mains cette moitié d'époussette. Le Délivreur y verse une mesure d'avoine, que le Palefrenier enveloppe & met sous son bras, retournant son époussette de façon qu'il reçoit une autre



mesure, rapportant en-devant la moitié de l'époussette, qui étoit derriere son bras : alors il va faire vaner, ou il vane lui-même son avoine, en jettant chaque mesure l'une après l'autre dans la vanette, & les reprennant avec la même manœuvre ; puis passant entre deux chevaux, il laisse tomber à droite & à gauche les deux mesures d'avoine : on continue ainsi, jusqu'à ce que tous les chevaux ayent l'avoine. Le Maître Palefrenier, s'il y en a un, ou le Cocher qui sera présent, doit se trouver toujours derriere les deux chevaux, qui suivent ceux qui viennent d'avoir l'avoine, afin de guider le Palefrenier qui fait la distribution.

Quand l'avoine est donnée, les Palefreniers & garçons d'écurie doivent se retirer, & laisser manger tranquillement les chevaux, sans aller & venir dans l'écurie, afin qu'ils ne soient inquiétés de rien, & de peur que tournant la tête, à cause du bruit qu'ils entendroient, ils ne laissassent tomber une partie de leur avoine. Lorsque l'avoine est mangée, on va voir s'il n'y a aucun cheval qui ait laissé une partie, ou le tout de son avoine. A celui-là, on lui ôtera ce qui lui en reste, & on le mettra au mastigadour, pour lui redonner appétit, en cas qu'on ne lui découvre d'autre mal que du dégoût : si ce dégoût pour l'avoine continue, on doit passer un ou deux ordinaires sans lui en donner.

Nourritures accidentelles des Chevaux de Carrosse & autres.

J'ai déja dit, que l'avoine est la nourriture ordinaire des chevaux, & celle qui convient le

mieux à ceux qui travaillent, c'eſt pourquoi on dit *cheval d'avoine*, *cheval de peine*. La paille eſt auſſi une nourriture très-bonne, ainſi que le foin, que cependant l'on doit donner avec précaution. Il y a d'autres nourritures accidentelles ſeches, qui ſont le ſon, l'orge, le froment, le fenugrec, féveroles ou haricots, les coſſas de pois gris, les lentilles, l'herbe & le fruit, le ſain-foin ſec, (j'en ai déja parlé) la luzerne ſeche, la lande ou le jonc marin, & la paille hachée. Je vais dire quelque choſe de ces différentes nourritures.

Du Son.

Le ſon eſt proprement la nourriture des chevaux malades; c'eſt de tous les aliments des chevaux le plus rafraîchiſſant, & le plus aiſé à digérer. C'eſt pourquoi il eſt le plus en uſage après l'avoine. Plus un cheval eſt échauffé, plus il lui faut continuer l'uſage du ſon.

Un cheval qu'on met au ſon, ne peut guere travailler tout le temps qu'il en mange; c'eſt pour lui une eſpece de diete, qui diminue ſes forces pour le travail, mais en même temps elle lui rafraîchit le ſang, & le rétablit : ainſi quand les chevaux ſont fort maigres, il eſt bon, outre leur ordinaire d'avoine, de leur donner avant de ſe coucher deux picotins de ſon mouillé.

De l'Orge.

L'Orge en grain concaſſé, à demi-broyé, ou la farine d'orge ſont rafraîchiſſants, & de plus très-nourriſſants ; elles ſont bien avec l'avoine pendant quelque temps, aux chevaux échauffés

& maigres. Il y a l'orge encore, mais j'en parlerai plus bas.

Du Fenugrec & de la Paille hachée.

Le Fenugrec eſt un grain émollient & nourriſſant : ainſi mêlé avec l'avoine, il fait un très-bon effet pour rafraîchir & redonner du corps à un cheval échauffé.

La Paille hachée & mêlée avec l'avoine, eſt une très-bonne nourriture, moins échauffante que l'avoine pure, & qui convient beaucoup mieux aux chevaux altérés du flanc, en mouillant le tout : la doſe de paille hachée eſt deux jointées de cette paille contre une d'avoine.

Du Froment.

Le Froment eſt un grain exceſſivement chaud pour les chevaux, ainſi il n'en faut guere faire uſage, car il leur met le feu au corps, & leur cauſe la fourbure & le farcin : il ſe trouve cependant des cas où on en peut uſer modérément : par exemple, une jointée de froment tous les matins, pendant quelques jours, avec un peu de paille & beaucoup de foin avant que de faire boire, redonne du corps à un cheval étroit de boyaux : mais ce n'eſt pas par où péchent ordinairement les chevaux de carroſſe. La paille de froment, dans laquelle eſt reſté beaucoup de grain, peut être donnée au lieu de paille & d'avoine aux chevaux, pourvu qu'ils ne ceſſent point de travailler.

Des Féveroles, Luzerne, Coſſas de Pois, Lentilles & Lande.

Les Féveroles ou Haricots de marais, n'échauffent pas tant que le froment, mais elles ſont encore très-chaudes; on les donne par jointées avec modération, & il faut faire travailler journellement le cheval.

La Luzerne échauffe & engraiſſe les chevaux. On donne les coſſas de pois gris, & les lentilles avec le grain, & l'herbe ſeche : tout cela doit être donné en moindre quantité que le foin, & il faut faire travailler les chevaux qui en mangent, car ces nourritures ſucculentes ne feroient qu'accumuler des humeurs, faute de diſſipation : on en donne auſſi pour redonner du corps aux chevaux; mais auſſi-tôt qu'ils ont repris corps, il faut les remettre à la nourriture ordinaire, qui eſt avoine, paille & foin.

Dans les terreins maigres, on cultive une eſpece de genet, dont toutes les feuilles piquent comme celles du genievre. On le nomme de la Lande, de l'Ajonc, ou Jonc-marin, on le donne aux chevaux en verd, ou en ſec, après en avoir amorti les pointes avec des pilons : cette nourriture eſt aſſez bonne; mais on n'en fait point uſage pour les chevaux de carroſſe.

Du Verd.

Les nourritures qu'on donne en verd aux chevaux, ſont deſtinées à les rafraîchir en leur lâchant le ventre, & à leur donner par ce moyen du corps. Le verd ſe donne aux jeunes

chevaux, & à ceux qui font extrêmement échauffés de fatigue, ou autrement. Ce verd s'entend des especes d'herbes que les chevaux mangent dans l'écurie, & c'est ce qui s'appelle mettre les chevaux au verd : car quand on les lâche dans les herbages, on dit qu'on les met à l'herbe, & non au verd.

L'herbe & le Verd sont bons à bien des maladies ; mais cette nourriture est pernicieuse aux chevaux poussifs, morveux, & farcineux. Quand on met les chevaux au verd, ce qui arrive toujours au Printemps, l'usage est de ne les point panser du tout, & de leur laisser leur litiere, sans l'ôter de dessous eux, de façon qu'ils couchent dans la fange : on prétend que le verd leur profite mieux de cette façon. Ce n'est pas le sentiment du nouveau Parfait Maréchal, qui pense qu'il faut toujours tenir les chevaux propres, sans les trop tourmenter.

Avant de donner le verd aux chevaux, on commence à les faire saigner, puis le surlendemain on les met au verd. On coupe le verd à l'heure que la rosée est dessus : il lâche mieux le ventre aux chevaux, puis on le donne par poignée pendant toute la journée, tant qu'ils en veulent manger; car si on leur en jettoit une grande quantité devant eux, ils souffleroient dessus, & s'en dégoûteroient; ce qui n'arrive pas quand on leur donne petit à petit, & on ne dépense pas tant d'herbe.

Quand le cheval est maigre, on lui doit donner du son une ou deux fois par jour; & toutes les fois qu'on lui en donne, on doit le mouiller, & y mettre deux onces de foie d'antimoine. Cette précaution empêche que le verd n'agace les dents, tue les vers à mesure que cette

nourriture les forme, & garantit de la fourbure, qui quelquefois prend dans ce temps-là, mais qui n'eſt pas dangereuſe, & qu'une faignée guérit la fourbure ſans diſcontinuer le verd. Quand les chevaux ſont au verd, ils doivent être chaudement.

De l'Orge en verd.

L'Orge en verd eſt le meilleur verd & le plus en réputation pour les chevaux. Il y en a de deux ſortes, celui qu'on appelle Eſcourgeon, & l'autre ſimplement Orge. Ces deux orges ſe donnent quand elles ſont en fourreau, c'eſt-à-dire quand l'épi eſt prêt à ſortir du tuyau. On ſeme l'eſcourgeon en hiver, & il n'eſt bon qu'à la fin d'Avril. L'orge commune ſe ſeme en Mars, & eſt propre à donner à la fin de Mai. L'eſcourgeon engraiſſe plutôt, mais l'orge purge mieux. On ſeme ces orges, de façon qu'on en ait toujours au point de mâturité, pendant tout le temps qu'on en donne, qui eſt ordinairement un mois ou ſix ſemaines. On doit les ſemer très-épais. A chaque fois qu'on donne l'orge, il faut toujours la mouiller.

De toutes ces différentes nourritures accidentelles, on ne ſe ſert guere pour les chevaux de carroſſe, que du ſon, de l'orge en verd, du ſain-foin, du grand tréfle, en les coupant en pleine fleur, & de l'herbe des prés, dans le temps qu'elle eſt verte & tendre, & cela quand ils ſont malades, ou qu'on les a fait trop travailler.

De la Boiſſon des Chevaux de Carroſſe.

La ſeule Boiſſon des chevaux de carroſſe & autres, eſt l'eau. L'eau blanche ſe donne dans de certains cas : on fait auſſi quelquefois avaler du vin.

Toutes eſpeces d'eaux ne ſe donnent pas indifféremment aux chevaux, car il y en a qui leur ſont très-préjudiciables, & qui leur cauſent des tranchées très-dangereuſes. Toutes les eaux vives & crues leur ſont contraires, comme l'eau de fontaine, de puits ; mais l'eau des grandes rivieres, d'étangs, de foſſés, &c. en un mot l'eau ſéjournée, & même épaiſſe leur eſt bonne. Quand on eſt obligé de donner de l'eau de puits, on la tire bien avant de la leur donner, & on lui laiſſe prendre l'air dans des pierres ou autres vaiſſeaux, afin de lui ôter la crudité : ſi on eſt preſſé, on y met du ſon, ou du moins on met la main dans le ſeau, & on l'y tient quelques minutes. Cette façon en diminue un peu la mauvaiſe qualité.

L'eau de *la Riviere d'Eſſone*, ſur le chemin de Fontainebleau eſt pernicieuſe aux chevaux, il faut abſolument y ajouter du ſon. L'eau blanche, qui n'eſt autre choſe que du ſon mêlé dans de l'eau, eſt la boiſſon des chevaux malades.

Le vin s'emploie pour fortifier & donner du cœur aux chevaux de ſelle, quand on veut les mener plus loin que de coutume, ſur-tout dans les chaleurs ; on leur en ſouffle dans la bouche, on leur en fait avaler une chopine avec la corne, quand ils ne veulent pas le boire d'eux-mêmes.

Situation des Remiſes.

Un Cocher doit faire attention que les remiſes humides amolliſſent les cuirs, & terniſſent les clous. Les bonnes remiſes ont le ſoleil levant en face, au moins juſqu'à deux heures après-midi. Les carroſſes s'y conſervent, pour peu qu'ils ſoient entretenus. C'eſt l'avantage du Maître, & l'honneur du Cocher.

Soin qu'un Cocher doit avoir de la Bride de ſes Chevaux.

Après qu'un Cocher a panſé ſes chevaux, examiné leurs pieds, & ôté les harnois de la maniere qu'on l'a dit, il doit ſonger à bien laver les mors de bride, pour en ôter toute l'écume, & les rendre bien nets, afin que les chevaux, le lendemain, n'ayent dans la bouche cette écume croupie, ce qui ſeroit capable de les dégoûter. Pour cet effet on plonge à pluſieurs repriſes ces mors dans un ſeau d'eau claire, puis on les pend pour qu'ils ſéchent. Il doit auſſi conſidérer ſi les porte-mors ſont en bon état, & ſi on s'apperçoit qu'une gourmette ait écorché un cheval, on n'oublie pas de la garnir de cuir gras, ou de feutre, dont un Cocher doit faire proviſion pour s'en ſervir en cas de beſoin.

Ce qu'un Cocher doit faire à des Chevaux écorchés par les Harnois.

Si un Cocher en panſant ſes chevaux s'apperçoit que les harnois en frottant continuel-

lement ou contre le poitrail, ou ailleurs, y ont fait des écorchures, ou enlevures, ce qui arrive principalement dans le temps de pluie, il doit se servir d'eau-de-vie, de suif de chandelle & urine.

Les chevaux de brancard des chaises de poste s'écorchent quelquefois au poitrail; pour prévenir les écorchures, sur-tout à ceux qui ont le cuir fin, on doit se servir d'un faux poitrail, dont on voit la figure à la Planche XV. Fig. 4. du nouveau Parfait-Maréchal. Ce faux poitrail est de cuir noir, mince, & forme un petit coussinet, auquel sont attachées & bouclées deux barres, savoir, une de chaque côté; il est cousu lui-même à une espece de barre de bricole ou surfaix, les barres soutiennent le faux poitrail en sa place; le surfaix est séparé en deux, & se boucle à deux boucles; l'effet du faux poitrail est d'être immobile en sa place, pendant que le vrai poitrail du harnois, qu'on mettra pardessus, frotte sur le faux poitrail, & non sur la peau de l'animal.

Du retour des Voyages.

Si le voyage a été long, & que les chevaux ayent beaucoup fatigué, ils seront sûrement échauffés au retour, & auront les jambes & les pieds lassés : c'est pourquoi, afin de les remettre de leurs fatigues, & de rétablir toutes ces parties, le Cocher doit aussi-tôt qu'il est arrivé, leur faire ôter deux clous de chaque talon des quatre pieds; cela leur mettra les pieds à l'aise, & d'ailleurs comme les pieds enflent quelquefois après un long voyage, si on n'ôtoit pas ces clous, le fer pour lors gêneroit trop

tes pieds enflés. Il sera bon aussi de remplir les pieds de fiente de vache, pour ramollir la sole qui pourroit être desséchée ; il ne faudra point alors déferrer les chevaux, ni leur parer les pieds, de peur d'attirer la fluxion, mais on les graissera avec de l'onguent de pied ; & quand ils seront délassés, on leur parera les pieds, puis on les referrera.

A l'égard des jambes, s'ils les ont fatiguées, on les frottera plusieurs fois avec de l'eau-de-vie camphrée, ou avec une lescive de cendres de sarment, ou d'autres cendres, excepté celles de bois blanc & de bois flottés, jettées toutes rouges dans de l'eau bouillante, qu'on laissera réduire au tiers : de cette eau chaude on frotte toutes les parties fatiguées, on charge ensuite avec les cendres mêmes, & on continue jusqu'à ce qu'on voie les jambes & les épaules souples ; ou bien si on les fait saigner peu de temps après être arrivés, on leur fait tout de suite une charge de leur sang, mêlé avec une chopine d'esprit de vin.

Pour rafraîchissement intérieur, on doit un ou deux jours après leur arrivée faire saigner les chevaux au col, on leur donne quelques lavements, & on les met dix ou douze jours au son mouillé, leur faisant bonne litiere pendant la journée. Il est bon encore de leur faire manger une livre de foie d'antimoine à deux onces par jour : si on leur trouve les flancs échauffés, on leur donne de l'eau mielée ; s'il y avoit grande maigreur, on leur donneroit le verd pendant quelque temps, ou l'orge en verd au printemps, ce qu'on ne feroit pas s'ils avoient les flancs altérés ; mais en la place on mêleroit un boisseau de paille coupée & une poignée d'a-

voine, on mouilleroit un peu le tout, & on leur donneroit pendant quelque temps.

Quand des chevaux fatigués, & qu'on veut rétablir, recommencent à bien boire, c'eſt un pronoſtic qu'ils feront bientôt remis. Ce que je viens de dire pour les chevaux de carroſſe fatigués, ſe pratique auſſi pour les chevaux de ſelle, de chaiſe de poſte & autres.

Maniere de mettre & d'ôter les Couvertures.

Quand un Cocher ou Palefrenier a panſé ſes chevaux, il doit les couvrir de leurs couvertures, qui eſt une piece de couty, quarrée, bordée & ourlée tout autour. On étend cette eſpece de drap de couty ſur tout le dos, depuis le garrot juſques ſur la croupe, & on le fait tenir ſur le corps du cheval au moyen d'un ſurfaix avec ſon couſſinet; quelques-uns ajoutent une croupiere, de peur que la couverture ne tourne, & font joindre les deux coins de la couverture au poitrail avec des courroies & des boucles.

Les Marchands de Chevaux & quelques Curieux ajoutent à la couverture une criniere, c'eſt-à-dire, un étui de couty qui enveloppe le col, les oreilles, la tête, à laquelle on ne voit alors que les yeux & le bout du nez, afin que la pouſſiere ne tombe point ſur ces parties. Cette criniere ſe joint à la couverture avec courroies & boucles.

Quelques amateurs du coup d'œil de propreté, couvrent leurs chevaux à la façon des Anglois. Cette maniere eſt d'étendre d'abord un drap de toile blanche de leſcive ſur le corps du cheval, puis de mettre par-deſſus une couverture

ture de laine : cette couverture de laine s'ôte pendant la nuit, & on ne laisse que le drap. Cette méthode est bonne, car ce drap maintient toujours le poil lisse & uni : le seul inconvénient qui s'y trouve est qu'il faut avoir plusieurs draps de rechange, & en mettre souvent de blancs ; car ils sont bientôt sales, & par conséquent mal propres & désagréables à la vue.

L'usage de la couverture est bon & même nécessaire, pour deux raisons : la premiere pour empêcher la poussiere de l'écurie de s'amasser sur le corps du cheval, & de boucher les pores du cuir : la seconde afin de maintenir le cheval dans une chaleur qui laisse un libre cours à la transpiration, supposé qu'il soit dans une écurie telle qu'elle doit être, c'est-à-dire ni trop chaude ni trop froide.

Vers les neuf heures du soir, après qu'on a mis la paille dans les rateliers, on ôte les couvertures de cette façon. On défait les surfaix, on déboucle le poitrail, puis on plie tout le devant de la couverture de chaque cheval de Carrosse vers le tiers en dessus ; on plie de même le côté de la croupe, puis on la coule en arriere du sens du poil jusqu'à la queue ; alors on l'enleve, & on la met ainsi pliée sur la tête du poteau, ou on la lie avec le surfaix.

Maniere de faire la Litiere.

Avant ou après avoir ôté les couvertures, on fait la litiere de la façon qui suit. La paille la plus propre de la veille ayant été poussée le matin sous la mangeoire, le Palefrenier, pour faire la litiere, doit tirer avec sa fourche cette

paille, l'étendre jusqu'aux pieds de derriere des chevaux, puis défaisant une botte de paille nouvelle pour chaque cheval, il en éparpille une couche sur l'ancienne, & la litiere est faite. Si une des longes des licols a été attachée au ratelier, le Cocher ou le Palefrenier ne doit pas quitter ses chevaux, qu'il n'ait repassé leurs longes dans les anneaux de la mangeoire, afin que les chevaux puissent se coucher.

Usage du Bouchon.

Le Bouchon dont les Cochers ou les Palefreniers se servent le matin après avoir quitté la brosse, pour les chevaux qui ont le poil fin, est de paille tortillée ou de foin; il doit être dur & gros comme le bras. On l'humecte un peu, on le passe & repasse sur-tout le corps, & particuliérement sur les jambes, qu'on doit s'appliquer à frotter long-temps en tout sens le long des nerfs, & aux jointures, jusqu'à ce qu'elles soient bien nettes & le poil bien uni. Ce frottement ouvre les pores, & contribue à maintenir les jambes saines.

On se sert encore d'un autre bouchon de foin, pour nettoyer le matin la mangeoire des chevaux, avant que de leur donner à chacun leur mesure d'avoine.

Un Cocher doit profiter des jours que son Maître ne sort point, pour aller chez le Charron, le Bourrelier, le Sellier, l'Eperonnier & le Maréchal.

Un Cocher doit prendre le temps que son Maître ne sort pas, pour aller chez les ouvriers,

dont il peut avoir besoin : ces sortes d'affaires se font sans que celles des Maîtres soient en rien retardées. Ils doivent être promptement & parfaitement servis. Les Maîtres de leur côté, quelques affaires qu'ils puissent avoir, doivent toujours donner le temps aux Cochers de faire ferrer les chevaux.

Des Fers.

Sans parler de la maniere dont se forgent les fers, ce qui est le savoir-faire du Maréchal ; je me contenterai d'apprendre aux jeunes Cochers qui l'ignorent, que le tournant du fer s'appelle la pince, les côtés se nomment branches, & les deux bouts s'appellent les éponges. Le meilleur fer dont on puisse se servir, est celui de Berry. On doit faire les fers les plus légers que l'on peut : ceux qui sont trop pesants fatiguent les chevaux. Il est parlé dans le nouveau Parfait Maréchal du fer à patins, qu'on emploie pour les efforts d'épaules : il peut servir dans des cas d'accidents où il faudroit contraindre le cheval à se servir de son autre jambe, pour soulager celle qui auroit été affectée.

Des Clous.

Les clous de Limoges excelloient autrefois ; depuis plus de quarante ans on n'en fait plus venir. C'est à présent ceux de Berry : mais on se sert communément de clous de façon faits à Paris, de ceux de Normandie & de Liege. On ne doit employer que les clous les plus déliés de lame, parce qu'ils font un moindre trou

dans la corne, & qu'ils ne sont point sujets à s'éclater, comme sont les clous épais de lame : de plus ils sont sujets par leur épaisseur à serrer la veine, principalement si la corne n'est pas épaisse. Il faut se servir de clous plus forts de lame aux pieds des Chevaux de Carrosse, & aux gros pieds qu'aux pieds fins; mais proportion gardée, les plus déliés de lame en chaque genre sont les meilleurs. Dans les temps de gelée, quand on a peur que les chevaux ne tombent sur la glace, on met à leurs fers des clous à glace, ou des clous à grosse tête, cela vaut mieux que des crampons.

Maniere de tenir les Pieds des Chevaux pour les ferrer, & d'y poser le Fer.

Quand le Maréchal est prêt à parer le pied, le Cocher, Palefrenier ou Garçon d'écurie leve le pied; si c'est celui de devant, il le tient simplement avec les deux mains; si c'est celui de derriere, il appuie le boulet & la jambe sur sa cuisse, & passe un bras par-dessus le jarret. Alors le Maréchal, après avoir nettoyé la boue ou fiente qui seroit dans le pied, coupe en poussant avec son boutoir, ce qu'il faut de la corne & de la fourchette, pour ensuite asseoir le fer : c'est ce qui s'appelle parer le pied.

Quand le pied est bien paré, & que le Maréchal a présenté le fer dessus, il voit s'il porte où il faut; il broche ensuite deux clous, un de chaque côté, puis il fait poser le pied à terre, pour voir si le fer est bien en sa place : ensuite celui qui a le soin de faire ferrer le cheval reprenant le pied, le Maréchal continue à brocher tous les autres clous; il les fait entrer d'a-

bord à petits coups, les ſoutenant droits de l'autre main, ayant précédemment graiſſé la pointe avec du ſuif; puis quand il ſent que la corne eſt percée, il acheve de les faire entrer hardiment. L'affilure ou la pointe paroît alors en dehors à chaque clou qu'il poſe; quand il eſt tout-à-fait broché, il donne un coup de brochoir à l'affilure, afin de faire baiſſer cette portion de clou le long de la corne, la pointe en bas.

Quand tous les clous ſont poſés, le Maréchal rompt avec les tricoiſes chaque pointe de clou qui excéde la corne, il coupe avec le taillant du rogne-pied à petits coups du brochoir toute la corne qui excéde le fer tout autour, ainſi que la corne éclatée par les clous à l'endroit où ils ſortent; il rive les clous en oppoſant à leur tête les tricoiſes pendant qu'il frappe ſur ce qui paroît quand la pointe du clou a été rompue, ce qui l'applatit en l'élargiſſant, & maintient le clou en ſa place.

Il eſt utile d'ôter avec le rogne-pied un peu de la corne tout autour de chaque clou : c'eſt une précaution qui fait qu'on enfonce davantage les rivets, au moyen de quoi il ne ſauroit bleſſer le cheval; ce qui peut arriver quand ils débordent, ſur-tout en dedans du pied. De plus à meſure que le fer s'uſe, les clous s'élevent davantage, & par conſéquent les rivets. Ainſi il faut prendre garde que les chevaux vieux ferrés ne ſe coupent avec les rivets : quand tout ceci eſt fait, le Palefrenier met le pied à terre; alors le Maréchal prend la rape avec laquelle il unit le tour du pied près du fer, & en donne un coup ſur les rivets.

Danger de ferrer à Chaud.

On ne doit jamais appliquer le fer rouge, ni trop chaud ſur le pied, comme font pluſieurs Garçons Maréchaux : ils trouvent un avantage à cette façon d'agir ; parce que le fer chaud brûlant l'excédent de la corne qui empêche de porter le fer également par-tout, il épargne au Maréchal le temps & le ſoin de reprendre à pluſieurs fois ſon boutoir pour couper également par-tout ; il fait lui-même ſa place ſans tant de peine : mais en même temps conſommant l'humidité naturelle de la corne, il la deſſéche, l'altére, la rend caſſante, & enfin la ruine totalement.

Ce fer chaud échauffe fort ſouvent la ſole, & peut rendre le cheval dangereuſement boiteux. Il y en a même quelquefois qui en meurent. On peut cependant approcher un inſtant le fer chaud de l'endroit où on doit le poſer, & le retirer ſur le champ, parce que les inégalités ſeront marquées par une petite couleur de grillé, qu'on emporte enſuite avec le boutoir. On appliquera auſſi les pinçons chauds, s'il y en a au fer, afin de les faire porter en leur place.

Pour prévenir que les Garçons Maréchaux ne brûlent les pieds, & pour empêcher même qu'en pouſſant le boutoir trop fort, ils ne coupent l'épaule du cheval ou le ventre du Palefrenier, on doit avoir ſoin des pieds dans l'écurie en les fientant, alors la corne étant moins dure & plus facile à couper, ils feront moins d'efforts & ne feront point dans le cas de la brûler, ce qu'ils font ordinairement lorſqu'elle eſt trop dure, & gâtent ainſi les pieds des chevaux.

Maniere dont un Fer doit être posé.

Il faut que le fer ne pose en aucune façon sur la sole, il doit porter sur la corne juste & égale de la largeur d'un demi-doigt, l'épaisseur de la corne étant tout au plus d'un doigt. Si le fer appuyoit sur la sole, le cheval boiteroit, à moins qu'elle ne fût très-forte. On reconnoît si le fer a porté sur la sole au fer même : car si on déferre le cheval, on voit que la portion du fer qui aura porté sur la sole, est plus lisse & luisante que le reste. Il est cependant des occasions où on fait porter les fers sur la sole ; mais on la laisse forte & le cheval en boite rarement.

A tous les pieds de devant il est à propos que le fer porte en l'air, depuis le premier clou du talon en dedans, jusqu'au bout de l'éponge, de façon qu'on puisse y passer la lame d'un couteau.

Danger d'ouvrir les Talons d'un Cheval.

On ne doit jamais ouvrir les talons d'un cheval en parant le pied, c'est-à-dire ne point faire un creux ou une espece de gouttiere avec le boutoir, en emportant de la sole entre la fourchette & le quartier jusqu'au-dessous du talon, & dans le talon même. En évuidant cet endroit on l'affoiblit : de-là il arrive que la corne n'y ayant plus de soutien, elle se rapproche de la fourchette, & fait serrer les talons, les contraignant de se rapprocher l'un de l'autre : il faut parer à plat, poussant le boutoir sans le pencher que très-peu.

Maniere de brocher.

Pince devant, *Talons derriere*. Pour entendre ce dictum des Maréchaux, il faut ſavoir que la pince des pieds de devant d'un cheval eſt garnie de plus d'épaiſſeur de corne que le talon, vers lequel la corne va en diminuant d'épaiſſeur; de façon qu'il ne s'en trouve pas aſſez pour qu'on puiſſe brocher un clou, ſans craindre de preſſer la veine du pied ou de toucher le vif, qui eſt la chair d'entre le ſabot & le petit pied : ainſi on n'y doit point brocher, au contraire la corne eſt plus épaiſſe aux talons des pieds de derriere, qu'à la pince. On peut donc y brocher, & non à la pince.

Comme le quartier d'en-dedans eſt plus foible de corne que celui de dehors, les clous n'y doivent pas être brochés ſi haut ; il ne faut pas auſſi, pour parler le langage des Maréchaux, brocher *en muſique*, c'eſt-à-dire qu'il ne faut pas brocher un clou haut, l'autre bas, le troiſieme haut, &c.

Des Pinçons.

Les Pinçons qui ſe font ordinairement à la pince, ne ſont autre choſe qu'un coup que le Maréchal donne au rebord du deſſus du fer en pince, qui s'éleve dans cet endroit en forme de petite plaque, qui monte ſur la corne quand le cheval eſt ferré, & qui ſert à rendre le fer plus ſolidement attaché.

Des Crampons.

Les Crampons ſont proprement les talons

des fers. Il s'en fait de deux façons; ſavoir, de quarrés qui forment une épaiſſeur d'environ un pouce en quarré, à l'extrémité & deſſous l'éponge. Les autres s'appellent en oreille de lievre, ils ſe font en tournant, & renverſant l'éponge ſur le coin de l'enclume de toute ſa largeur. Cette eſpece eſt moins mauvaiſe que la premiere.

Mais les inconvénients des Crampons en général, ſont qu'élevant le talon d'un cheval plus qu'il ne doit l'être naturellement, ils l'obligent à marcher ſur la pince, le nerf ſe trouve raccourci, le cheval ſe fatigue & eſt ſujet à broncher : cependant dans les pays gliſſants & ſur la place, le cheval ferré à plat fatigue extrêmement ſans crampons, par la force qu'il emploie pour s'empêcher de gliſſer. Dans ces cas, où la néceſſité contraint la loi, on doit ſe ſervir des crampons en oreille de lievre, en abattant un peu la corne aux talons, afin d'élever peu le pied du cheval. Cette eſpece ne fait pas tant de dommage à beaucoup près que les gros crampons quarrés, qui ſoutiennent extrêmement le pied, & font venir des bleimes qui ſont quelquefois difficiles à guérir.

Il a été imaginé, dit le nouveau Parfait Maréchal, une eſpece de crampon poſtiche, qui ſe met dans le moment qu'on en a beſoin, & qu'on ôte quand on veut. On fait un trou à l'éponge, on le tarode, & on a un crampon, dont la vis eſt du pas de l'écrou; on le viſſe & le crampon eſt en place. On peut quand le crampon n'y eſt pas, mettre une vis dans l'écrou, qui ne déborde pas le fer, & qui conſerve l'écrou. Cela eſt bon dans un cas preſſé, & dans des endroits où il y auroit riſque de marcher ſans crampons.

Les chevaux qui travaillent dans les pays ſablonneux, dans les pelouſes, & les chevaux de manege ne doivent jamais avoir de crampons. Les crampons en dedans aux pieds de derriere, ſont plus utiles, de meilleur ſervice, & de meilleure grace qu'en dehors, excepté pour ceux qui uſent trop leurs fers en dehors, auquel cas les crampons en dedans ne vaudroient rien.

De la Ferrure.

On ne doit point faire travailler un cheval le jour de la ferrure, s'il eſt poſſible : car il y a bien des chevaux qui ſaignent le jour qu'ils ont été ferrés. On doit le lendemain les faire trotter, pour voir s'ils ne boitent point.

La premiere ferrure des chevaux eſt eſſentielle pour la ſuite : car le pied prend une bonne, ou une mauvaiſe forme, ſuivant cette premiere ferrure.

Il n'eſt point néceſſaire d'attendre le temps propre; c'eſt-à-dire, le croiſſant de la lune, pour faire ferrer les chevaux qui ſont parfaitement bons. Il y en a à qui la corne des pieds ne croît que trop; il ne s'agit que de les bien ferrer, pour les entretenir beaux & bons.

S'ils tombent entre les mains d'un Maréchal ignorant, ils deviendront bientôt mauvais. On n'a jamais tant vu de chevaux avoir de mauvais pieds qu'aujourd'hui. Les Garçons Maréchaux, comme je l'ai déja dit, pour s'épargner la peine de parer un pied à froid, y appliquent un fer tout rouge, pour en amollir la corne, puis ils le parent ſans peine; mais le pied du cheval devient ſec & dur comme du bois. Le feu fait re-

tirer le peu de nourriture qu'il reçoit, & la corne en demeure altérée.

Premiere Ferrure des Chevaux de Carrosse.

La premiere ferrure des Chevaux de Carrosse, principalement de ceux qui ont les pieds grands & amples, quoique hauts, est d'une grande conséquence. Ceux-ci sont plus sujets à se gâter que les autres, si on ne les resserre jusqu'à ce qu'ils ayent mué. Il ne faut donc point, comme il se pratique quelquefois, voûter un peu les fers, & les faire outre-passer la forme du pied.

On doit abattre la corne toute plate, blanchir seulement la sole, & ne point ouvrir les talons, ne point couper les mammelles & ferrer juste, suivant exactement la rondeur du pied tel qu'il est.

On perce gras, mais on broche bas de peur d'éclater la corne, qui a été trop affoiblie par le Marchand, qui n'a d'autre dessein que de faire paroître le pied de son cheval creux. On fait un pinçon au bout du fer, afin qu'il reste bien en place, & long-temps sans s'ébranler.

Ferrure des Pieds sans défaut.

Un pied sans défaut est celui dont le sabot est d'une forme à-peu-près ronde & non trop longue, particuliérement vers le talon, qui doit être fort large, c'est-à-dire que les oignons des talons ne s'approchent point trop l'un de l'autre; la corne doit être douce, unie, liante, haute, épaisse, brune, sans aucun cercle, & assez ferme sans être cassante. Le pied doit être

droit, creux en dedans, ſans pourtant l'être par trop, la fourchette étroite & point graſſe. Un pied ainſi formé eſt ſans défaut.

Pour le bien ferrer, il faut parer très-uniment l'aſſiette du fer, & l'applanir bien partout, prenant garde en parant de ne pas ouvrir les talons. On doit diminuer moins de la corne aux pieds de devant, à meſure qu'on approche des talons, & on laiſſe la pince plus forte aux pieds de derriere.

Pour un pied ſans défaut, on doit forger un fer ni trop couvert, ni trop peu, qui accompagne juſtement la rondeur de tout le pied. Cependant les éponges doivent s'élargir un peu en dehors vers le talon; en ſorte que le bout de l'éponge ait une moitié qui déborde le talon en côté. Si les éponges ſont trop longues, elles fatiguent & font forger, ou elles ſe prennent & font déferrer le cheval : celles qui ſont trop courtes allongent le nerf, & fatiguent la jambe. Quand le fer eſt poſé, on broche bas pour ne rien riſquer.

Ferrure pour empêcher l'Encaſtelure.

On abat bien les talons ſans creuſer les quartiers, on pare à plat les talons & la fourchette, on laiſſe la ſole forte. Un cheval peut être encaſtelé d'un quartier ſeulement, & c'eſt preſque toujours en dedans, comme le plus foible, la corne y ayant moins d'épaiſſeur.

Ferrure des Chevaux encaſtelés ou talons ſerrés.

L'encaſtelure n'eſt autre choſe que les talons

ferrés, c'eſt-à-dire trop étroits, finiſſant en pointe, & collés l'un contre l'autre; ils ſont plus étroits vers la fourchette, qu'en haut vers le poil. Ce défaut fait boiter.

Pour ferrer un cheval encaſtelé, on laiſſe la corne extrêmement forte, & on met un fer en pantoufle. S'il ſe peut, il faut que le quartier poſe ſur le talon de fer dans le milieu, & que ce qui en excéde ne touche point la ſole, il n'en eſt que mieux : mais comme cela eſt difficile, il vaut mieux laiſſer la ſole forte, alors quand le fer y toucheroit, il n'y auroit pas grand inconvénient. Ces fers poſés doivent ſuivre juſtement la rondeur du pied aux talons comme à la ſole, ils pouſſeront en dehors le talon à meſure qu'il croîtra, & c'eſt ce qu'on demande. Ces fers ſont très-ſtables.

On graiſſe les pieds avec de l'onguent de pied, & on les emplit de crottin mouillé. Il faut laiſſer repoſer le cheval après cette ferrure, juſqu'à ce qu'il ait les pieds élargis. Quand l'habitude en eſt priſe, un cheval ſert ſans boiter comme à l'ordinaire.

Lorſque l'encaſtelure eſt aſſez forte pour réſiſter à ces moyens, on décorne la ſole juſqu'à la roſée, on met une emmiellure, quatre jours après on deſſole; ce qui eſt toujours le plus prompt & le meilleur. Le cheval étant deſſolé, on fend la fourchette avec un coup de biſtouri juſques dans les paturons, en enfonçant d'abord le biſtouri de ſon épaiſſeur, & le ſoulageant en entrant dans la fourchette, de peur de toucher au petit pied : puis on met deux, trois, ou quatre raies de feu à un doigt de diſtance l'une de l'autre, depuis le talon juſqu'au tiers du quartier de haut en bas.

On forge un fer large, qui paſſe les quartiers en élargiſſant d'un doigt, & long d'éponge, qui convienne au pied élargi. On met le fer, on fourre des plumaceaux durs dans la fente du talon, qu'on imbibe de térébenthine, & de très-peu d'huile de laurier. On met l'appareil de même ſur la ſole, on compreſſe fort les plumaceaux au talon : on met une rémolade autour du pied pour le faire croître. La ſole reviendra, remplira le vuide de l'élargiſſure, elle appuiera les quartiers, ſoutiendra les talons, & le pied en croiſſant reprendra la forme qu'il doit avoir.

Ferrure des Pieds plats.

Pour ferrer des pieds plats, qui commencent à s'élargir, on pare un peu le pied, & on forge un fer, qui ait les branches nettes depuis le premier ou le ſecond trou de la pince juſqu'au bout de l'éponge. On eſtampe fort maigres les quatre derniers clous des quartiers du côté des talons. Le fer ainſi forgé ne ſuivra pas la forme des quartiers. Quand il eſt poſé, on ôte avec le rogne-pied l'excédent de la corne aux quartiers, & à la pince. Il faut brocher haut l'affilure droite, & ſe ſervir de clous fort déliés de lame; on met ſous le pied un reſtrictif de ſuif de chandelle fondu.

Quand le cheval eſt ferré, on le laiſſe deux ou trois jours, cinq ou ſix ſuivant le cas, ſans le faire travailler, & on referre toujours le cheval ainſi, juſqu'à ce que le pied ait par ce moyen acquis une belle forme.

Ferrure des Pieds combles.

Le pied comble eſt un pied dont toute la nourriture ſe porte à la ſole, ce qui contraint non ſeulement la corne à ſe prêter & à s'élargir, mais encore fait outre-paſſer la ſole au-delà du niveau de la corne. Quand cet accident eſt vieilli à un certain point, il eſt impoſſible d'y remédier. On peut le prévenir dès qu'on y voit de la diſpoſition par de bonnes ferrures; mais ſi le mal eſt commencé, & qu'on voie que le pied ſoit comble, voici comme on y doit remédier.

Après avoir très-peu paré ſeulement de la pince, & n'avoir fait que blanchir les quartiers & les talons pour l'aſſiette du fer, & avoir ferré de la même maniere qu'on ferre les pieds plats, on y met du tarc ou du reſtreinctif, & une emmiellure ou onguent de pied autour du pied. On renouvelle pendant trois jours l'aſtringent & l'emmiellure, graiſſant toujours la couronne, laiſſant le cheval cinq ou ſix jours en repos, & referrant toujours ainſi juſqu'au rétabliſſement du pied.

Si le cheval a les pieds fort combles, on laiſſe toute la ſole ſans en rien ôter : on fait des fers peu ou point voûtés, ſuivant le beſoin; on les perce fort maigres, & on les laiſſe porter près de la ſole, ce qui n'eſt pas dangereux, puis on ferre comme deſſus avec l'aſtringent & l'emmiellure, tous les deux ou trois jours, pendant un mois, & on continue ainſi juſqu'au rétabliſſement du pied.

Ferrure des Chevaux qui ſe coupent.

Un cheval qui ſe coupe, eſt celui qui avec un pied ſe froiſſe l'autre au boulet en marchant. Les chevaux ſe coupent plus ſouvent des pieds de derriere que des pieds de devant. D'abord le poil ſe coupe au dedans du boulet, puis l'endroit s'écorche à la fin juſqu'à l'os, & quelquefois le boulet enfle beaucoup.

Cet inconvénient arrive, 1°. aux chevaux, qui ne ſont pas encore habitués à travailler : 2°. à ceux qui portent mal leurs jambes en marchant : 3°. par laſſitude : 4°. par une vieille ou mauvaiſe ferrure, ou par les rivets qui débordent la corne. La ferrure eſt l'unique moyen d'empêcher les chevaux de ſe couper.

Si un cheval ſe coupe, parce qu'il n'a pas encore beaucoup travaillé, il n'y a qu'à le ménager, & l'accoutumer à marcher petit à petit, laiſſant plus d'épaiſſeur au côté & à l'éponge du fer du quartier d'en dedans, qu'à celui de dehors. Si la façon ordinaire de laiſſer la branche forte & le quartier haut ne réuſſit pas, il faut eſſayer le contraire, qui réuſſit quelquefois, c'eſt-à-dire, la branche forte en dehors, avec un crampon large, & en dedans la branche mince, courte & droite ; cela approche les jarrets l'un de l'autre.

Si la ferrure eſt trop vieille ou mauvaiſe, il faut referrer, & s'il y a quelque rivet qui déborde, il faut le couper.

On doit déferrer des deux pieds un cheval qui porte mal ſes jambes par foibleſſe de reins, ou autrement, & qui ſe coupe aux jambes de derriere. On abat fort le quartier de dehors

à

à chaque pied, ſans toucher à ceux de dedans. On ſerre l'éponge en dedans, afin qu'elle ſuive le rond du pied, ſans aller au-delà du talon, on la coupe auſſi courte que le talon, & on met des crampons en dedans. Si le cheval ſe coupe aux jambes de devant, on doit faire la même choſe, excepté les crampons qu'on ne met point.

Si après cette ferrure le cheval ſe coupe toujours, après avoir abattu le quartier de dehors juſqu'au vif, ſans toucher à celui de dedans, on groſſit les éponges du dedans du double. Un fer ainſi forgé ſe nomme fer à la Turque. On doit à ces ferrures river les clous dans la corne, ſi près qu'ils ne paroiſſent point au dehors, & l'on peut pour les mieux river encore, brûler un peu avec un fer chaud au-deſſous des trous, pour y loger le rivet, ou bien ne point mettre de clous en dedans, & ajouter un pinçon pour tenir le fer ferme.

Si le cheval ſe coupe de laſſitude, il n'y a point de meilleur remede que de le laiſſer repoſer, & de le bien nourrir.

Ferrure des Chevaux qui forgent.

Les chevaux qui forgent ſont ceux qui, avec le fer des pieds de derriere, attrapent ceux des pieds de devant. Les chevaux forgent de deux manieres. Les uns donnent le coup dans la voûte du fer, c'eſt-à-dire, ſous le pied de devant, les autres forgent ſur le bout des éponges, & ſe déferrent ainſi : ce défaut vient ordinairement de foibleſſe de reins, ou parce qu'un cheval eſt ruiné. Si c'eſt un cheval de ſelle, ſouvent c'eſt la faute du Cavalier, qui ne ſait

pas tenir ſon cheval enſemble, & ſous lui, en l'avertiſſant de temps en temps.

Si la faute vient du cheval, & qu'il forge aux talons, c'eſt-à-dire aux éponges, il le faut ferrer fort court d'éponge. Elles doivent à peine paſſer au-delà du talon, où on genêtre les fers, qui eſt relever les éponges du talon. S'il forge dans la voûte du fer, on étrécit le fer de devant à la pince en dedans, & on met deux pinçons aux deux côtés de la pince de derriere, qu'il faut rendre demi-quarrée, ou fort camuſe. Ces ſortes de chevaux ſujets à forger, forgent le plus lorſqu'on les pouſſe au grand trot, & en montant un pont ou une montagne; mais lorſqu'on les mene au petit trot, ils ne forgent ni en montant, ni en deſcendant.

Les chevaux qui ſont hauts ſur leurs jambes ſont ſujets à cet inconvénient, & ſur-tout les jeunes. Lorſqu'ils ſont vieux, c'eſt-à-dire qu'ils ont atteint l'âge de neuf ou dix ans, ils ont les jambes rudes, & ne forgent plus. Quand un cheval forge, c'eſt une marque qu'il a les nerfs des jambes ſouples. Ceux qui ſont ſerrés & étroits de devant ſont fort ſujets à ce défaut, parce qu'ils ne levent pas les pieds de devant aſſez vîte pour faire place à ceux de derriere. Plus on pouſſe ces ſortes de chevaux au grand trot, plus ils forgent. On doit viſiter ſouvent les pieds des chevaux qui ſont ſujets à forger. Pour l'ordinaire ils ont les pieds mauvais & ils ſe déferrent aiſément.

Des Chevaux qui ſe déferrent.

Quand un cheval ſe déferre en route, & qu'on eſt éloigné d'un endroit où on puiſſe

trouver un Maréchal, si on laisse marcher quelque temps ce cheval pied nud, il s'usera, & se gâtera la corne à proportion qu'il sera délicat ou qu'il marchera dans un pays dur, de façon qu'ensuite on ne pourra plus le referrer.

Mais un Cocher attentif a dans sa ferriere des clous & des fers, fait brocher un clou, rattacher le fer, s'il le retrouve; s'il ne le retrouve pas, il a un fer brisé, qu'on nomme aussi fer à tous pieds, & il s'en sert. Ceux qui ne pensent pas à se fournir de ce qui est nécessaire, doivent envelopper le dessous du pied avec une piece de chapeau, un linge, ou un mouchoir, & enfin ce qu'ils trouvent pour arriver à l'endroit où ils puissent faire referrer.

Le soulier de cuir si bien imaginé, tant pour les chevaux de selle que pour les chevaux de carrosse, ressemble à une bourse, dont le fond est une semelle forte dans laquelle on fait rentrer tout le pied : il est, selon le nouveau Parfait Maréchal, d'un très-bon usage, & on devroit s'en munir quand on entreprend un voyage.

Des Chevaux difficiles à ferrer.

Quand on n'a pas accoutumé de bonne heure les chevaux à lever les pieds, & à frapper dessus, étant poulains, il s'en trouve de très-difficiles à ferrer, c'est-à-dire qui ne veulent pas souffrir qu'on leur leve les pieds, ou qu'on cogne le fer.

Aux uns un torche-nez seul suffit pour les faire tenir tranquilles. D'autres ne veulent point être attachés, & se laissent ferrer, en les tenant sans gêne, par le bout du licol. D'autres se laissent ferrer, pourvu qu'ils soient dans leur

place à l'écurie : d'autres s'il y a quelqu'un monté dessus. On met une balle dans l'oreille à quelques-uns, ou le torche-nez à l'oreille. Il y en a qu'on ne peut ferrer qu'au travail.

A d'autres on met une plate-longe, qui tient de la queue au pied de derriere; & pour le pied de devant, on met une plate-longe, qu'on passe par-dessus le dos, & un homme tient le pied levé en le tirant à lui, & n'est point en danger. Ou bien on fait trotter le cheval en rond avec les lunettes, dans un endroit raboteux; cela l'étourdit, il tombe & retombe plusieurs fois, & quand on le voit bien étourdi, on l'arrête, & on le ferre comme on veut.

Ferrure contre les Clous de rues ou Chicots.

On ne pare jamais ni la sole, ni la fourchette, & lorsqu'on voit qu'elle s'écaille par vieillesse, & à cause qu'il s'en forme une nouvelle sous la vieille, on pare le pied pour ôter simplement ce qui se sépare, & on ne pare jamais que la corne pour y ajuster le fer; cela fait que cette sole épaisse défend le dessous.

Cette ferrure, qui est destinée à garantir les chevaux des clous des rues, & des chicots, ou du moins à les rendre moins dangereux, n'est pas sans inconvénients, car elle peut causer des bleimes, ou faire broncher le cheval, néanmoins elle peut convenir à de certains chevaux. Comme les clous des rues & les chicots causent des plaies contuses qui sont plus ou moins dangereuses, j'en parlerai dans la troisieme partie.

Autres Ferrures.

Les chevaux rampins ou juchés, en vieilliſſant deviennent incurables. Leur ferrure eſt la même qu'aux pieds de devant bouletés. On laiſſe la pince fort longue, on abat les talons, on fait déborder le fer en pince plus ou moins, & graiſſer le nerf de la jambe.

Aux chevaux qui ont le pied gras, on doit abattre toute mauvaiſe corne, brocher le plus haut qu'il eſt poſſible, tenant l'affilure droite. Il faut brocher bas à un bon pied, pour ne rien riſquer, mais il faut riſquer à un pied foible ou gras, afin que le fer tienne aſſez longtemps pour lui laiſſer revenir le pied.

En parant les pieds des talons bas, on doit ſeulement abattre la pince, ſans toucher en aucune façon aux talons, & même ne point toucher à la fourchette, à moins qu'elle ne ſe pourriſſe; alors on la pare toute platte. Si avec un talon bas un cheval a la fourchette graſſe, il faut la laiſſer forte, & voilà tout.

Aux chevaux qui ont de ſeimes, (ce ſont des fentes à la corne) on pare le pied, laiſſant la ſole forte aux talons, & on fait forger un fer, dont les éponges ſoient plus fortes qu'à l'ordinaire, & on les tourne de façon qu'elles imitent le talon des fers à pantoufle. On les ajuſte ſur le pied, de façon que le milieu du talon ſoit appliqué ſur l'éponge. On doit prendre garde que le dedans des éponges ne porte que peu ou point ſur la ſole.

Cette eſpece de fer eſt auſſi bonne pour les talons qui commencent à ſe ſerrer. On peut encore ferrer les chevaux qui ont des ſeimes avec

des fers à pantoufle. Ces ferrures jettent en dehors le quartier, où est la seime & l'ouvrent.

Aux chevaux qui ont un côté des talons plus haut que l'autre, ce qui s'apperçoit en regardant le haut des talons où ils se joignent au paturon, il n'y a point d'autre remede que de dessoler, & couper toute la fourchette jusqu'au fond, afin de la tenir égale quand elle reviendra.

Pour les chevaux qui ont une fente appellée pied de bœuf, & qui arrive au train de derriere comme à celui de devant, on pare le pied de façon que le fer ne porte point sur la corne, à un pouce autour de la fente, en faisant une entaille ou biseau dans la corne. On fait deux pinçons au fer des deux côtés de la fente, & on graisse par fois ce pied-là.

Pour prévenir les bleimes, on abat le talon, si le cheval en a trop, & s'il a le quartier de dedans trop serré. Pour empêcher les bleimes, après avoir paré le pied, on ferre en pantoufle de ce côté-là, laissant la sole forte.

Pour ferrer un cheval qui bronche, il faut abattre la pince & la relever. Si le cheval qui bronche a le nerf foulé, les jambes travaillées, ou les épaules foibles, la seule ferrure n'est pas suffisante. Il faut là-dessus consulter le nouveau Parfait Maréchal.

Dans ce Livre que je cite, il y a encore d'autres ferrures pour d'autres incommodités. Celles dont je viens de parler, ne sont pas pour instruire les Maréchaux qui doivent savoir leur métier; je ne veux qu'apprendre aux Cochers & Palefreniers, la maniere dont doit être ferré un cheval qui a le pied bon ou mauvais, afin de remontrer dans le besoin au Maréchal ou

au Garçon Maréchal, qui par ignorance ou autrement, ne s'y prendroit pas bien.

Ce qu'il faut faire aux Chevaux qui ont les Pieds mauvais.

Quand les chevaux ont lès pieds mauvais, on les rend bons en ne les menant jamais à la riviere, en ne leur faisant point toucher le feu, & en leur faisant éviter le pavé, soit dans l'écurie ou dans la campagne.

Pour préserver un cheval du pavé dans l'écurie, on lui laisse jour & nuit de la paille sous les pieds. Cette méthode est très-bonne : car un cheval, quand il est fatigué, se couche, s'il a de la litiere sous lui ; & quand il ne resteroit qu'une heure en cet état, cela lui fait plus de plaisir que s'il mangeoit une mesure d'avoine plus que son ordinaire, & il est toujours plus gras que les autres.

Un Cocher en Campagne doit, autant qu'il peut, faire éviter le Pavé à ses Chevaux.

Quand un Cocher roule en campagne, il doit, autant qu'il peut, faire éviter le pavé à ses chevaux, tant pour leur conserver les jambes & les pieds, que pour ménager les fers, & éviter les pavés pointus. Généralement toute sorte de pavé ronge & coupe les pieds des chevaux, leur lasse les jambes ; rompt les bandes des roues, brise les reins des Cochers par les secousses, & fatigue ceux qui sont dans le Carrosse.

Défaut des petits Pieds.

Il y a des chevaux qui ont le corps beau & bon, & qui n'ont ni jambes ni pieds, & bien ſouvent ils ont un grand corps, & de petits pieds. Ces ſortes de pieds ne pouſſent que très-peu de corne : Ils ſont altérés & arides, ſi on ne les rafraîchit avec de la terre glaiſe en hiver, & de la bouze de vache en été. Ils pouſſent une ſuperficie de corne, qui croît plus que le corps de la corne-même ; & l'on s'en apperçoit quand la corne déborde le fer des deux côtés du même pied.

Maniere de conſerver la Corne.

Comme tous les défauts qu'un cheval peut avoir aux pieds ſont cauſés par l'aridité & la ſécchereſſe du pied, occaſionnée par une chaleur, qui diminue la fraîcheur naturelle qui doit s'entretenir dans le pied, pour maintenir la corne en bon état, il faut avoir ſoin de ſuppléer au défaut de la nature, ou de réparer ce que la négligence & le peu de ſoin ont occaſionné ; car quelques-uns de ces défauts s'augmentent, & même ſe produiſent par la faute des hommes.

Pour que le pied d'un cheval ſoit bon, que la corne ſoit douce & liante, qu'elle ſoit aſſez épaiſſe pour ſoutenir le corps du cheval, & pour le pouvoir ferrer à demeure, & enfin pour l'empêcher de boiter, il faut avoir attention de tenir les pieds gras ; & quoique toutes graiſſes & huiles ſoient bonnes, on a imaginé pluſieurs recet-

tes d'onguent de pied, dont le meilleur eſt le cambouis.

Ce n'eſt pas aſſez que de ſavoir conſerver la corne de ſes chevaux, il faut encore ſavoir leur en faire venir de bonne quand ils ne l'ont pas. Pour y réuſſir, on prend une livre de lard gras le plus vieux, une demi-livre de ſuif de bouc, trois onces de térébenthine, quatre onces de bonne huile d'olive, autant de cire neuve, un quarteron de miel : on fond le tout dans un pot de terre; en l'ôtant du feu, on y mêle trois onces de graiſſe de cheval, deux onces d'agrippa, deux onces de marciatou, qu'on brouille avec les autres drogues juſqu'à ce que le tout s'épaiſſiſſe. Quand il eſt encore tiede, on en remplit pluſieurs petits pots de terre. On en frotte de trois jours en trois jours la couronne du ſabot du pied du cheval deſſous le poil avec la groſſeur d'une noiſette à chaque pied.

Maniere de couper la Corne.

J'ai déja dit que quand on voit la corne au pied d'un cheval qui déborde le fer, on la doit couper avec le rogne-pied & le brochoir, qui ſert à frapper deſſus le rogne-pied. Il eſt bon que le fer déborde de l'épaiſſeur d'un écu. Quand la corne paſſe le fer, on la rogne pour l'empêcher de croître davantage, d'éclater, de s'enlever par morceaux, & crainte qu'il ne s'engendre de la pourriture entre la bonne & la mauvaiſe corne.

Maniere de dreſſer des Chevaux de Carroſſe.

Il eſt du devoir du Cocher de ſavoir dreſſer

& accoutumer de jeunes chevaux à l'exercice du Carroſſe. Pour cet effet, il les faut mettre à un chariot léger, qu'on a ſoin de graiſſer pour le rendre plus facile à rouler. Quand on a attelé ces jeunes chevaux, le Cocher doit monter ſur le ſiege, ou marche-pied du chariot, afin d'éviter les coups de pied qu'il pourroit recevoir. Il doit avoir une gaule à la main, longue de cinq ou ſix pieds, pour pouvoir atteindre ſeulement au poitrail des chevaux. Il a beſoin d'un homme pour le ſeconder, crainte que les chevaux, qui ne ſont pas accoutumés à l'attelage, ne réſiſtent & refuſent l'exercice qu'on leur demande. Cette ſeconde perſonne doit prendre les chevaux par les rênes des brides à un pied & demi, par les deux branches du mors de bride. Il faut qu'il marche devant les chevaux, afin de leur donner envie de le ſuivre, & de les mettre dans les traits, & le train d'obéir. Pour exercer de jeunes chevaux à un chariot, on doit choiſir une grande place, ou une rue très-large, & une terre ferme s'il eſt poſſible. Il ne leur faut la premiere fois faire faire que deux ou trois tours, les arrêter pour les careſſer, leur faire connoître le métier, les faire reprendre haleine, & leur préſenter à reculer un pas ou deux.

Second, troiſieme & quatrieme Exercice.

Le lendemain on recommence la même leçon. On ſe ſert des mêmes mors de bride que la premiere fois. Ils doivent être vieux; & s'ils leur conviennent on leur en fait faire à-peu-près de ſemblables. On les promene un peu plus long-temps que la premiere fois. S'ils ont re-

culé deux pas, on les fait reculer quatre la feconde fois. En les ôtant du chariot, on les met dans l'écurie, & on les fait tourner autour des piliers avec un Maftigadour dans la bouche, l'efpace d'une heure.

Les troifieme & quatrieme fois, à l'heure que le Cocher le juge à propos, l'exercice doit être le même que les deux premieres fois, en arrêtant de temps en temps ces jeunes chevaux, & les careffant pour les rendre fouples & adroits. Il ne faut pas qu'ils foient gênés dans leur harnois, jufqu'à ce qu'ils foient faits au métier auquel on les affujettit peu-à-peu. Si ces jeunes chevaux ont reculé à la feconde fois quatre pas, à la troifieme ils reculeront fix ou huit pas. Voilà la meilleure maniere de dreffer de jeunes chevaux au chariot.

Si après ce travail ils écument, & font en fueur, on ne les doit pas mener à la riviere, ni les laver avec de l'eau de puits, rien n'eft plus contraire à leur fanté. On attend qu'ils fe foient repofés l'efpace d'une demi-heure, trois quarts d'heure, felon la courfe qu'ils ont faite. La fanté du cheval dépend de la façon de le gouverner, pour le travail & pour la nourriture. Quand on le fait, il eft plus aifé de prévenir, & d'empêcher que certains maux n'arrivent aux chevaux, que de les guérir quand ils en font attaqués. La fueur, quand on la fait ménager, eft très-utile à la fanté des chevaux. Elle purifie le fang, pourvu qu'elle ne foit pas exceffive. C'eft au Cocher à favoir bien ménager la fueur de fes chevaux.

Exercice du Carroſſe.

Après l'exercice du Chariot, qui ſe doit faire trois, quatre à cinq fois autant que le Cocher le trouve bon, on fait faire à de jeunes chevaux l'exercice du carroſſe, avant que de s'en ſervir pour l'uſage ordinaire. Cet exercice eſt le même que celui du chariot. Avec le carroſſe on apprend auſſi à de jeunes chevaux à reculer, & à ſe ranger ſous la remiſe, & le tout avec douceur.

Tout dépend des commencements pour bien dreſſer des Chevaux.

Autant qu'il eſt poſſible, un Cocher ne doit pas bruſquer ſes chevaux. La maniere de dreſſer des chevaux aú carroſſe, dépend abſolument du premier Cocher qui en a ſoin. S'il eſt doux & prudent, s'il a la main bonne, ſes chevaux ſeront doux & maniables, pourvu qu'il les mene long-temps. Le malheur des chevaux eſt le changement d'une bonne main dans une mauvaiſe; & leur avantage eſt de tomber des mains d'un mauvais dans celles d'un bon Cocher.

Quand on a mis trois ou quatre fois des chevaux au chariot, il faudroit qu'ils fuſſent bien difficiles à dreſſer, s'ils n'étoient pas capables d'être mis au carroſſe. C'eſt à un Cocher habile & expérimenté d'en décider. Si des chevaux ſont enclins à jetter du derriere, il faut continuer à les mettre au chariot pour les corriger doucement : en voici la maniere.

Maniere de corriger des Chevaux qui jettent du derriere.

Pour corriger des chevaux qui jettent du derriere, on leur donne des coups de fouet sur les épaules, au-dessus de la poitrine. On les surprend en frappant, afin qu'ils n'ayent pas le temps de lever le derriere. Il y a des Cochers qui font claquer leur fouet, & qui leur en donnent sur les fesses, cette maniere n'est pas bonne.

Chevaux faciles à dresser.

Il y a des chevaux si faciles à dresser, que dès la premiere leçon qu'on leur donne au chariot & au carrosse, ils sont capables de mener. Des chevaux si faciles sont ceux qui prennent six ans, & qui ont déja travaillé dans leur pays natal. Plus les chevaux sont jeunes, plus ils sont difficiles à dresser, car leur instinct n'est pas encore ouvert.

Chevaux mal dressés par l'ignorance des Cochers.

Il y a des Cochers sans expérience, qui veulent que des chevaux, qui n'ont quelquefois jamais vu ni carrosse ni chariot, soient tout d'un coup propres à mener un équipage, & par leur manque de savoir-faire, il arrive qu'ils gâtent le naturel & la bonté des chevaux, qui ne veulent, & sur-tout les jeunes, que de la douceur.

Maniere de corriger les Chevaux qui ont des défauts.

Il ſe trouve des Chevaux qui ſont d'un tempérament ſombre & ſournois, & de peu d'entendement. Il eſt à propos d'uſer de correction envers eux, mais ce ne doit jamais être ſans ſujet, & à contre-temps. Il faut ſurprendre le cheval en faute, & ſur le champ le châtier, pour qu'il connoiſſe le mal qu'il fait, & enſuite le flatter & careſſer, pour ſe faire craindre & aimer. S'il retombe dans les mêmes fautes, on continue les châtiments & les mêmes careſſes. Un ou deux coups de fouet bien appliqués ſuffiſent dans le temps de la faute commiſe pour le rendre obéiſſant. Un Cocher, pour bien gouverner un cheval, eſt obligé d'en connoître l'humeur & le tempérament. S'il eſt doux, il le doit manier doucement. S'il eſt capricieux, ſournois, malicieux & pareſſeux, il le faut corriger, mais toujours le ſurprendre en faute.

Maniere de faire reculer des Chevaux opiniâtres.

Aux dernieres leçons qu'on donne à de jeunes chevaux, on doit employer plus de temps qu'aux premieres, parce qu'il faut les faire reculer à droite & à gauche, & pour cet effet chercher un endroit commode pour le reculage. Il y a des chevaux qui reculent facilement, d'autres qui ſont opiniâtres. Pour réduire ceux-ci on prend une gaule ou une baguette, ſans frapper ſur les jambes, on les approche, on leur fait peur en avançant toujours à meſure qu'ils reculent, &

quand ils ont reculé deux ou trois fois les arrêter & les careſſer, enſuite les faire partir environ trente ou quarante pas dans un lieu favorable ou avantageux, & leur préſenter à reculer avec une baguette, en approchant toujours des jambes du cheval. Après cet exercice, ſi la cour du logis eſt aſſez large, le Cocher doit peu-à-peu eſſayer de les faire reculer pour ranger le carroſſe ſous la remiſe; s'ils refuſent de le faire par deux ou trois fois, il ne les faut pas rebuter, mais faire prendre par quelqu'un une petite baguette, & qu'il faſſe ſemblant de les frapper ſur les genoux. La peur leur fera peut-être plus d'effet que les coups. En même temps on fera pouſſer à la roue, pour faciliter le carroſſe à reculer; ſi les chevaux ſe ſont rangés ſans peine ſous la remiſe, on doit les flatter pour les accoutumer à ſa main.

Chevaux bons à mettre au Carroſſe après ſix ou huit jours d'exercice.

Il n'y a point de chevaux, après ſix ou huit jours d'exercice au chariot, & au carroſſe, qui ne doivent être en état de rendre ſervice. Mais il eſt d'un Cocher de connoître quand les chevaux peuvent être mis au carroſſe, ſans courir aucun riſque, ni expoſer les Maîtres, qui ſe fient ſur un Cocher, qui lui-même n'eſt pas en ſûreté, s'il n'eſt expérimenté dans la maniere de conduire un équipage, & avant que de les y mettre, il doit en faire ſon rapport à l'Ecuyer s'il y en a un, ou à ſon Maître, & rendre compte de la capacité des chevaux, ce qui eſt abſolument néceſſaire pour qu'on ne s'expoſe pas témérairement.

Maniere de mener des Chaises à Paris & aux environs.

Outre les Carrosses, il y a encore différentes sortes d'équipages à Paris. Sans parler des Fiacres, que ceux qui les conduisent menent comme ils peuvent, & non comme ils veulent, & sur lesquels on ne peut donner d'avis, parce que les chevaux de Fiacre sont des chevaux ruinés, & que l'équipage est un équipage délabré, & les Cochers, si on peut leur donner ce nom, des ignorants parfaits dans le métier qu'ils font: sans parler, dis-je, de ces mauvaises voitures publiques, il y a des Caléches, & Phaétons, qui se menent comme les Carrosses & les Chaises avec un seul cheval, que des particuliers ont, les uns pour leur plaisir, les autres pour leur utilité.

Les Chaises & le harnois du cheval, demandent la même attention qu'un plus grand équipage pour la propreté; & un cheval de Chaise, qui souvent est aussi un cheval de main, doit être soigné & demande le même ménagement que des chevaux de carrosse.

Qui sait monter à cheval, le conduire, lui tenir la main, la lui lâcher quand il faut, & le faire tourner à droite & à gauche, peut mener une chaise. Mais ceux qui se plaisent dans ces petits équipages, soit qu'ils ayent un ou deux chevaux, doivent dans Paris éviter les embarras, prendre garde aux tournants des rues, & ne pas approcher des bornes. Il faut peu de chose pour faire verser ces voitures légeres, qui, pour n'être pas si sujettes aux secousses & au cahotage qu'un carrosse, ne sont pas moins dangereuses,

dangereuses, quand on les fait rouler avec impétuosité, comme il n'arrive que trop souvent. En un mot, toutes les petites voitures ne sont commodes que quand on les conduit doucement.

Maniere de mener une Chaise de Poste.

J'ai déja parlé de la maniere dont on doit monter des Chaises de poste. Ici je vais parler de leur équipage, & dire comme on doit les conduire.

Un Postillon qui mene une chaise de poste, n'a communément que deux chevaux à conduire, savoir le cheval du brancard & celui sur lequel il est. Il faut qu'un Postillon soit à cheval de bonne grace, c'est pourquoi il seroit nécessaire qu'il eût appris à monter à cheval pour s'y bien tenir. Lui & son cheval en seroient plus à leur aise, & on ne verroit point de Postillon de travers sur leurs chevaux, se donner bien du mouvement du corps, ou brandiller les jambes continuellement.

Ordinairement, le Postillon va au petit galop, & le cheval de brancard ne fait que trotter. Cela est plus aisé à voir lorsqu'il ne s'agit que de faire trois ou quatre lieues, comme d'aller de Paris à Versailles. Mais si on veut voyager en chaise de poste avec ses chevaux, aucun des deux ne doit galoper : il faut renoncer à la grace en cette occasion, car le galop, quelque petit qu'il soit, fatigue toujours plus un cheval que le trot, qui est son allure naturelle.

Les Postillons de la poste galopent communément, mais leurs chevaux sont en haleine, & ils n'ont tout au plus que cinq ou six lieues

à faire : auſſi voit-on que ces chevaux ſe mettent bientôt, pour ſe ſoulager, à une eſpece de train rompu qui tient du trot & du galop, & qu'on appelle *l'Aubin*.

Le Poſtillon n'a d'autre attention à avoir à l'égard de la voiture que de bien conduire la roue droite : car comme le cheval de Brancard eſt attelé entre les deux Brancards au milieu de la Chaiſe, & que le Poſtillon eſt à ſa gauche, la roue gauche eſt derriere vis-à-vis de la croupe de ſon cheval; ainſi cette roue ſuivra par-tout où il aura paſſé. Il n'en eſt pas de même de la roue droite, qui eſt bien plus en dehors : C'eſt pourquoi quand il veut que la Chaiſe tienne le milieu du chemin, il faut qu'il marche ſur le côté du chemin à gauche. Quand il tourne à gauche, il peut tourner court : mais à droite, il faut qu'il prenne ſon tournant de très-loin.

Quand il s'agit de cartayer, le cheval de Brancard doit marcher ſur le bord de l'orniere, à droite ou à gauche de ladite orniere. Quand il voudra retenir ſon cheval de Brancard, ſoit qu'il aille trop vîte, ou dans une deſcente, il lui ſoutiendra la tête, en levant la longe de main droite en haut, à côté de ſa tête. En montant il faut qu'il faſſe bander les traits de ſon porteur, pour ſoulager le cheval de Brancard : mais en pays plat ſon cheval doit tirer médiocrement, ſur-tout lorſqu'il galope. Il doit être adroit à éviter les pierres. Il ſe trouve des Poſtillons, avec leſquels on ne perd pas la moindre petite pierre d'un chemin. Ils traverſent auſſi les ruiſſeaux de pavé, & autres pentes pareilles, en biais, comme font auſſi bien des Cochers qui ne veulent pas mener avec attention.

Ce n'eſt pas une précaution ſuperflue dans les mauvais chemins, pour le ſoulagement du Poſtillon & la ſûreté de celui qui eſt dans la Chaiſe, d'avoir des guides, avec leſquelles il puiſſe conduire le cheval de Brancard, dans les cas où le Poſtillon a de la peine à lui faire tenir la route ſûre, ou dans d'autres occaſions qui peuvent ſe rencontrer le long du chemin.

Maniere de charger & de mener une Charrette.

Après avoir parlé des devoirs d'un Cocher & d'un Poſtillon, il me reſte à dire deux mots de ceux du Chartier.

Le métier de Chartier exige auſſi une eſpece d'intelligence: il doit ſe tenir toujours à gauche en devant du limonier. Le nombre des chevaux qu'on attele à une Charrette n'eſt pas fixe: il ne paſſe guere cependant dix ou douze.

Il doit charger ſa charrette de façon que le poids qu'il y mettra ſoit en équilibre ſur l'eſſieu, afin que les limons ne peſent point ſur le limonier, ni trop en arriere, afin que ſa Charrette ne ſe renverſe: Il ne doit point harceler ſes chevaux en beau chemin, de peur de ne les plus trouver dans le mauvais.

Le limonier ne doit point ou peu tirer lui ſeul, parce qu'il eſt obligé de tourner, reculer & ſoutenir dans les deſcentes. L'eſſentiel du Chartier eſt de faire tirer tous ſes chevaux également, de choiſir bien ſon chemin, de ſe ſervir à propos du limonier, de prendre bien ſes précautions, quand il a beaucoup de chevaux, pour tourner, de ne jamais monter deſſus pour peu qu'il ait à gouverner ſa charrette, de ne jamais dormir dans ſa charrette en chemin, pour éviter bien des acci-

dents qui le menacent alors. Je dois cet article & plusieurs autres au nouveau Parfait Maréchal, qui m'a beaucoup servi, & que je ne cesserai point de consulter sur les choses qui sont de mon sujet, pour donner à cet Ouvrage toute la perfection qui me sera possible. C'est un livre qui m'a été indiqué par les différentes personnes que j'ai eu besoin d'aller voir, à cause des différentes Professions qu'elles exercent, & qui ont du rapport à tout ce qui regarde les devoirs d'un Cocher.

Des Palefreniers.

Si j'ai parlé au commencement de cet Ouvrage, des soins qu'un Cocher doit avoir de ses chevaux dans l'écurie, je n'ai prétendu parler que de ces domestiques qui sont chez quelques Bourgeois, Cochers, Palefreniers & Portiers tout ensemble. On sait que chez le Roi, les Princes & Seigneurs de la Cour, & Gens de la premiere condition, les Cochers n'ont d'autre occupation que de veiller au soin & à l'entretien de leurs Equipages, & de monter sur leur siege, quand ils sont commandés. Ces Cochers, distingués parmi leurs pareils à cause des Maîtres qu'ils ont l'honneur de servir, n'ont au-dessus d'eux que l'Ecuyer, & au-dessous les Palefreniers & Garçons d'écurie. Ainsi je vais entrer dans les fonctions du Palefrenier, & les expliquer amplement, pour que les Palefreniers & les Garçons d'écurie avec les Cochers & les Postillons puissent tous profiter de ce qu'ils apprendront de nouveau dans ce Livre, qui ne paroît que pour leur utilité.

Des Devoirs du Palefrenier.

Dans les grandes écuries où il y a plusieurs attelages de chevaux de carrosse, & de plus des chevaux de selle, on voit plusieurs Palefreniers, qui en ont un à leur tête dont le devoir est d'avoir l'œil sur tout ce qui se passe autour des chevaux, tant pour le pansement, le boire & le manger, que pour faire observer par ceux qui lui sont soumis l'ordre & la vigilance. Il est responsable de la conduite des autres Palefreniers, & du gouvernement des chevaux.

Le métier de Palefrenier paroît ne demander qu'une certaine routine. Cependant dans le nombre de ceux qui s'y emploient, il s'en trouve peu qui sachent bien le faire : car il y faut de l'activité, une certaine adresse, qui n'est pas commune dans ces sortes de gens, de la vigueur & de la hardiesse auprès des chevaux, sans brutalité : de la douceur, point d'ivrognerie & beaucoup d'attention pour ce qui regarde le pansement & les soins qu'exige cet Animal.

Le Palefrenier est, pour ainsi dire, celui qui vit le plus avec les chevaux, qui les approche le plus souvent, & qui doit connoître plutôt leur état. C'est à lui d'avertir sans tarder, ou le Maître de l'Ecurie, ou le Cocher, ou l'Ecuyer, lorsque les chevaux ont besoin de quelque chose, comme d'être médicamentés, ferrés, &c. Le Palefrenier ainsi que le Cocher doit avoir la propreté, afin de beaucoup tenir les chevaux nets. Il y a des pays affectés pour les bons Palefreniers, comme pour les bons Cochers. Les Bas-Bretons sont excellents Palefreniers, mais les Anglois leur sont supérieurs.

Un Palefrenier n'a guere que quatre ou ſix chevaux de carroſſe à panſer. J'ai dit au commencement de cet ouvrage l'heure qu'on doit entrer dans l'écurie, & que la premiere choſe qu'on a à faire le matin, eſt de bien nettoyer la mangeoire devant chaque cheval, ou avec la main, ou avec un bouchon de foin, après quoi on donne à chaque cheval ſa meſure d'avoine.

Après qu'il l'a mangée, le Palefrenier, ou le Cocher qui n'a point de Palefrenier ſous lui, doit relever la litiere avec une fourche, & ſéparer la vieille d'avec la nouvelle, qu'il pouſſe ſous la mangeoire. Pour le crottin ou la vieille litiere, il la doit porter dehors ſur une civiere. C'eſt cette vieille litière amaſſée & pourrie qui fait le fumier dont on engraiſſe les terres.

Après avoir balayé les places de ces chevaux, & ôté la vieille litiere, le Palefrenier doit mettre une caveſſine ou un filet à ſes chevaux, qu'il fait ſortir les uns après les autres de l'écurie, s'il ſe peut, pour les panſer, comme je l'ai dit, ce qui eſt préférable à cauſe que la pouſſiere qui ſort du cheval revole dans l'écurie ſur les autres chevaux. Si on ne pouvoit pas les panſer dehors, ſoit à cauſe du mauvais temps, ou de la ſituation du lieu, qui ne le permettroit pas, du moins on doit faire ſortir chaque cheval de ſa place, & l'attacher au poteau, après quoi on ſe met en devoir de l'étriller.

Pour ne pas me répéter, je renvoie au commencement de cet ouvrage, où j'enſeigne la maniere d'étriller, de broſſer, de bouchonner, de ſe ſervir de l'épouſſette, de peigner & laver, de trouſſer la queue d'un cheval, & de lui faire le crin. Mais outre la maniere ordinaire de pan-

ſer les chevaux, il y en a une particuliere pour les chevaux qui ſont ſi ſenſibles & ſi chatouilleux, que l'étrille & même la broſſe les tourmente exceſſivement.

Cette façon eſt de les panſer avec la main : elle conſiſte à tenir ſa main un peu humide, & à s'en ſervir comme on feroit de la broſſe, la paſſant à plat ſur tout le corps en tout ſens, la lavant quand elle eſt craſſeuſe, & recommençant ainſi, juſqu'à ce qu'il ne paroiſſe plus de craſſe à la main. La premiere fois on y emploie deux ou trois heures : mais dans la ſuite une heure tous les matins ſuffit. Cette maniere rend le cheval très-net.

Pour faire les crins d'un cheval, on ſe ſert ordinairement de deux inſtruments, ſavoir, des ciſeaux ou du razoir. Quand un cheval a tous ſes crins, comme un cheval de carroſſe, c'eſt-à-dire qu'on ne lui a pas coupé la queue ni la criniere, lui faire les crins ou les oreilles, c'eſt couper ou razer une bordure d'un demi-pouce autour du bord des oreilles en dedans & en dehors. Pour faire le crin des oreilles, comme je n'en ai pas parlé, en voici la maniere.

On attache le cheval à des anneaux, ou à ſon genouil même, de façon qu'il ait la tête baſſe : puis le Palefrenier prenant les ciſeaux, il coupe à petits coups & le plus ras qu'il peut, le poil de l'oreille, formant ſa bordure bien égale en dehors : ou bien après avoir mouillé l'oreille avec du ſavon, il emporte le poil de l'oreille avec un razoir. Les crins de l'encolure & le toupet ne ſe coupent qu'avec des ciſeaux ; comme on ne les coupe point aux chevaux de carroſſe, je n'en parle point.

Il y a cependant des chevaux de carroſſe de

moyenne taille, auxquels on coupe ordinairement les crins & la queue, pour leur donner un air plus léger, & pour embellir leurs figures. Par exemple si des chevaux ont la tête & le col gros, on coupe le toupet & plus de crin sur l'encolure, ce qui leur dégage le col & la tête. S'ils ont le col mince, on le dégarnit moins : s'ils l'ont court, on l'allonge à la vue en le rendant plus nud. Enfin on tâche de faire en sorte que cette opération leur donne une figure plus avantageuse que celle qu'ils avoient auparavant.

Il y a des chevaux à qui le poil croît fort long sous la ganache & au ventre. Quelques-uns allument un brandon de paille, & le passent légerement sous ces parties, allant & venant sans s'arrêter, jusqu'à ce que tous ces grands poils soient brûlés. J'ai dit comment on doit faire le poil des jambes. On se sert pour cela de cizailles, ou pinces à poil, avec lesquelles on arrache de ce poil, l'étageant, comme un Perrùquier qui coupe les cheveux de façon qu'il ne paroisse pas qu'on en ait ôté. Cette opération est bonne aux chevaux de carrosse, car cette abondance de poil est un magasin de crasse & de boue.

Après qu'un Palefrenier a pansé ses chevaux, il les couvre chacun d'une couverture. Si les chevaux sont trop gras, ou qu'ils ne fassent pas beaucoup d'exercice, il est bon de les laisser au filet sans manger jusqu'à neuf heures. Les licols avec lesquels on les attache, doivent avoir deux longes de cuir ou de corde, ou bien deux chaînes de fer pour les chevaux qui ont pris l'habitude de ronger leurs longes.

On passe chaque longe dans l'anneau, atta-

ché des deux côtés à la mangeoire, enfuite dans le trou d'une boule de bois percée, au-delà de laquelle on noue le bout de la longe, afin d'arrêter la boule, qui doit être affez pefante pour que la longe puiffe être entraînée par fon poids, de peur que le cheval ne s'enchevestre, c'eft-à-dire qu'il ne fe prenne le pied de derriere dans la longe du chevestre ou licol, ce qui arrive quand il va fe gratter la tête avec le pied de derriere, car ce pied fe trouvant pris dans la longe, le cheval à force de fe tourmenter pour le retirer, fe couperoit quelquefois le paturon très-dangereufement, & s'y feroit une plaie confidérable.

Il eft beaucoup mieux d'attacher pendant le jour une des deux longes du licol en haut aux roulons, que de les mettre toutes deux en bas. Cette façon fait que les chevaux ne fauroient baiffer la tête pour manger leur litiere, ce qui les échaufferoit & leur feroit mal.

J'ai fait voir la maniere de conferver les pieds des chevaux; j'ai parlé de leur nourriture, de leur boiffon, & de tout ce qu'un fimple Palefrenier, ou Palefrenier Cocher doit faire auprès de fes chevaux, depuis le matin jufqu'au foir; que fes occupations du jour finiffent quand il a fait la litiere, & détaché une des longes du licol du ratelier, pour la repaffer dans l'anneau de la mangeoire, afin que les chevaux puiffent fe coucher. Il ne me refte plus qu'à parler des inftruments dont le Palefrenier ne fauroit fe paffer.

Inftruments du Palefrenier.

Une Etrille de fer étamé, qui fert à ôter la

premiere crasse; celles d'Angleterre passent pour les meilleures.

La Brosse ronde qui sert ensuite à ôter la crasse la plus fine, & à unir le poil. Elle doit être de poil de Sanglier.

Le Peigne, de corne, auquel il ne doit manquer aucune dent, & qu'on doit exactement nettoyer, sert à peigner la queue & les crins.

L'Éponge, qui sert à laver les crins & à nettoyer les jambes.

L'Epoussette de drap ou de serge, qui sert à essuyer les crins, & à rendre le poil luisant.

Le Couteau de chaleur, avec lequel on abat la sueur du cheval.

Les Ciseaux ou le Razoir pour faire les crins : le Torche-nez pour empêcher le cheval de se tourmenter, quand on lui fait les crins.

Le Seau, pour apporter toute l'eau nécessaire au pansement, & pour faire boire.

La Pelle, pour nettoyer l'écurie, & mettre le crottin dans la civiere.

La Fourche de bois, pour faire & remuer la litiere.

Le Ballet de bouleau, pour balayer l'urine des chevaux.

Le Ballet de jonc, qui ne doit servir qu'à laver les roues & le train des Carrosses & autres Voitures; parce que pour laver les jambes, il est mieux de se servir d'une petite brosse longue, avec l'éponge.

La fourche de fer, qui sert à remuer le fumier.

La pince à poil, qui sert à arracher le poil du fanon à un cheval qui en a trop.

Le bouchon de foin, qui se fait sur le champ, pour frotter un cheval qui a chaud.

Le Cure-pied, qui sert à nettoyer le dessous

du pied. Un Cocher doit le porter en campagne, pour ôter les gravois & pierres qui s'engageroient ſous les pieds de ſes chevaux.

Il doit auſſi toujours avoir dans ſa poche un couteau à poinçon, tant pour couper les cuirs, quand il en eſt beſoin, que pour faire des trous aux courroies ſuivant les beſoins.

De l'Écurie.

Avant que de finir cette premiere partie, je crois qu'il eſt à propos de parler des Ecuries, & des meubles qui doivent s'y trouver. Je vais faire cet extrait ſur ce qu'en dit le *nouveau Parfait Maréchal.*

Les Ecuries pour les chevaux de Carroſſe, ſont les mêmes que pour les chevaux de ſelle. Leur grandeur doit être conforme au nombre de chevaux qu'on y veut loger.

On conſtruit trois ſortes d'Ecuries. La premiere, eſt l'Ecurie à un ſeul rang de chevaux. La deuxieme, eſt l'Ecurie double ou à deux rangs de chevaux, les croupes des chevaux vis-à-vis les unes des autres, & un eſpace pour paſſer entre les deux rangs. La troiſieme, eſt une eſpece d'Ecurie double, ſéparée au milieu dans ſa longueur par un mur ou une forte cloiſon. Les têtes des chevaux regardent ce mur, ou cette forte cloiſon, & ſont vis-à-vis les uns des autres ſans ſe voir. Entre les croupes & le gros mur de chaque côté, eſt un paſſage, & le mur où la cloiſon du milieu finit, avant les bouts de l'Ecurie, pour laiſſer la liberté de communiquer d'un côté à l'autre; ou ſi les bouts ſont fermés, on laiſſe une communication, ou porte au milieu.

L'Ecurie ſimple eſt la plus commode, parce qu'on eſt maître des embraſures des fenêtres, & de tout le mur qui regarde la croupe des chevaux, qui ſert à loger les uſtenciles, & le Palefrenier même ou le Cocher, qui a ſous ſa main & à portée des chevaux qu'il panſe, tout ce qu'il lui faut.

La premiere Ecurie double, dont les croupes des chevaux ſe regardent, eſt plus belle au coup d'œil, puiſqu'on voit en même temps deux rangs de chevaux; mais elle eſt plus incommode, parce que le Palefrenier n'a point derriere ſes chevaux de quoi mettre ſes uſtenciles, qu'il doit aller chercher au bout de cette Ecurie, où on laiſſe ordinairement un eſpace ſans chevaux à cet effet. Plus ces Ecuries ſont longues, plus elles ſont incommodes.

La deuxieme Ecurie double, ſavoir, celle dont les têtes des chevaux ſont vis-à-vis l'une de l'autre, & ſéparées par un mur, n'eſt autre choſe que deux Ecuries ſimples, accollées par un mur mitoyen, & ainſi elles ont chacune les mêmes commodités de l'Ecurie ſimple, puiſqu'il y a un mur derriere la croupe des chevaux de chacune.

Une Ecurie, pour être ſaine, ne doit pas être conſtruite dans des lieux humides & bas. On doit la placer, s'il eſt poſſible, ſur un terrein ſec, & l'expoſer au levant, qui lui conſerve un air tempéré en toutes ſaiſons. J'ai dit ailleurs que l'humidité eſt contraire aux chevaux; par conſéquent les Ecuries ſituées dans des fonds & dans des ſouterrains cauſent différentes maladies aux chevaux, comme Eaux, Poireaux, fus morfondus, &c. parce que l'humidité bouche les pores, & interrompt par conſéquent

la tranſpiration, qui refluant dans le ſang ſe rejette ſur quelque partie qu'elle affecte.

Meubles d'une Ecurie.

Toute Ecurie eſt meublée d'une mangeoire, d'un ratelier, de barres, & de poteaux. Elle doit être pavée, avec un ruiſſeau pour écouler l'eau & les urines, & il faut eſpacer les places des chevaux, de façon que les chevaux ſoient à leur aiſe, & qu'on ait aſſez de place pour paſſer derriere eux ſans crainte d'en être bleſſé.

On conſtruit deux eſpeces de rateliers, les uns penchés & les autres droits. Les rateliers penchés ne prennent rien ſur l'Ecurie, parce que le bas du ratelier eſt ſcellé contre le mur, & le haut qui eſt penché en devant eſt ſoutenu dans cette ſituation par des barres de fer, qui vont horizontalement du mur au haut du ratelier, alors la mangeoire eſt contre le mur; mais le ratelier droit doit avancer de près d'un pied, & la mangeoire eſt appuyée contre ſa cloiſon. Au bas des rouleaux de ce ratelier, entre ſa cloiſon & le mur, on poſe une grille de bois diagonalement, dont le haut s'accôte contre le mur, & qui laiſſe paſſer la pouſſiere du foin.

La mangeoire ou l'auge, eſt un conduit d'environ un pied de creux qui préſente le côté, & qui continue d'un bout à l'autre de l'Ecurie, ſoutenu en deſſous de diſtance en diſtance par des morceaux de bois qui ſe nomment des racinaux. Le haut de la mangeoire eſt ordinairement élevé de trois pieds & demi, & ſon bord eſt garni de tôle, ou de cuivre, afin que les chevaux ne rongent point le bois; c'eſt dans le concave de ce conduit qu'on jette l'avoine

qu'on donne au cheval. On attache à diſtances égales aux parois de la mangeoire, au-deſſous de ſon rebord, trois anneaux, celui du milieu ſert à ſoutenir la barre, & par les autres paſſent les longes du licol qui attachent chaque cheval à ſa place.

Les places des chevaux ſont ſéparées par les barres & les poteaux. Les barres ſont des morceaux de bois ronds & longs, troués par les deux bouts, afin d'y mettre deux cordes, dont l'une attache la barre à l'anneau de fer de la mangeoire, & l'autre l'attache au poteau.

Les poteaux ſont de gros morceaux de bois ronds, & hauts de quatre pieds hors de terre, eſpacés de diſtance en diſtance, & placés de bout, leſquels terminent la place de chaque cheval. Chaque poteau eſt percé par le haut d'un trou, dans lequel on paſſe une des cordes de chaque barre pour la ſoutenir par un des bouts, pendant que l'anneau de la mangeoire la ſoutient par l'autre. On met au haut & aux deux côtés des poteaux un anneau de fer de chaque côté, qui ſert à attacher les longes de la caveſſine, l'une à un poteau, l'autre à l'autre quand on veut retourner le cheval dans ſa place. On met encore au-devant du poteau en devant un crochet, pour y pendre la caveſſine, la bride, ou le filet. Chaque poteau eſt enfoncé de deux pieds & demi au moins dans la terre, & bien ſolidement fondé, afin qu'il ſoit ſtable.

Il y a des Ecuries où on met un coffre à l'Avoine dans l'endroit le plus commode, ſoit au bout ou dans une embraſure de fenêtres. Ce coffre doit avoir en dedans une ſéparation pour le Son, & s'il le faut une autre pour l'Orge.

Les lanternes ſont néceſſaires dans les Ecuries. Les meilleures ſont à-peu-près faites comme les lampes des Egliſes, & on n'y brûle que de l'huile, parce que la lumiere qui eſt dans la lanterne ne doit jamais en être ôtée, de peur du feu. Mais quand le Palefrenier a beſoin de lumiere, il faut qu'il ait une petite lanterne de corne ordinaire avec une chandelle dedans, qu'il allume à la lanterne d'écurie.

Il y a auſſi des écuries, au bout deſquelles eſt un garde-meuble pour y ſerrer les brides & les harnois, ce qui eſt fort commode pour que l'humidité de l'écurie ne moiſiſſe pas les cuirs. Il eſt encore mieux qu'il y ait une cheminée pour y faire de temps en temps du feu, afin de tenir cet endroit ſec. Il y a ordinairement dans les écuries des ſuſpentes à chaque bout, où ſont dreſſés les lits des Palefreniers.

Proportions des Places de chaque Cheval dans une Ecurie.

Chaque place doit avoir ſept pieds & demi, à huit pieds de longueur, depuis la mangeoire juſqu'aux poteaux, & quatre pieds de large, avec des barres. Chaque place doit être pavée, elle en eſt plus propre, & plus aiſée à nettoyer. Elle doit avoir une pente douce depuis la mangeoire juſqu'au poteau, afin de donner écoulement à l'urine, & pour que le devant du cheval étant un peu plus haut que le derriere, il ne peſe pas tant ſur ſes épaules, & ait plus de grace à la vue.

Le mur qui fait face aux croupes des chevaux, doit être percé de croiſées pour donner du jour. On garnit ce mur de planches en ta-

blettes de taſſeau, & de portemanteau, pour y mettre & pendre tous les uſtenciles du Palefrenier, & de l'écurie. J'ai donné la liſte des premiers, voici les autres.

Uſtenciles néceſſaires dans une Écurie.

On doit avoir des Entraves qu'on met aux pieds des chevaux accoutumés à mettre leurs pieds dans la mangeoire.

Des Boules pour faire deſcendre les longes du licol.

La Vanette ou le Crible pour ôter la pouſſiere de l'avoine quand on la donne.

La Meſure dans laquelle on meſure l'avoine qu'on donne aux chevaux; elle doit être de bois plein, ou d'oſier.

La Civiere, qui ſert à tranſporter le fumier hors de l'écurie.

Le Tablier de Palefrenier, ou l'épouſſette de toile, qui ſert à mettre autour de ſa ceinture, quand il panſe le cheval, &c.

Les Lunettes, qui ſe mettent au cheval en pluſieurs occaſions, où on ne veut pas qu'il voie clair.

La Caveſſine à deux longes, qui ſert à paſſer par-deſſus la bride d'un cheval, pour le tenir quand on le mene en main.

La Muſeliere de fer, ou le Panier de fer, qui ſert quand on veut empêcher le cheval de manger, ou de mordre ſon compagnon.

Le Chapelet, qui ſe met au col du cheval quand on veut l'empêcher de porter la dent ſur quelque mal qu'il a, de peur qu'il ne l'envenime.

Le Coupe-paille, qui ſert à couper la paille par

par petits fétus, de façon que le cheval puiſſe la manger en guiſe d'avoine, en y mettant cependant moitié avoine.

Cette machine a été inventée en Allemagne, & les Allemands en font beaucoup d'uſage.

Je penſe n'avoir rien oublié des devoirs du Cocher, du Poſtillon, des Palefreniers & Garçons d'écurie. Comme la connoiſſance des chevaux de carroſſe eſt néceſſaire aux uns & aux autres, je vais en parler dans la ſeconde partie de cet Ouvrage.



SECONDE PARTIE.

Inſtructions aux Cochers ſur les Chevaux de Carroſſe.

Connoiſſance des Chevaux de Carroſſe, néceſſaire à un Cocher.

TOUT Cocher doit ſe connoître en Chevaux. Mais combien d'eux, qui loin de s'y connoître, ne ſavent pas même les panſer? Il faut qu'il étudie leur tempérament, qu'il ſache quand ils ſont en ſanté, qu'il diſtingue leurs maladies, qu'il n'ignore pas les remedes qui leur conviennent, ni de quelle maniere on doit les gouverner, tant pour la nourriture, que pour le travail. Il faut encore que pour bien mener il ait de l'expérience, une bonne main, du jugement, & de bons chevaux. Il en eſt peu qui ayent aujourd'hui toutes ces qualités. On voit aujourd'hui des équipages entre les mains de jeunes gens, & autrefois les moins âgés avoient trente ans quand ils commençoient à mener. Mais ſi un Cocher doit ſe connoître en chevaux, il eſt bon que les Maîtres en ayent auſſi du moins une légere connoiſſance Il leur en coûte moins : & la dépenſe eſt double pour eux, s'ils ne les ſavent pas choiſir, & plus grande encore, quand le Cocher ne s'y connoît pas.

Maniere de connoître un beau Cheval.

Un Cheval eſt beau, quand il a les feſſes amples, pleines & rondes, les cuiſſes potelées. Il eſt court de corps, bas de jambes, rond de croupe, épais de ventre, quarré du poitrail, fin d'encolure, ſa criniere eſt médiocrement garnie, ſes oreilles bien placées, petites & droites, ſa tête ſeche médiocrement, petite & bien proportionnée au corps, ſes yeux à fleur de tête, le barbouchet menu, les naſeaux bien ouverts, les pieds fournis d'un bon ſabot, bâtis de bonne corne noirâtre. Il faut encore qu'il ſoit bien en talons, en jambes, qu'il ait les jarrets plats, élevés du devant, la queue médiocrement touffue, & longue à demi-pied de terre. Enfin il doit bien porter ſa tête; & pour être parfait, il faut qu'il tienne de quâtre animaux différents, de la Licorne pour le poitrail & la belle encolure; du Renard pour les belles oreilles; du Taureau pour les yeux beaux & à fleur de tête; du Cerf pour la jambe fine, ſeche, médiocrement haute, mais un peu chargée de poil, avec un beau pied bien relevé du devant. Voilà en abrégé un Cheval parfait.

Figures des Chevaux de Carroſſe.

Les chevaux que l'on choiſit pour le carroſſe ne doivent prendre que cinq, ou ſix ans; il faut tâcher de les égaler le plus qu'on peut. La taille eſt à la volonté de ceux qui les achetent. Mais on doit les choiſir courts & ronds, élevés du devant, la côte bien élevée, la croupe & le poitrail quarrés, dégagés de l'épaule, c'eſt-

à-dire, les épaules plates du haut, & rondes du bas, les genoux petits, la jambe plate & courte, peu de poil & de chair, de gros nerfs bien détachés des os, courts en jointure, un pied large, rond en haut, l'encolure plate, & médiocrement chargée de crin, la tête ſeche, les oreilles moyennes, bien piquées, & droites, des yeux à fleur de tête, le tour de la prunelle noirâtre, & les narines fort ouvertes.

Maniere d'appareiller les Chevaux de Carroſſe.

Quoique j'aye déja parlé de la maniere d'appareiller des chevaux à l'article des Attelages de campagne de quatre, de ſix, & de huit chevaux, je dois encore répéter ici que deux chevaux de carroſſe doivent être égaux, c'eſt-à-dire de même taille, de même poil, de même couleur, de même hauteur, de même épaiſſeur, & de même force. Ils doivent autant qu'il eſt poſſible être égaux du trot, du pas & de la bouche. Il eſt même de conſéquence que des chevaux de carroſſe, qui ſont obligés de travailler enſemble, ayent la bouche égale : car ſi l'un des deux avoit la bouche mauvaiſe & l'autre bonne, celui qui l'auroit mauvaiſe travailleroit ſeul, à moins que le Cocher qui les gourme ne les ſache brider comme il faut.

Eſſai des Chevaux de Carroſſe.

On eſſaie des chevaux de carroſſe au chariot, ou au *Diable*, qui eſt une machine faite exprès pour cet uſage, afin que ſi un cheval rue, il ne puiſſe pas bleſſer celui qui mene

les deux chevaux; étant attelés, on commence par les mener au trot, cette allure étant la principale qu'on demande des chevaux de carrosse. Alors on examine s'ils trottent bien, c'est-à-dire, les hanches basses, sans dandiner de la croupe, & la tête haute. Ils trottent & tirent également quand le trot de l'un n'est pas plus raccourci, que celui de l'autre, ce qui les empêche de tirer également, aussi-bien que la vivacité de l'un des deux, car souvent il y en a un vif, & l'autre paresseux; le paresseux ruine le vif, car il le laisse tirer seul. On se doit bien garder de l'acheter : mais s'il n'est qu'un peu moins vif & un peu plus lourd que son camarade, on y remédie en l'attelant sous la main du Cocher, c'est-à-dire à droite, afin que le Cocher l'avertisse du fouet, lorsqu'il se rallentira. Il est de la grace de l'attelage que les deux chevaux attelés à côté l'un de l'autre portent également, c'est-à-dire qu'en trottant ils tiennent leurs têtes également hautes, & en même situation; il est aussi plus agréable qu'ils soient tous deux marqués en tête, soit par l'étoile ou par le chanfrain; mais il est essentiel qu'ils ayent la bouche bonne, ce qu'on voit en les faisant reculer étant attelés au carrosse.

Des Chevaux de Chaise.

Les Chevaux qui servent aux Chaises de Poste, & qui ne sont point Chevaux de poste, sont d'une espece toute différente des chevaux de carrosse. Une Chaise de Poste est attelée de deux chevaux, qui sont aussi très-différents l'un de l'autre. L'un s'appelle cheval de brancard, & l'autre cheval de côté ou bricolier. Le che-

val de brancard doit être choisi de bonne taille, étoffé, allongé, trottant vîte & aisément: le bricolier, qui porte le Postillon, ne doit pas être si étoffé, tirer plus sur le cheval de selle, & avoir un galop raccourci & aisé.

Autres Chevaux de Tirage.

Les autres chevaux de tirage, comme Chevaux de Charrette, de Charue, de Coche, sont ordinairement des roussins, ou chevaux entiers, attelés avec un collier. Il ne leur faut de qualités, que celle de tirer bien & fort, qu'ils soient bien étoffés de par-tout, le poitrail large, & les épaules nourries, car la pesanteur seule de ces parties leur aide beaucoup à entraîner les fardeaux, qu'ils doivent voiturer.

Les chevaux de bats, ou de bagage, qui servent à la guerre à porter des fardeaux, sont dans le genre des chevaux communs. Ils doivent être bien traversés, & avoir sur-tout des reins bons & forts. Les chevaux de Messager, qui sont destinés à porter des ballots d'un endroit à un autre, sont d'une espece plus mince, afin qu'ils soient plus légers, car ils vont souvent au trot. Ils doivent d'ailleurs avoir les qualités des précédents à proportion de leur espece.

Je ne parlerai point des chevaux de selle qui sont à différents usages, pour les voyages, la guerre, & la chasse. Les chevaux de voyage comprennent les chevaux de Maître & de Domestique. Les chevaux de guerre, comprennent ceux que le Roi, les Princes, les Officiers-Généraux montent, ceux des simples Officiers, des Cavaliers, Dragons, & Timbaliers. Comme

il y a la chaſſe aux chiens courants, & aux chiens couchants, il y a pour la premiere les chevaux de Maître & de Piqueurs, & pour la derniere les chevaux d'Arquebuſe.

Tous ces différents uſages exigent différentes qualités aux chevaux, qui ſont détaillées dans le nouveau Parfait Maréchal, & dont je ne parle point ici, parce que ces inſtructions ſont peu néceſſaires à un Cocher.

Difficulté de mener un Cheval fort en bouche, avec un autre qui ne l'eſt pas.

Un cheval fort en bouche & un cheval foible ne peuvent travailler enſemble. Le cheval fort traîne ſeul le carroſſe, & il arrive que travaillant toujours ſeul, il dépérit à meſure que l'autre augmente. Il eſt rare qu'un cheval fort en bouche ne ſoit très-vif, mais ſa vivacité ne dure pas. Ces ſortes de chevaux en moins de deux ans périſſent par les jambes, quand ils tombent entre les mains d'un Cocher qui ne ſait pas les gouverner. Parmi les chevaux forts en bouche, il y en a qui la portent au vent, d'autres qui ſe ramenent trop. Il faut aux premiers de longues branches à leurs mors de bride, & aux autres de fort courtes, parce qu'ils appuient les branches de leur mors de bride contre leur poitrail. Car jamais un cheval ne prend le mors de bride avec les dents, & lorſqu'il eſt armé il vaudroit autant le tirer par le bout de la queue que de le retenir par les rênes de la bride. Les chevaux qui portent la bouche au vent, ne ſont pas moins dangereux, ſi le Cocher qui les mene ne les fait brider & bien emboucher. Quand il ſe rencontre que

deux chevaux attelés au carrosse sont sujets à l'un ou à l'autre de ces défauts, c'est un très-mauvais équipage. S'il n'y en a qu'un des deux, on n'est pas exposé à tant de dangers.

Inconvénient des Chevaux qui ont la langue grosse & longue.

Quand un cheval a le barbouchet menu ou étroit, & la bouche fort fendue, c'est une marque qu'il est fort en bouche. Il y a des chevaux qui ont de grosses langues & fort longues; ils sont sujets à la tirer quand ils travaillent; cela est difforme, ils en sont même incommodés dans les chaleurs. La poussiere s'amassant sur leur langue, & s'y séchant, leur ôte la respiration, & entrant jusques dans le gosier, leur cause une altération si grande, qu'elle leur desséche les poumons, s'ils sont long-temps sans boire. Le remede qu'il y faut apporter est de leur couper autant de langue qu'il en sort de la bouche au-delà de la levre inférieure.

Finesse de ceux qui contre-marquent les Chevaux.

Il y a des personnes qui contre-marquent les chevaux, en leur limant les dents avec une lime douce, pour les faire toujours paroître à huit ans, quoiqu'ils en ayent douze ou quatorze. Ces finesses ne servent qu'à tromper ceux qui ne s'y connoissent pas : les bons Connoisseurs ne s'y trompent jamais.

Il y a plusieurs façons de contre-marquer, c'est-à-dire d'ajuster la dent de maniere qu'elle paroisse noire & creuse. La plus commune est

le burin. Ils creuſent la dent avec un burin, puis ils noirciſſent ce creux avec de l'encre double. Ils la noirciſſent encore avec un grain de ſeigle, qu'ils mettent dans le creux, & qu'ils brûlent enſuite avec un fer rouge. Mais il eſt bon d'avertir ici que la marque noire à la dent, s'il n'y a point de creux, ne ſignifie rien pour l'âge, quelque choſe que diſe un Maquignon pour perſuader que le cheval marque encore.

Il faut un peu de pratique & d'examen pour connoître les creux naturels des chevaux qui marquent, & alors on n'eſt guere trompé à la contre-marque; car on trouve ordinairement la dent rayée à côté du creux, parce que ſouvent le cheval remue pendant l'opération, ce qui fait gliſſer le burin ſur la dent : on trouve auſſi le noir de la dent plus noir que la naturelle. D'ailleurs pour les chevaux on a recours aux crochets.

Autre fineſſe & tromperie des Maquignons.

Si les chevaux ſont vieux, les Maquignons mal adroits leur ſcient ou leur liment les dents de devant en deſſus, d'autres plus aviſés les liment par-devant en bec de flûte, afin d'effacer l'avance des dents, & n'y touchent point par-deſſus. A l'égard des premiers, la tromperie eſt facile à connoître, quand le cheval a la bouche fermée, car les dents de devant ne ſe joindront plus, à cauſe que les machelieres les en empêchent. Aux autres il eſt aiſé de voir que le noyau ou le cœur de la dent paroît plus brun. Ce noyau a été découvert en limant; de plus la dent paroît voutée, comme ſi elle retournoit en dedans.

Lorſque le cheval eſt ſillé, c'eſt-à-dire, qu'il lui eſt venu des poils blancs au-deſſus des yeux, qui ſont une marque de vieilleſſe, s'il a peu de ces poils, ils les lui arrachent. En y regardant de près, on peut découvrir qu'il y a en cet endroit du poil arraché; ſi ces poils blancs ſont en quantité, ils leur donnent la couleur baie ou noire, ſuivant le poil du cheval.

Les Maquignons peignent auſſi les chevaux en bai, en bai brun, ou en noir, pour les empêcher d'être reconnus, ou pour en accommoder celui qui aime mieux ces ſortes de poils; mais lorſque le cheval mue, il redevient de ſa couleur naturelle, & quelquefois quinze jours après qu'il a été peint, ſi on a épargné la couleur.

On fait auſſi des étoiles, ou pelotes artificielles pour appareiller des chevaux de carroſſe. On les connoît en ce que les poils blancs ſont beaucoup plus longs que les autres, & que communément au milieu de la pelote, il ſe trouve un eſpace ſans poil. Les fauſſes queues leur ſervent, lorſqu'ils ont des chevaux qui ont la queue coupée, & qu'òn leur demande des chevaux qui ayent toute leur queue. On ſent aiſément la fauſſe queue avec la main, car elle eſt liée ſous le crin de la queue coupée.

Aux bouches ſeches, ils frottent les mors avec des drogues qui font venir l'écume, & aux bouches peſantes, ils mettent dans les levres une petite chaînette attachée à la bride & à la gourmette : cette chaînette eſt difficile à appercevoir.

Ils ſavent arrêter la pouſſe, & il eſt bien difficile de s'en appercevoir : ils arrêtent auſſi la morve pendant douze heures : on peut le découvrir pour peu qu'on en ait de ſoupçon en ſerrant le goſier, ce qui fait touſſer le cheval.

Si après avoir toussé, il semble qu'il ravale quelque chose, on doit se méfier de la morve.

Ils resserrent les molettes pendant un temps, mais on voit le poil plus uni dans la place des molettes qu'ailleurs. Ils dessèchent les eaux du soir au matin. Lorsque la jambe n'est pas gorgée, on ne peut guere s'en appercevoir, sinon qu'on ne sent pas le paturon bien net; mais ils ne peuvent guere cacher une jambe gorgée, & quelque chose qu'ils disent alors, on ne doit point s'y laisser aller.

Comme les Maquignons sont attentifs à tout ce qui peut faire valoir leurs chevaux, s'ils en ont qui soient lourds & paresseux, ils leur donnent tant de coups de fouet dehors & dedans l'écurie, qu'à la seule vue du fouet, quand le Maquignon le tient, ils sont toujours en l'air. C'est pourquoi plus on verra le cheval fouetté, ou se tourmenter à la vue du Maquignon, plus il faut se méfier de sa légereté & de sa bonté. On doit alors regarder aux yeux du cheval; si on les voit tristes & immobiles, quoiqu'il soit toujours inquiet & en mouvement, on doit être persuadé que c'est une rosse.

Il y a encore d'autres tromperies, dont les Maquignons se servent particulierement pour les chevaux de selle; mais comme ils ne sont point de mon sujet, je n'en parle point. On ne peut limiter toutes les fourberies de ces Messieurs, car ils en inventent à mesure qu'ils en ont besoin.

Les Marchands à Paris, doivent garantir leurs chevaux de pousse, morve, courbature, & boiteux d'un vieux mal, le tout pendant neuf jours, pendant quel temps on les peut contraindre en justice à reprendre leur cheval. Après les neuf jours ils n'y sont plus obligés.

Maniere d'examiner un Cheval de Carrosse avant que de l'acheter.

Quand on veut acheter un cheval de quelque espece qu'il soit, il faut tâcher d'abord de pouvoir l'examiner dans l'écurie tranquillement, afin de voir s'il se soulage tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, ou s'il avance un pied de devant, ce qui dénote qu'il a les jambes fatiguées.

On examine ses yeux en le faisant arrêter à la porte de l'écurie. Quand il est sorti, la premiere chose qu'on doit faire, est de lui regarder dans la bouche pour connoître son âge, puis on considére sa figure en général : on lui manie ensuite la ganache, pour savoir s'il n'a point de glandes, & si elle est bien ouverte. On regarde dans les nazeaux pour voir s'il n'est point chancré, ce qui pourroit être un signe de morve.

On regarde & on parcourt avec la main le garrot, les épaules, les jambes, les jarrets, pour voir si le tout est bien conditionné, bien sain & bien net de tous défauts. On regarde le flanc pour voir s'il n'est point altéré ; les pieds dessus, dessous & dedans. On fait lever le pied & on fait frapper avec le gros du fouet, ou autre chose dessus le fer, pour connoître si le cheval est aisé à ferrer, c'est-à-dire, s'il ne retire pas le pied quand on frappe dessus.

On le fait trotter pour voir s'il ne boite pas, & s'il trotte bien. Après quoi on l'essaie à l'emploi pour lequel il est destiné, c'est-à-dire au carrosse, en le mettant à un chariot, ou à la charrette. S'il doit servir à la selle, on monte dessus, & on voit s'il est difficile à seller & à brider.

Toutes ces cérémonies faites, si le cheval

convient, on en fait le prix, puis on le mene à l'écurie, on lui jette un peu d'avoine pour voir s'il mange bien ſans tiquer, & ſans inquiétude, & on finit le marché.

De la meſure & de la taille des Chevaux de carroſſe & autres.

Il y en a qui connoiſſent à vue d'œil la hauteur d'un cheval. Pour en être plus sûr il faut le meſurer avec la chaîne ou avec la potence. On ſe ſert plus communément de la chaîne, parce qu'elle eſt plus portative ; mais la meſure avec la potence eſt la plus exacte.

La chaîne eſt faite de petits chaînons de fer ou de laiton, haute de ſix pieds, marquée de pied en pied par un fil de laiton tortillé, & depuis le quatrieme juſqu'au ſixieme pied, d'autres petits fils de fer ou de laiton marquent les pouces : au bas de la chaîne eſt un plomb.

Lorſqu'on veut meſurer un cheval, on laiſſe tomber le plomb à côté du ſabot de la jambe de devant, puis coulant la chaîne le long de l'épaule, on s'arrête au haut de la pointe du garrot, puis on compte ſur la chaîne les pieds & les pouces, juſqu'à l'endroit, où on s'eſt arrêté, & on a la hauteur du cheval. Cette meſure n'eſt pas parfaitement exacte, parce qu'elle peut être altérée par l'épaule, plus ou moins charnue de deux chevaux de taille égale, ce qui fait quelquefois juſqu'à un pouce & demi de différence.

La potence n'eſt autre choſe qu'une regle plate de ſix pieds de haut, ſéparée par pieds & par pouces, le long de laquelle coule par le moyen d'une mortoiſe, une autre regle placée

d'équerre avec la toiſe ou la regle de ſix pieds, faiſant la figure d'une potence. On place la premiere regle de ſix pieds, faiſant la figure d'une potence, toute droite, & touchant à terre près du bas du ſabot à côté, & on hauſſe, ou on laiſſe l'autre regle juſqu'à ce qu'elle touche ſur le milieu du tranchant du garrot, puis comptant ſur la toiſe juſqu'à l'endroit ou cette regle eſt demeurée, on connoît préciſément la hauteur du cheval.

Un cheval de carroſſe ordinaire eſt de cinq pieds, un très-grand cheval de carroſſe ou de voiture eſt de cinq pieds, cinq à ſix pouces, un cheval ordinaire eſt de quatre pieds, huit à neuf pouces, un double Bidet de quatre pieds, cinq à ſix pouces, & un Bidet ordinaire eſt d'environ quatre pieds. Il ſe trouve des Bidets de trois pieds de haut, mais ils ſont rares, & de peu d'utilité.

Des Allures des Chevaux de Carroſſe & autres.

Les allures des chevaux ſont le pas, le trot, l'amble, le galop, & les trains rompus, qui tiennent de deux Allures enſemble, qui ſont l'entre-pas ou le tranquenard, & l'aubin. Le trot eſt l'allure qu'on examine à tout cheval qu'on veut acheter en le faiſant trotter en main, & c'eſt celle que l'on conſidere le plus aux chevaux de carroſſe, parce qu'ils ſont principalement deſtinés à celle-ci. C'eſt par elle que je vais commencer.

Lorſqu'un cheval trotte en main, il faut examiner s'il trotte franc & vigoureuſement, c'eſt-à-dire ſi le derriere chaſſe bien le devant, ſi le trot eſt vîte & égal, ſi le cheval trotte la

tête haute & les reins droits, c'eſt-à-dire s'il ne berce point & ne dandine pas. On dit que le cheval berce & dandine lorſqu'on voit la croupe balancer, parce qu'alors les hanches baiſſent alternativement à chaque temps du trot, ce qui marque un cheval mol & ſans force.

Pour voir ſi un cheval trotte bien devant lui, on ſe place précisément derriere le cheval, quand il jette les jambes de devant en dehors: elles paroiſſent au-delà de la ligne du corps à chaque temps de trot s'il trotte mal; mais s'il trotte bien devant lui, les jambes de derriere cachent entiérement celles de devant.

Le pas eſt la plus lente & la plus poſée des allures des chevaux, & en même temps celle qui fatigue moins un cheval. Le pas eſt auſſi une des allures des chevaux de carroſſe, quand des Maîtres veulent faire ménager leurs chevaux. Les qualités du pas ſont d'être doux, prompt, léger & ſûr. Il faut pour que les chevaux de carroſſe ayent le pas doux, qu'ils ayent les mouvements des épaules, des hanches, & des reins fort liants, de façon qu'on ne les reſſente preſque pas.

Ils doivent avoir un grand pas, c'eſt-à-dire avancer au pas le plus qu'il eſt poſſible ſans dandiner, tenant toujours leur tête haute & en même ſituation, ne pas trop lever les jambes, car ils ſe les fatiguent, & les ruinent plus aiſément; ils ne les doivent pas auſſi trop peu lever, car alors ils ont ce qui s'appelle des allures froides, & ſont ſujets à broncher: il faut que le derriere ſuive bien le devant, c'eſt-à-dire qu'ils poſent leur pied de derriere à la place où étoit celui de devant, & non au-delà, ce qui marqueroit la foibleſſe de reins.

ces, moins blanches, plus fortes, noires & creuſes en deſſus, & alors le cheval n'a que deux ans & demi ou trois ans tout au plus & il a encore huit dents de lait.

A *trois ans & demi*, & rarement à *quatre ans*, les deux dents de lait qui ſont à côté des deux pinces de chaque machoire, & qui ſe nomment les mitoyennes, parce qu'elles ſont entre les pinces & les dents du coin, tombent, & environ quinze jours après il en vient d'autres de la conſiſtance des pinces : alors le cheval n'a que trois ans & demi ou quatre ans. Il a encore quatre dents de lait, deux en haut & deux en bas, & alors le creux des pinces eſt à demi uſé.

A *quatre ans & demi ou environ*, les deux dernieres dents de lait à chaque machoire, qui ſe nomment *les coins* ou *les dents des coins*, parce qu'elles terminent de chaque côté les dents de devant, tombent & il en vient d'autres à leurs places. Les *coins* pouſſent à la machoire d'en haut bien avant ceux de la machoire d'en bas. Ces dernieres dents ne ſont pas parvenues à la longueur qu'elles doivent avoir dans quinze jours, comme les pinces & les mitoyennes. Elles ont cependant autant de largeur dès leurs naiſſances & ſont tranchantes. Elles viennent après les crochets d'en bas, quelquefois en même temps, quelquefois avant.

Lorſque les coins pouſſent, il ſemble que la dent ne faſſe que border la gencive par dehors, & le dedans eſt garni de chair juſqu'à cinq ans. Alors la chair du dedans eſt toute retirée, & la dent ſort de la gencive de l'épaiſſeur d'un écu blanc. C'eſt vers ce temps que les crochets d'en haut pouſſent aſſez ordinairement. De *cinq*

ans à cinq ans & demi, la dent du coin restant toujours creuse en dedans, est sortie de l'épaisseur de deux écus. De *cinq ans & demi à six ans*, elle est sortie de l'épaisseur du petit doigt, & le creux s'étant effacé autour de la dent, il n'y reste qu'un petit creux noir dans le milieu qu'on nomme le germe de feve, parce qu'il a la figure du germe d'une feve. Alors le creux des pinces est totalement usé & celui des mitoyennes l'est à demi. Ainsi depuis que le cheval est parvenu à six ans, on ne regarde qu'aux coins, aux mitoyennes & aux crochets, attendu que la marque des pinces est usée.

A *six ans* complets, le germe de feve des coins est diminué, & les crochets acquierent toute leur longueur. A *sept ans*, la dent est longue d'environ le travers du troisieme doigt, & le germe de feve ou le creux est beaucoup diminué. A *huit ans*, la dent est longue comme le deuxieme doigt, & le cheval est razé & ne marque plus, ce qui signifie que la dent n'a plus de creux noir, & est toute unie.

Il y a des chevaux qui conservent une marque noire aux coins après les huit ou neuf ans, mais elle n'est pas creuse, ainsi par là on reconnoît qu'elle ne fait rien à l'âge.

Il est assez rare que les juments ayent des crochets; lorsqu'elles en ont ils sont beaucoup plus petits que ceux des chevaux, & ne servent qu'à faire connoître l'âge. Les crochets d'en bas poussent & sont hors de la gencive avant ceux de dessus. Les chevaux sont quelquefois malades avant que les crochets d'en haut leur percent, mais ils ne le sont jamais pour les crochets d'en bas.

Il y a des chevaux qui n'ont plus de dents

de lait, & qui n'ont pas encore percé leurs crochets d'en haut, quoiqu'ils ayent mis les coins. Cependant les crochets viennent ordinairement avant les coins. Quand on se connoît au crochet, & à la dent du coin, on se trompe rarement sur l'âge. Si le cheval n'a que *six ans*, le crochet d'en haut est un peu cannelé & creux par dedans.

Lorsque le cheval a razé, c'est-à-dire à huit ans, une remarque des meilleures est celle du crochet, principalement de celui d'en haut. S'il se trouve tout usé, & arrondi, le cheval a au moins dix ans.

Le crochet d'en bas est aussi une fort bonne remarque. Les jeunes chevaux l'ont pointu, médiocrement grand, tranchant des deux côtés & sans aucune crasse. A mesure que les chevaux avancent en âge, les crochets d'en bas grandissent, s'émoussent, s'arrondissent, & deviennent crasseux, puis ils deviennent fort gros & ronds, & enfin dans la vieillesse ils paroissent jaunes & tout usés.

On connoît aussi la vieillesse à la longueur des dents. Plus la langue est longue & décharnée, plus elle a amassé de rouille, & plus elle est jaune, plus le cheval est vieux. De plus à mesure que le cheval vieillit, les pinces avancent, comme pour sortir de la bouche, & dans l'extrême vieillesse elles vont quasi tout droit en avant. Quelquefois ce sont les dents d'en haut, & quelquefois ce sont les dents d'en bas, qui avancent, & quelquefois aussi tous les deux rangs ensemble : alors le cheval est dit *faire les forces*, à cause de la ressemblance que ses dents ont dans cette situation avec une espece de tenaille, qu'on appelle des forces.

Maniere de connoître l'âge des Chevaux quand ils ne marquent plus.

Quand des chevaux ne marquent plus, il y a d'autres indices que ceux des dents pour connoître leur âge : mais plusieurs de ces remarques ne sont pas absolument sûres.

Le poil blanc à l'endroit du sourcil, lorsque le cheval n'est ni gris, ni blanc, est une marque quasi assurée que le cheval a passé sa quinze ou sa seizieme année. On appelle un cheval ainsi marqué, un cheval qui a sillé.

Le palais décharné indique la vieillesse, car à mesure que les chevaux avancent en âge, les sillons de leur palais, qui dans sa jeunesse étoient élevés & charnus, s'abaissent peu-à-peu; & enfin le palais se desséche de façon qu'aux vieux chevaux les sillons sont totalement effacés.

Lorsqu'en maniant l'os de la ganache, quatre doigts plus haut que la barbe, on sent qu'il est rond, c'est une marque de jeunesse : si on le trouve aigu & tranchant, le cheval est vieux.

Si on tire à soi la peau sur la ganache, ou sur l'épaule, & qu'elle ne se remette pas vîte en sa place, c'est un signe de vieillesse.

Comme il est fort rare de trouver des Poulains & de jeunes chevaux tout blancs, & que les chevaux gris blanchissent en vieillissant, il arrive souvent qu'un cheval blanc n'est tel qu'à cause qu'il est vieux.

Chevaux qui marquent toute leur vie.

Il y a des chevaux qui conservent leurs dents jusques dans un âge très-avancé, belles, blan-

ches & courtes. Ils ſont bons à contre-marquer, les Maquignons ne manquent pas de le faire.

Les chevaux qui marquent toute leur vie ſont appellés *Béguts*. A ces chevaux le creux noir des dents s'uſe peu, de façon qu'ils paroîtroient toujours n'avoir que ſix ans. Les chevaux hongres y ſont plus ſujets que les chevaux entiers.

Il y a deux ſortes de chevaux *Béguts*, ſavoir : ceux qui marquent de toutes les dents ; mais ils n'en ſont que plus aiſés à diſtinguer, car à trois ans & demi, lorſque les mitoyennes viennent, la marque des pinces eſt à demi uſée. A ſix ans le creux des pinces eſt uſé, & les mitoyennes à demi uſées ; ainſi lorſqu'on voit que les pinces & les mitoyennes marquent également, le cheval eſt ſûrement *Béguts*, & l'on peut diſtinguer ſon âge aux autres ſignes que j'ai ci-devant expliqués à l'article de connoître l'âge des chevaux.

La deuxieme ſorte de chevaux *Béguts*, eſt ceux qui ne marquent pas à toutes les dents, mais qui marquent toute leur vie. A ceux-là on reconnoît l'âge à la longueur des dents, aux crochets & autres ſuſdites marques.

Des Poils.

Lorſqu'on veut diſtinguer la couleur d'un cheval, on ſe ſert du terme de poil au lieu de celui de couleur. Ainſi au lieu de dire un cheval eſt d'une telle couleur, on doit dire il eſt d'un tel poil.

Un homme qui ſe connoît à la beauté, & la bonté des chevaux, doit encore ſavoir qu'il y a des poils dont on fait plus de cas que les autres, & par leſquels même on juge de la bonté des chevaux. Tous les poils différents ne pro-

viennent que d'un mêlange qui se fait de divers poils, qui croissent naturellement sur les chevaux, & qui n'ont pris leur nom que par rapport aux couleurs qui dominent le plus, & selon qu'il a plu aux hommes de les nommer, d'autant que la plupart de ces noms ne sont qu'arbitraires.

Différents Poils des Chevaux.

Il y a par rapport aux chevaux trois sortes de poils appellés *simples*, parce qu'ils ne sont mêlés d'aucun autre. Ce sont le *blanc*, le *noir*, & le *bai*. Les composés sont en plus grand nombre. On les nomme ainsi à cause de leur mêlange avec les premiers. Il y a des chevaux de carrosse de toutes sortes de poils. On en voit qui ont le poil blanc, pâle, blanc luisant, blanc mêlé de noir, gris, gris sale, gris brun, gris-sanguin, gris argenté, gris moucheté, gris pommelé, gris charbonné, auber, poil étourneau-pie, tigres, isabelle, & porcelaine. Les attelages de ces différentes couleurs sont rares, & d'un très-grand prix. La couleur ordinaire des chevaux de carrosse est poil noir, noir more, noir mal éteint, poil rubican. Plusieurs jeunes gens de condition ont à leurs équipages des chevaux à poil bai, bai brun, bai clair, bai doré, bai mirouette; alezan clair, alezan brun, louvet, cerf, rouan, rouan vineux, rouan cavesse de more. Entre tous ces poils, il y en a de plus estimés les uns que les autres. On juge même de la bonne ou mauvaise qualité d'un cheval par son poil. Ceux qui voudront en savoir davantage sur cet article, peuvent consulter le livre de la Connoissance des Chevaux,

& le nouveau Parfait-Maréchal. Ils y trouveront de quoi ſatisfaire entiérement leur curioſité ſur cette matiere.

Explication de toutes les parties extérieures du Corps d'un Cheval.

TÊTE.

J'ai déja fait en général le portrait d'un cheval beau & parfait. Examinons à préſent toutes ſes parties. La tête d'un cheval doit être petite & ſeche. Quand les nerfs & les veines y paroiſſent, c'eſt un très-bon ſigne. Un cheval à groſſe tête n'a point d'agrément. Il eſt peſant à la main. Cependant on ſouffre des chevaux à groſſe tête à un carroſſe & au trait, quand ils ont la tête groſſe d'oſſements ſeulement, & non de chair. Celles-ci ſont ſujettes aux maux des yeux.

Cou, Langue, Barres.

Un cheval de ſelle & de carroſſe doit avoir le cou long & bien garni, les machoires petites & maigres, la bouche médiocrement fendue. Une bouche qui écume eſt la marque qu'un cheval eſt de bonne conſtitution.

La langue doit être déliée, ni trop grande, ni trop courte. Les chevaux qui l'ont groſſe ſont ordinairement lourds à la bride; on a de la peine à les bien emboucher, mais on n'y regarde pas de ſi près pour des chevaux de tirage. Ils n'en ſont pas même moins eſtimés, quand ils ſont bons d'ailleurs.

Pour qu'un cheval obéiſſe au mors, il faut qu'il ait les barres petites, & ſeches, les levres déliées & tournées en dehors. Mais cela n'eſt bon que pour les chevaux de parade.

Oreilles, Front.

On cherche dans un cheval les oreilles petites, droites, pointues, très-peu épaisses, bien éveillées, placées avantageusement au plus haut de la tête. Un cheval qui les porte bien les porte en avant, soit qu'il galope, ou qu'il aille au pas. Quoique les *Oreillards* n'ayent pas tant de grace, on en fait cas pour le carrosse.

Un front médiocrement large, le devant de la tête étroit, avec un épi & marqué d'une étoile, est un beau front de cheval. Ceux qui n'ont pas d'étoile passent pour défectueux.

Yeux.

On cherche dans un cheval des yeux beaux, bien nets, & bien clairs. Ceux qui ont de la vivacité & du feu dans les yeux sont très-estimés. La fierté, la résolution sont d'excellentes qualités dans l'œil d'un cheval. On veut dans cet animal un regard superbe, mais fixe & non hagard. Les yeux médiocrement gros sont les meilleurs. On méprise les yeux petits, qu'on appelle *yeux de cochon*. Les yeux enfoncés, accompagnés de sourcils élevés, sont la marque d'un cheval malicieux, dont il faut se défier. Les plus gros ne sont pas estimés. Quand ils sortent trop, ils dénotent un cheval dont les défauts sont dangereux; mais ils sont fiers, courageux, & bons pour le carrosse. Les yeux doivent être à fleur de tête & la prunelle en doit être grande. Les yeux noirs marquent un tempérament doux. Les yeux blancs, qu'on appelle *yeux de chat*, ne sont pas si bons. Les premiers voient mieux pendant le jour, les autres sont plus assurés pendant la nuit.

Maniere d'examiner les Yeux des Chevaux.

Pour conſidérer les yeux d'un cheval, on cherche l'ombre ; on les examine au travers & non vis-à-vis, & on porte la main au-deſſus de l'œil pour en rabattre le grand jour. On prend garde ſi l'œil du cheval eſt clair. Cette netteté ſe remarque ſur la vitre, qui eſt le criſtal tranſparent qui enferme toute la ſubſtance de l'œil. On conſidére cette partie avec attention, pour voir s'il n'y a point quelques taches de blanc tout autour, quelque nuage ou obſcurité qui la couvre.

Chevaux Lunatiques.

Les Chevaux lunatiques ont les yeux couleur de feuille morte, ils ſont enflés, & jettent une eau claire plus chaude qu'elle ne doit être naturellement. Il y deſcend une fluxion ; ſi la fluxion eſt paſſée, il eſt difficile de connoître ſi un cheval eſt *lunatique* ; mais un cheval lunatique a l'œil, où il a ſouffert la fluxion, plus petit que l'autre, trouble, noir, & brun dans le fond.

Chevaux qui ont un Dragon.

Les Chevaux ſont auſſi ſujets à avoir une tache blanche ſur la prunelle, qu'on appelle *Dragon*. Ce mal dans ſon commencement eſt difficile à connoître à cauſe de ſa petiteſſe, & eſt très-dangereux, puiſque tôt ou tard un cheval en devient borgne.

Les chevaux qui ont la prunelle d'un blanc

verdâtre, quoique assez transparente, ne sont pas bons. Telles vues sont sujettes à tomber. Un œil trouble fort brun, plus petit que l'autre, est un mauvais signe : c'est un œil perdu, qui présage la perte de l'autre.

Maniere de connoître un Cheval aveugle.

Pour voir si un cheval n'est pas aveugle, on fait attention s'il marche d'un pas assuré. S'il craint, c'est une marque qu'il est aveugle. De plus un cheval aveugle, dans l'écurie dresse les oreilles, tourne de côté & d'autre quand il entend quelqu'un derriere lui, & il est craintif.

Chevaux qui ont des fluxions.

Quand les chevaux ont les yeux humides ou enflés dessous, & que cette humidité est chaude, c'est une marque qu'ils ont des fluxions, il ne se faut pas charger de tels chevaux. Il y en a qui pour examiner les yeux d'un cheval passent la main ou le doigt devant; s'ils les ferment, ils en jugent avantageusement, & fort mal s'ils les tiennent ouverts.

Chevaux Ombrageux.

Les Chevaux deviennent ombrageux par une débilité de vue, qui leur fait juger des objets autrement qu'ils ne sont. Il y en a qui attribuent ce défaut à des poils qu'ils ont sous les paupieres qui leur offusquent la vue, & leur rendent les objets plus difformes. D'autres avec plus de raison, croient que c'est une humeur grossiere qui tombe sur les yeux des chevaux,

leur obſcurcit la vue, la leur rend fort incertaine, & par-là peu capable de diſcerner ce qu'ils voient. On connoît un cheval ombrageux par ſa démarche; il ne va qu'en tremblant, par caprice, de côté ou d'autre comme s'il avoit peur. On ne doit faire aucun cas de ces ſortes de chevaux. Ils ſont autant dangereux à un carroſſe, qu'à être des chevaux de ſelle.

Nazeaux, Bouche.

Pour qu'un cheval reſpire facilement, il doit avoir les nazeaux fendus & larges. Plus ils ſont vermeils en dedans, plus ils marquent de chaleur & de vivacité.

On n'embouche pas aiſément un cheval qui n'a pas la bouche grande; le mors le bleſſe. Une bonne bouche de cheval s'appuie également, eſt ferme & légere, obéit aiſément, s'arrête ſans branler, & eſt ſaine. La bonne bouche fait l'excellente qualité, ſoit d'un cheval de carroſſe, ſoit d'un cheval de ſelle. Une bouche écumante eſt un bon préſage. L'écume en doit être blanche, non fluide, ni pâle, ni jaunâtre, ni rouge.

Encolure, Crin.

Une belle encolure eſt décharnée, monte droit en haut, part du garrot, va en diminuant juſqu'à la tête. Les plus longues ſont les plus eſtimées, & celles qui relevent davantage que les autres. On ne cherche pas une ſi belle encolure dans les chevaux de carroſſe, on fait même cas d'une encolure charnue & épaiſſe, ainſi que dans les barbes, les Chevaux d'Eſpa-

gne & les Juments. Le Crin de la queue pour un cheval de ſelle doit être en petite quantité. Une criniere trop épaiſſe gâte la belle encolure d'un cheval.

Poitrine.

C'eſt un ornement pour un cheval d'avoir le garrot relevé & aſſez long. Les chevaux de ſelle & les chevaux de carroſſe doivent avoir la Poitrine large, & on ne doit pas faire de cas d'un cheval qui a la poitrine ſerrée & étroite.

Epaules.

Les chevaux de carroſſe & de toute autre voiture ont beſoin d'épaules larges pour tirer. Pour les chevaux de monture, elles ne doivent être ni petites, ni groſſes. Il faut prendre garde, que les chevaux qui ſont trop chargés d'épaules ne les ayent chevillées, c'eſt-à-dire qu'elles ne ſoient pas agiſſantes.

Reins, Côtés, Echine, Croupe, Queue.

Les reins bas dans un cheval le rendent mou. On eſtime ceux qui ont les reins doubles. Un cheval qui a les côtés amples en eſt plus robuſte, moins ſujet aux maladies du flanc, & les chevaux de carroſſe en ont l'haleine meilleure. Un cheval qui a beaucoup de poil ſur l'échine, paſſe pour avoir de la vigueur. On ne fait cas que des chevaux qui ont les flancs pleins. Une croupe de cheval large, ronde, non avalée ni coupée, mais ronde juſqu'au haut de la queue, diviſée en deux parties par

un canal qui regne tout du long, jufqu'à l'endroit où touche la croupiere, eft une belle croupe. Le tronc de la queue d'un cheval doit être gros, court & fort. Il faut que la queue foit garnie de crin, ferme, forte, fans mouvement, & placée raifonnablement haut.

Jambes de devant.

Si l'on doit faire attention à toutes les parties qui compofent le corps d'un cheval, on doit encore plus confidérer les jambes, que toutes les autres. Les Jambes de devant, qui font charnues, arrondies, & qu'on appelle *Jambes de bœuf*, comme fujettes à des humeurs, ne font pas eftimées. On ne fait cas que de celles qui font larges, plates, & nerveufes. Il faut que le genou foit plat & large, le canon de même. Le boulet doit être conforme en groffeur à la taille du cheval, & jamais rond. Il fuffit, comme je l'ai déja dit, que le fanon foit accompagné d'un petit toupet de poil. Les chevaux fins ont le paturon court, les chevaux d'une groffe corpulence l'ont plus long. Le fabot & la couronne doivent être d'égale groffeur. La corne luifante, grifâtre & pleine, eft la marque d'un bon pied; la corne blanche au contraire dénote un mauvais pied. On doit chercher dans un cheval des talons ni trop hauts, ni trop bas. Les talons hauts font que les chevaux n'ont pas de pas. Les talons bas font que les chevaux font fujets à fe bleffer dans les lieux pierreux & raboteux. Les quartiers des talons ne doivent pas s'excéder l'un l'autre. La fourchette doit être menue, fans être altérée, la fole forte &

épaiſſe, avec une petite cavité au milieu du pied. Quand les bras ſont nerveux, larges & longs, les chevaux ſe laſſent moins que quand ils ſont courts, excepté aux chevaux de manége auxquels il convient de les avoir courts.

Maniere de tâter les Jambes des Chevaux.

Quand on manie les Jambes d'un cheval, on paſſe la main le long du nerf au derriere de la jambe de devant, depuis le pli du genou juſqu'au boulet. On prend garde ſi le nerf eſt gros, ferme & détaché de l'os. On examine auſſi en coulant la main tout du long ſi on ne ſent point de dureté qui arrête, ſi entre le nerf & l'os on ne trouve point de glaires mouvantes. Quand on remarque quelques-uns de ces défauts, c'eſt un mauvais ſigne.

Différents maux qui viennent aux jambes des Chevaux.

Les molettes font mettre un cheval au rebut. Les Maquignons ont l'adreſſe de reſſerrer les molettes pour un temps. On reconnoît cette fraude en remarquant ſi en cet endroit le poil eſt plus uni qu'ailleurs & ſi la jambe n'eſt pas travaillée. On ne ſe charge pas de chevaux qui ont des oſſelets aux genoux. Ce défaut n'eſt pas facile à connoître, parce que le genou & les petits os ne ſemblent être que la même choſe, & il n'y a que les connoiſſeurs, qui ſoient capables de démêler ces deux ſubſtances. Les ſuros ne ſont pas plus faciles à découvrir. Il y a trois ſortes de ſuros : le ſuros ſimple, qui tient ſeulement à l'os, ſans adhé-

rer aux nerfs, eſt le moins dangereux. Le ſuros chevillé, eſt un calus qui croît en dehors & en dedans le genou, il eſt mauvais : & le ſuros dans le gènou, dont le cheval devient eſtropié, il eſt le pire de tous.

Les Malandres (ce ſont des crevaſſes) ruinent les jambes d'un cheval, les rendent roides, douloureuſes, & le font boiter, ſur-tout quand il eſt vieux. Le boulet couronné eſt un amas de mauvaiſes humeurs endurcies, & prouve une jambe uſée.

Les Formes ſont un mal dangereux & capable d'eſtropier en peu de temps un cheval. Ce ſont des groſſeurs dures & caleuſes qui croiſſent ſur le paturon, entre la couronne & le boulet, ſur l'un des deux tendons qui ſont en cet endroit. Un cheval arrêté, qui ne peut demeurer planté ſur ſes jambes, fait voir qu'il a les jambes uſées. Quelquefois c'eſt par laſſitude ou par trop de vivacité, comme s'inquiétant de reſter en place. Mais s'il ne ſe contente pas de s'appuyer ſur la pince pour ſe ſoulager, & s'il a une des jambes de devant en l'air, c'eſt marque de jambes uſées. On ne fait pas de cas d'un cheval mal planté; & un cheval qui a de mauvais pieds n'eſt propre à aucun uſage, ſinon à labourer la terre. Les pieds qui ont peu de corne ſont de peu de durée, & un cheval qui a la corne uſée, n'eſt pas capable d'un bon travail. Les cercles aux pieds des chevaux démontrent qu'ils ſont altérés. On rebute les chevaux qui ont les pieds gras. Les avalures proviennent de pluſieurs cauſes, les unes plus dangereuſes que lés autres, & ſont fort préjudiciables aux chevaux. Une fourchette petite & trop ſeche eſt un défaut. Une ſole plus haute que la corne en eſt

un autre. Un pied comble & écailleux eſt une difformité : on ne le ferre que difficilement.

Un cheval encaſtelé eſt toujours foible, & ſujet aux ſeimes. Les chevaux ſeimés n'appuient que légérement leurs pieds. Les chevaux qui ont la corne de derriere baſſe ſont moux au travail. Une corne ſeche, écailleuſe & grande, avec un petit creux, eſt la marque d'un cheval qui a de la foibleſſe. La crapaudine eſt une eſpece de poireau qui croît au-deſſus de la couronne.

Les petits pieds ſont ſujets à bien des inconvénients, les gros pieds rendent les chevaux peſants, peu laborieux & les font ſouvent broncher. Les pieds larges font la même choſe, & ſe déferrent facilement.

Jambes de derriere.

Un cheval doit avoir les jambes de derriere comme les jambes de devant, larges & plates. Elles doivent deſcendre à plomb du jarret au boulet. Quand elles ſont autrement, c'eſt une marque que le cheval a les jarrets, ou les reins foibles. Pour ce qui regarde les autres parties, qui compoſent les jambes, elles demandent la même attention que celles de devant.

Cuiſſes.

Un cheval qui a les Cuiſſes ſeches, eſt un cheval mal gigoté, d'autant qu'il eſt ferré du derriere. Mais on doit faire cas de ceux qui les ont groſſes, longues, charnues dedans & dehors, & bien chargées de muſcles & de nerfs. Plus les chevaux ont les cuiſſes entre'ouvertes

ſous la queue, plus les hanches s'élargiſſent. Ils en vont plus grand pas & ils marchent plus ferme.

Jarrets.

Les Jarrets doivent être grands, larges, muſculeux & nerveux. S'ils ne ſont ni ſerrés, ni pliés & qu'ils ayent beaucoup de ſoupleſſe, ce ſont des Jarrets parfaits.

Défauts qui ſe trouvent aux Jambes des Chevaux.

Les Jambes des chevaux ſont ſujettes à bien des inconvénients. Il y a des chevaux qui ſont *bouletés*, ou qui ont les Jambes uſées, c'eſt-à-dire qui ſe tiennent droits ſur leurs jambes. Cela arrive aux chevaux qui ſont vieux, ou excédés de travail. Pour connoître ce défaut, on fait marcher un cheval à petit pas. Un cheval qui a la jointe longue & flexible eſt un cheval défectueux, & n'eſt pas propre pour le travail. Ce défaut eſt conſidérable tant aux jambes de devant que de derriere. Les jambes *argnées* ſont des jambes entiérement ruinées par le travail & qu'on ne peut rétablir. On ne fait aucun cas des chevaux *braſſicours*, qui naiſſent les jambes courbées en arc. Ils ne durent pas long-temps & ne peuvent ſervir qu'au tirage d'une charrette.

Autres maux de Jambes, qui rendent des Chevaux peu propres au Carroſſe.

On ne doit pas faire cas des chevaux de car-

roſſe qui ont des calus ſur les jambes. Les poireaux ſont dangereux; ils croiſſent ſur le boulet & ſur le paturon. Ce ſont des humeurs mauvaiſes & puantes. Les Fics reſſemblent à des poireaux, mais il n'en découle point de mauvaiſe humeur. Un cheval qui a un pied plus grand que les autres, prouve qu'il a été guéri de quelques fics. En quelque endroit que les fics viennent, ils rendent un cheval fort défectueux. Les mules traverſieres, autrement crevaſſes, naiſſent autour du derriere du boulet à l'endroit du pli. C'eſt une mauvaiſe marque, quand en tâtant le paturon d'un cheval, on y trouve une humidité puante ſous le poil.

Tous ces maux ſont dangereux pour des chevaux de carroſſe, parce qu'ils travaillent dans les Villes, où il y a de la boue qui eſt corroſive. Quand on examine un cheval, il faut faire attention que les jarrets ſoient ſecs & qu'il n'y ait ni veſſigons, ni varices. Les veſſigons ſont une enflure molle qui vient à droite & à gauche du jarret du cheval. La varice eſt une groſſeur au dedans du jarret, près de l'endroit où eſt ſituée la courbe. Les chevaux qui ont des boulets enflés ou couronnés, s'il y a deſſus quelque moleſſe qui tienne du nerf, ſont à rejetter, ainſi que ceux qui ont des rampins. Le rampin ſe dit d'un cheval qui ne poſe pas également ſes pieds de derriere ſur tout le fer, qui leve le talon, & marche ſur la pince.

Maniere de connoître quand un Cheval boite.

Pour voir ſi un cheval boite, on le fait marcher ſur le pavé, au pas & au trot, en le tenant en main, c'eſt le moyen de n'être pas

trompé. Outre les défauts que les chevaux peuvent avoir aux yeux & aux jambes, & dont je viens de parler, ils peuvent en avoir aux autres parties du corps, qui ne ſont pas moins conſidérables.

Défauts que peuvent avoir des Chevaux à différentes parties du corps.

Dans le premier âge des chevaux, il leur vient des glandes ſous la ganache, c'eſt une preuve qu'ils n'ont pas jetté leur gourme, ou qu'ils l'ont jettée imparfaitement. Ces glandes ſont mauvaiſes. S'il découle des nazeaux des chevaux quelque humeur glaireuſe, & en petite quantité, ce n'eſt pas un grand mal : mais s'il en ſort une matiere vilaine, comme celle d'un abcès, c'eſt un mauvais ſigne.

Les épaules groſſes & charnues ne conviennent qu'à des chevaux de tirage. La poſture d'un cheval conſiſte à être bien ou mal planté. Un cheval mal planté ſur ſes membres, dont les jambes ſont écartées également en haut comme en bas, dont les genoux ſont ſerrés, dont les pieds ſont tournés en dedans comme en dehors, eſt un très-mauvais cheval. Un cheval, qui a les jarrets ſerrés, eſt un cheval crochu. S'il a la jambe de derriere en avant ſous le ventre, cela ne vaut rien, ni quand le boulet paroît déboité en dehors comme en dedans. C'eſt auſſi une mauvaiſe ſituation, quand il ne poſe ſes pieds que ſur les pinces. On n'eſtime pas un cheval dont la marche eſt dégingandée, qui n'a pas le hauſſer ou le lever de la jambe bon, & qui a l'appui mauvais. Un cheval qui croiſe ſes jambes en marchant a l'allure dangereuſe. Un

cheval de selle qui a le pas pesant n'est pas estimé. On n'y regarde pas de si près pour un cheval de tirage ou de carrosse. Il suffit qu'il ait de la vigueur & de la force. Il ne faut pas dans un cheval de carrosse des jambes qui plient.

Les côtés trop serrés d'un cheval marquent qu'il manque de flanc : ces sortes de chevaux sont sujets à avoir un ventre de vache, & sont peu laborieux. Ils ne sont bons que pour être au harnois. Un cheval serré du flanc n'est bon ni pour le carrosse, ni pour le tirage. Un cheval trop avalé dénote une pousse prochaine s'il est un peu âgé. Un cheval poussif est à rejetter. On connoît ce mal quand le flanc lui redouble, & qu'ayant respiré & tiré son flanc à lui, il se relâche tout à coup. La pousse se connoît encore quand le cheval tire son haleine à lui & que le mouvement paroît aux deux côtés. Pour voir si un cheval est poussif, on l'examine à l'écurie après qu'il a bu, ou en mangeant son avoine. La courbature diminue le prix d'un cheval. On connoît un cheval souffleur d'avec un poussif, en ce que le premier n'a pas le flanc agité, & qu'en trottant ou en galopant il souffle jusqu'à faire peur. Le trait & le carrosse fatiguent les chevaux souffleurs. Un cheval de carrosse est bon tireur, lorsqu'il baisse les hanches en tirant, qu'il leve l'encolure & la tête. Quand il leve les hanches & baisse la tête, c'est mauvais signe.

Défauts qui rendent la Bouche d'un Cheval mauvaise.

Un cheval qui a les barres hautes, a la bouche mauvaise. Quelquefois les chevaux n'ont

pas la bouche bonne pour l'avoir trop petite, ou pour avoir les levres groſſes & repliées ſur les dents, ou parce que les barres ne ſont pas aſſez ſenſibles, ou parce que la barre eſt trop baſſe, & qu'elle empêche que la gourmette ne joigne bien. L'inſtabilité de la langue qui ſuit la ſujetion du mors, peut encore en être cauſe, comme la grande ardeur du cheval qui n'écoute pas ce qu'on lui demande & qui veut aller où ſa fougue l'entraîne. Quand un cheval ſaigne de la bouche & qu'il l'a écorchée, c'eſt un mauvais ſigne. En général un cheval qui a la bouche mauvaiſe n'eſt bon ni pour la ſelle, ni pour le carroſſe.

Défauts généraux qui peuvent ſe trouver ſur toutes les parties du Corps d'un Cheval.

On n'eſtime pas un cheval qui a la tête groſſe & charnue, les oreilles grandes & pendantes, les nazeaux étroits & abaiſſés, les yeux petits & enfoncés, le cou gros & long avec peu de crin, la poitrine étroite, les épaules abattues, les côtés maigres, les flancs ſerrés, les jambes tortues, les genoux durs, la corne baſſe & déliée.

Marques qui font juger de la bonté des Chevaux.

Ceux qui veulent rendre la connoiſſance des marques des chevaux ſérieuſe & eſſentielle, diſent que comme les chevaux ont des marques par où l'on peut juger qu'ils ſont mauvais, ils en ont auſſi par où l'on peut juger de leur bonté, comme de ceux qui ont les épis & les

balſanes, la pelote, le chanfrain blanc, le bout du nez blanc, le coup de lance, les chateignés.

L'épi eſt une eſpece de friſure naturelle du poil qui ſe releve ſur un poil couché, & qui forme une marque approchante de la figure d'un épi de bled. Les épis pour être de bonne augure, doivent être hors du point de vue du cheval, ſur des parties où il ne les puiſſe voir, comme à la hanche, auprès de la queue, au front, à la gorge, & au col du crin. Quand un cheval en a pluſieurs c'eſt un avantage. On eſtime les épis qui naiſſent aux parties ſupérieures des chevaux. On ne fait pas de cas des épis mêlés, comme blancs, & alezans, bais & auberes. On eſtime des épis petits & blancs, qui naiſſent ſur les paturons & ſur les jointures. Ceux qui ſont aux jambes de derriere valent mieux que les taches qu'on voit à celles de devant. En général les épis ſont de très-bons ſignes. L'épée romaine eſt un épi qui s'allonge le long du haut de l'encolure. Lorſqu'un cheval a ce même épi de chaque côté du col, il ne doit pas, ſelon ceux qui croient ces marques de conſéquence, exiſter dans le monde de meilleur cheval.

Les Balſanes ſont de certaines marques de poil blanc qui viennent aux pieds de pluſieurs chevaux, depuis le boulet juſqu'au ſabot devant & derriere; les balſanes ſont les marques les plus avantageuſes qu'un cheval puiſſe avoir. Un cheval balſan des deux pieds, & de la main droite du côté du montoir, eſt eſtimé.

Un cheval qui a la pelote ou l'étoile au front, ſi elle eſt véritable & non fauſſe, eſt un bon cheval.

L'étoile ou la pelote eſt une eſpece de poil

blanc plus ou moins grand, placé au milieu du front au-dessus des yeux. Le chanfrain blanc est une bande de poil blanc qui occupe plus ou moins d'espace le long de l'os du devant de la tête entre les yeux & les nazeaux. Le bout du nez blanc, s'entend assez. Le poil blanc alors se trouve entre les nazeaux & descend plus ou moins sur la levre supérieure. Il y a le coup de lance, qui est un creux assez profond, qu'on voit à quelques chevaux Turcs & d'Espagne à la jonction du col à l'épaule, tantôt plus haut, tantôt plus bas. Ceci passe pour une très-bonne marque dont le fondement est une fable.

Tous les chevaux ont naturellement à chaque jambe, un durillon ou élévation sans poil, de consistence de corne molle. Ceux de devant sont au-dessus du pli du genouil, & ceux de derriere au-dessous du pli du jarret, tous quatre en dedans. On les nomme Lichesnes, Chateignes ou Ergots : plus ils sont petits & étroits, plus ils marquent une jambe seche, & déchargée d'humeur : quand ils croissent trop, on les coupe ; il ne faut jamais les arracher, car il y resteroit une plaie. Les chevaux ont aussi à l'extrêmité du derriere de chaque boulet, une petite élévation de corne tendre, plus ou moins grosse, recouverte par le fanon ; on appelle aussi cette corne ergots.

Différentes especes de Chevaux.

On voit en France des chevaux Allemands, des chevaux Anglois, Danois, d'Espagne, de Flandre, de Frise, Hollandois, Hongrois, Napolitains, Piémontois, Polonois, Suisses &

Turcs. Ceux d'Efpagne, d'Angleterre & de Turquie, à caufe de leur fineffe & de leur beauté, ne doivent fervir que pour la felle ou la parade, & pour en tirer de l'efpece : les autres chevaux font propres au carroffe. La magnificence des équipages eft aujourd'hui portée au dernier point. Je vais dire quelque chofe de toutes ces efpeces de chevaux.

Chevaux Allemands.

Les chevaux de la haute Allemagne font meilleurs & beaucoup plus beaux que ceux de la baffe Allemagne. On en voit quelques attelages à Paris. Mais les trois quarts des chevaux Allemands font plus propres pour l'Artillerie & la Cavalerie que pour le Carroffe. Ils font fort chargés de poil, principalement aux jambes, à caufe du pays qui eft froid & des paturages qui ne font pas des meilleurs.

Les chevaux Allemands font propres au travail, boivent & mangent bien par-tout. Ils n'ont pas la taille grande. Ils font courts, ramaffés, trapus, forts de deffous, & ils ont la corne du pied tendre. Le climat & la nourriture de France leur conviennent. Ils font pour la plupart affez mal faits, bas du devant. Ils ont l'encolure droite & fort garnie de crin, la tête de vache, la queue touffue & courte, ce qui eft une marque de bonté. Ils font fujets aux maladies & très-difficiles à ferrer.

Chevaux Anglois.

Les chevaux Anglois ne font point propres pour le Carroffe, mais bons pour la felle. Ils

ont assez de gentillesse, mais ils sont mal tournés. Leur tête est grosse & longue, le nez en bec de perroquet, les oreilles longues & penchantes. Hors de leur pays ils sont difficiles pour la nourriture. Leurs jambes sont fines, leurs pieds beaux & bons, peu chargés de poil. Ils ont l'encolure & la queue peu garnies de crin. Ils sont relevés du devant, ils sont étroits & ont la tête de vache. Pour la plupart ils sont d'un poil bai. Enfin les chevaux Anglois sont fort vifs, très-charnus, légers, portant bien leur tête, mais ils sont sujets à la porter au vent.

Chevaux Barbes.

Les chevaux barbes viennent de Barbarie. Ils ont les jambes déchargées, & la taille menue. On dit que les Barbes meurent, & ne vieillissent jamais, parce qu'ils conservent leur vigueur jusqu'à la fin. On en fait des étalons, qui sont les meilleurs du monde. Ces chevaux, quand ils sont bien choisis, vont merveilleusement à toutes sortes d'airs, pourvu qu'ils soient courts & jointés. Il y a des Barbes en Afrique qui attrappent les Autruches à la course; on les vend dix mille livres. On en a vu à Paris de cette espece. Ces chevaux vont vîte, & sont si courageux à la guerre qu'ils agissent toujours, tant qu'ils ont une goutte de sang dans les veines. Ils sont très-propres au manége, mais ils ne valent rien pour voyager, & sont trop rares en France pour qu'on en voie à des carrosses.

Chevaux Danois.

Les chevaux Danois sont assez bien faits,

ont la taille baſſe & le corps court, ne ſont pas beaucoup relevés du devant, ſont quarrés, court d'encolure, ont la tête belle, le poil ras & ſont un peu camus. Les chevaux Danois ne ſont bons que dans leur pays. On en voit cependant à Paris, & quelques Seigneurs en ont à leurs équipages. Ils ſont d'un tempérament froid. Un climat chaud leur eſt contraire à cauſe des mouches. Ils boivent & mangent bien partout. Ils ont le pied bon, ainſi que tous les chevaux qui naiſſent dans les Pays-Bas froids & humides, ils ont la corne des pieds extraordinairement longue. Si l'on étoit dans l'uſage de les ferrer auſſi-bien que l'on ferre à Paris, les chevaux Danois auroient les plus beaux pieds & les mieux conditionnés de l'Europe.

Chevaux d'Eſpagne.

Les chevaux d'Eſpagne ſont très-fins, beaux & bien faits, de belle taille & légers. Ils ont la jambe belle & bonne, les yeux excellents, la tête belle, un peu longue, la bouche bonne. Ils ſont adroits, aiſés à manier, fins, fantaſques, & difficiles à monter. Ils ſont bons pour la courſe, faciles à nourrir pourvu que la nourriture ſoit bonne. Depuis l'Eſpagne juſqu'au milieu de la France ils vivent aſſez bien: mais dès qu'ils approchent du Nord, ou qu'ils ſont en pays froid, ils ſont méconnoiſſables. Comme la France eſt un pays tempéré, toutes ſortes de chevaux s'y accommodent. C'eſt dommage que l'Eſpagne ne fourniſſe pas beaucoup de chevaux: le peu qu'elle en donne ſont beaux & bons. Leur couleur eſt ſous-poil noir de taupe, alezans bruns, iſabelle, & pelure d'oi-

gnon. Ils ont les épaules & le poitrail trop dégagés de chair, ne sont pas francs du collier, & peu propres au carrosse. La Biscaye & la Galice donnent de très-beaux chevaux. Les Genets d'Espagne ont la marche grave & hardie, le trot relevé, le galop admirable, & la carriere très-vîte. Ils sont ordinairement blancs alezans ou fauves avec les crins pendants jusques à terre. On en trouve parmi eux qui sont si fiers, qu'on a de la peine à les dompter. L'Andalousie est la Contrée qui fournit les meilleurs chevaux. Ceux de Cordoue sont plus grands & plus nombreux, & l'on s'en sert pour la guerre.

Chevaux de Flandre & de Frise.

Les chevaux dont on se sert le plus en France pour les carrosses, sont ceux de Flandre, d'Hollande, & de West-Frise. Les chevaux de Flandre, & de Frise sont meilleurs que ceux d'Hollande, parce que le paturage de ces Provinces est meilleur que celui d'Hollande. Les chevaux nés en ces Cantons ont le corps plus ferme, & sont moins sujets aux maux de jambes que les autres. Ils sont beaucoup plus vifs, & n'ont jamais le poil si long que ceux d'Hollande. Ils sont plus faciles à manier, ils boivent & mangent mieux. Ils n'ont pas la taille si grande & s'accoutument plus facilement à la nourriture de France que ceux d'Hollande.

Chevaux Hollandois.

Les Chevaux Hollandois sont hauts sur leurs jambes, souvent flasques & long-temps à se

faire à la nourriture de Paris. Le pavé & les boues leur sont contraires. Ils s'accoutument volontiers au travail. Ils ne sont bons qu'à sept ans, mais il faut savoir les ménager & les gouverner sur la nourriture. Pour un carrosse, ce sont les plus beaux chevaux de l'Europe, quand ils sont bien choisis. La Hollande est un pays plat & marécageux. Les chevaux tiennent beaucoup du naturel de leur pays, & sont fort sujets à la sueur.

Chevaux Hongrois.

Les Chevaux Hongrois sont excellents. On s'en sert au Carrosse, au Chariot, à monter, & pour l'Artillerie. Ils sont gros, bien proportionnés. Il y en a de toutes les couleurs, principalement des grisails, gris pommelés, alezans bais, alezans brutes. Ils sont peu chargés de poil, ils travaillent beaucoup, deviennent infatigables dans les voyages, & souffrent très-bien la faim & le froid, sans que leur vigueur diminue. Ils ont la tête quarrée & grande, les nazeaux un peu étroits, les machoires étendues, le cou gros & robuste, la criniere grande, les côtés de même, le fil de l'échine courbé, la queue bien fournie, le pied bon, la jambe belle, la corne bien étendue, les flancs creux, & tout le corps fort en angle. Leur croupe est sans raze, leur taille plus longue que haute, leur ventre est plat & resserré. Ils ont les os grands, & sont d'une espece de maigreur qui leur convient assez. Enfin les chevaux Hongrois sont adroits & bons coureurs, & leur laideur les fait souvent paroître beaux.

Chevaux Napolitains.

Les chevaux Napolitains & Italiens font pour la plupart mal bâtis, peu chargés de chair, mais ils font bons & diligents. Ils ont le pied beau, la jambe belle, & l'œil beau. Ils font légers, propres à la courfe, quand elle n'eft pas longue. Ils ont de la vivacité, mais elle ne dure pas. Ils font fougueux, fantafques, opiniâtres, ont la bouche mauvaife, les oreilles longues & mal placées, de beaux yeux à fleur de tête, le corps fec & difficile à atteler au carroffe. Ils font plus propres à tirer, qu'à monter. Les Chevaux Napolitains ne font point fujets à des maladies comme ceux de Flandres, d'Hollande, d'Allemagne, & de Suiffe. Mais ils ne s'accommodent pas d'un climat plus froid que le leur. La couleur la plus commune de ces fortes de chevaux eft fous-poil noir, alezan brun, brûlé & bai, pelure d'oignon & ifabelle. Il y en a peu de noirs, grifailles, & gris pommelés. Hors de leur pays les Chevaux Napolitains font difficiles à la nourriture, parce que les foins y font fort fins & d'une odeur admirable à caufe des herbes aromatiques qui y croiffent en abondance : les eaux y font auffi meilleures que par-tout ailleurs & plus claires.

Chevaux Piémontois.

Les Chevaux Piémontois font ardents, pleins de feu, & de moyenne taille. Il y en a de toutes fortes de couleurs. N'étant fujets à aucune maladie, ils font propres à tout ce que l'on veut. Il n'y a point de chevaux qui boivent & man-

gent mieux que les Piémontois, ni qui résistent davantage au travail. Ils ont le corps beau, les jambes bonnes & belles, les yeux beaux, la tête bien proportionnée, de petites oreilles bien piquées & bien placées. Ils ont la bouche un peu ferme, la tête pesante, & la portent mal : tous les chevaux qui ont la tête pesante, sont sujets à broncher.

Chevaux Polonois.

Les Chevaux Polonois sont de même taille que les Chevaux Danois, de même tempérament & ont le même pied, mais ils n'ont pas l'encolure si fine. Ils sont ordinairement sous poil bai clair & pelure d'oignon. Les chevaux Polonois sont fougueux, obstinés, malicieux, traîtres, & très-vigoureux. Les chevaux entiers sont très-difficiles à dresser. Soit que les chevaux Polonois soient fatigués ou non, ils boivent & mangent par-tout, & l'on s'en sert tant pour le carrosse, que pour la selle.

Chevaux Roussins.

Les Chevaux Roussins viennent d'Allemagne & de Hollande. Il y en a qui sont très-beaux de taille & qui vont à toutes sortes d'airs. Ils plient naturellement les bras en sautant, ce qui n'est pas naturel aux autres chevaux. On trouve peu de Roussins qui soient parfaits au manége. On en voit plus qui s'accommodent au carrosse. Ces chevaux vieillissent bientôt c'est ce qui fait qu'on est souvent obligé de les garder long-temps à l'écurie.

Chevaux Suiſſes.

Les Chevaux Suiſſes reſſemblent ſouvent à ceux d'Allemagne. Ils ſont ſous poil noir & gris. Les Suiſſes font trafic de leurs chevaux. Les Allemands en achetent beaucoup : ils ſont meilleurs que les leurs, ont plus de vigueur, ſont plus propres à la Cavalerie, & marchent mieux que ceux de toutes les autres Nations. Les chevaux Suiſſes & d'Allemagne ſont excellents pour l'artillerie, les chariots, les charrettes, & les charrues, ainſi que ceux de Normandie & de Bretagne. De tous les chevaux Suiſſes on en choiſit les plus fins & les plus légers pour la monture. Ils ſavent naturellement monter les montagnes, parce que la Suiſſe eſt un pays de montagne. Il n'en eſt pas de même des chevaux de Beauce, Brie, Champagne, & de Picardie.

Chevaux Turcs.

Les chevaux Turcs ſont d'une taille inégale ; ils ſont beaux, de bonne haleine & vont vîte. Tels ſont ceux que l'on a vus au commencement de l'année derniere à l'entrée de l'Ambaſſadeur Turc, & dont les plus beaux ont été préſentés à Sa Majeſté de la part du Grand-Seigneur. Pour l'ordinaire les chevaux Turcs n'ont point de bouche, n'élevent que très-peu les jambes. Ils vivent long-temps, ſont fort vigoureux, ſains, & nets de tous leurs membres, qui ſont des qualités très-bonnes pour un cheval.

Parmi les chevaux Turcs il y en a de blancs, c'eſt le poil le plus ordinaire. On en voit d'a-

lezans, de bais, fort peu de moreaux. Les meilleurs viennent de Médie, qui eſt une Province de Perſe. Ces chevaux ſont grands, hardis, larges de croupe, très-vigoureux, vont fort vîte & travaillent beaucoup. Ils ſont rares en France.

Il vient auſſi des chevaux d'Arabie, bons pour la courſe. Les Cavalles y ſont en ſi grand uſage & de ſi bonne haleine, qu'elles font bien du chemin en peu de temps, ſans s'incommoder. Ces chevaux ſont de race de Perſe, ainſi que ceux d'Arménie. Les premiers ſont plus petits, & n'ont pas la taille ſi noble. Ils ſont plus larges des épaules, d'une encolure moins fiere, & moins ſujets à ſe mettre en colere.

On voit en France des chevaux Maureſques qui ſont excellents & propres pour les longues courſes. Ils ſont de corpulence médiocre & grands travailleurs. Il ne leur manque qu'un peu de fierté pour être parfaits. Les chevaux Perſans ſont des chevaux eſtimés. Ils vivent long-temps. On s'en ſert beaucoup en Turquie. Au reſte, tous les chevaux dont je viens de parler, ne ſont que des eſpeces différentes, rangées ſous le genre des chevaux Turcs.

Chevaux de France.

On pourroit ſe paſſer en France des chevaux étrangers. Pluſieurs de nos Provinces en fourniſſent, dont les uns ſont des chevaux de main, les autres de beaux & bons chevaux de carroſſe. Enfin les chevaux François peuvent être employés à toutes ſortes de travaux; mais il y en a de plus eſtimés les uns que les autres. Je vais dire quelque choſe de ceux qui ſont

les plus connus, & dont on fait le plus d'usage.

Chevaux Bretons.

Les chevaux Bretons font courts, ronds, ramaſſés, chargés d'épaule. Ils ont la tête courte & charnue, les yeux moyens. Ils font forts du deſſous, bas de terre, peu ſujets aux maladies, excepté le farcin, que quelques-uns ont à cauſe de leur plénitude. Il y en a auſſi qui ont la gale. Ils ont la bouche ferme & ne ſe ramenent guere. On s'en ſert pour l'artillerie, pour le tirage & pour le carroſſe. Il y en a même que l'on monte : mais ils font fort peu propres à la courſe. Les Chevaux Bretons font mutins. Ils approchent des chevaux Poitevins pour la fermeté du corps & de la taille. La plupart font poil noir, bai brun ; il y en a peu de gris. Les chevaux entiers font mauvais en Bretagne, mais ils ont bonne jambe & bon pied.

Chevaux de Franche-Comté.

Tous les chevaux de Franche-Comté font courts, trapus, de moyenne taille, plus propres à monter qu'à tirer. Leur couleur eſt ſous poil iſabelle, ſouris, pelure d'oignon, alezans noirs & gris. Il y en a auſſi de pies, de tigrés, ventre de biche, pommelés. Mais tous les chevaux Fran-Comtois ne font pas également bons.

Chevaux Gascons.

Les chevaux Gascons sont d'une taille semblable à ceux d'Espagne. Ils ne sont pas si beaux. Ils sont plus lourds, mais propres au Carrosse, au Chariot & à des Charrettes. Il y en a beaucoup qui conviennent à la Cavalerie. Ils ne sont pas forts de dessous, leurs jambes sont menues. Ils ont les jointures hautes & le pied de mulet. Ils les imitent aussi beaucoup de la croupe & de la jambe. Ils sont d'un assez bon tempérament, & ne sont point sujets à des maladies. Ils ont la vue & la bouche bonnes: ils sont faciles à emboucher & par conséquent à gouverner. Mais les chevaux entiers sont très-vicieux en Gascogne. Ils sont traîtres & ennemis de l'homme, c'est ce qui fait qu'on ne voit guere d'étalons.

Chevaux Limousins.

Les chevaux Limousins tiennent des chevaux d'Espagne & de Gascogne, parce qu'on a dans les pays des étalons d'Espagne pour couvrir leurs cavalles, & qu'en Gascogne on se sert d'étalons Limousins. Ainsi les chevaux Espagnols, Limousins & Gascons tiennent les uns des autres. Il y a encore dans les harras de Limoges des étalons d'Italie & des juments d'Allemagne, afin d'avoir des chevaux naturellement grossiers. On choisit dans le harras une jument d'une taille légere pour la mettre avec un cheval d'Allemagne, afin que les chevaux qui en sortent soient plus chargés de chair que ceux d'Italie. Ils sont grands & forts, mais

ſujets aux mêmes maladies que les chevaux d'Allemagne, parce que le pays eſt humide & couvert de bois. On tire tard du harras les chevaux Limouſins. Ils ſont vicieux, & ne ſont jamais bons qu'ils n'ayent atteint l'âge de ſix à ſept ans. Leur couleur, pour la plupart, eſt ſous poil bai, bai brun, bai biche, bai cendrin, tout à fait biche, ou pommelé. Ceux qui tiennent d'Eſpagne & d'Italie ſont bons. Ceux qui tiennent des chevaux d'Allemagne en ont les défauts.

Chevaux Normands.

Les chevaux Normands ſont à peu près de la même taille que les chevaux Bretons. En Normandie, on garnit les harras de juments de Bretagne. Elles ſont mieux faites que celles d'Allemagne, plus trapues & plus vigoureuſes. Les étalons pour la plupart ſont d'Eſpagne: c'eſt ce qui fait que les chevaux Normands ne ſont pas ſi forts que les chevaux Poitevins. Cependant il s'en trouve de très-bons & peu de mauvais. Ils boivent à tout gué. Ils mangent à tout ratelier. Ils ſont vigoureux, bons chevaux de Carroſſe, de Cavalerie, propres à toutes ſortes d'exercices, & d'une nature meilleure que les chevaux d'Auvergne & de Limoges.

Chevaux Poitevins.

Les chevaux Poitevins ſont de la même taille que ceux qui naiſſent dans le Limouſin. Les Poitevins, dans leurs harras, ont la même méthode que les Limouſins. Mais ils élevent différemment

leurs chevaux. Dans le Limoufin, on laiffe les juments dans les paturages, où elles mangent des herbes fraîches, de mauvais accabit, & épaiffi Dans le Poitou on les nourrit avec du bon foin & de la bonne avoine; on les fait marcher doucement fans les faire trotter. Quand les poulains font en âge de manger, on les retire de bonne heure du harras: on leur fait manger de la paille fraîche, ce qui leur rend un corps fi ferme, qu'ils font propres à toutes fortes d'exercices. On les accoutume tout jeunes qu'ils font, à avoir dans l'écurie les pieds fur la dure. En général les chevaux Poitevins font bons de corps & de jambes. Ils ont bon pied, bon œil & bon appétit. Mais ils ne font ni beaux, ni bien faits; quoique prompts on les gouverne aifément.

Chevaux Picards.

Les chevaux de Picardie, Champagne, Bourgogne, Beauce, & Brie, ne font pas fi bons que ceux dont je viens de parler. Il n'y a point de harras dans ces Provinces, ni perfonne d'affez curieux pour en avoir. Il y faudroit des juments & des étalons beaux & de belle taille : c'eft ce qui ne s'y trouve pas. On n'y éleve prefque point de poulains. Le peu qu'il y en a eft pour l'ufage des particuliers.

Chevaux Bourguignons.

Les chevaux Bourguignons ne font pas d'une grande taille. Leur couleur la plus commune eft fous poil bai clair. Le fervice en eft bon. Les chevaux entiers de Bourgogne ne font point

ſujets à de mauvais vices, comme ceux de Bretagne & de Normandie. Les juments de Bourgogne ſont aſſez fécondes. Mais les Bourguignons ne ſont pas curieux. Ils n'ont que des étalons du pays, & quelques-uns de Franche-Comté.

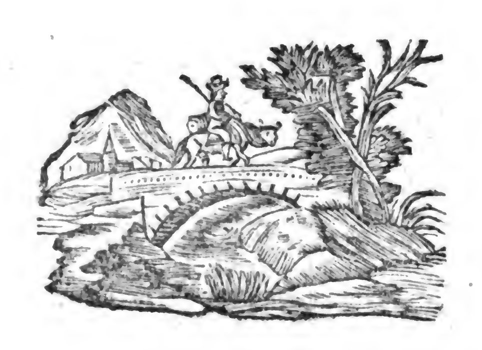
Endroits d'où l'on tire les Chevaux de Carroſſe.

Voilà en abrégé ce que l'on peut dire ſur les différentes eſpeces de chevaux François & étrangers. Il n'eſt point néceſſaire de courir chez les étrangers pour trouver des chevaux propres à la Cavalerie & au Carroſſe. Le Royaume en fournit aſſez. Pour ce qui regarde les chevaux de Carroſſe, on les tire de Normandie, de Bretagne, & de pluſieurs autres de nos Provinces. Si on les veut de groſſe & de grande taille, on les fait venir de Flandre, de Hollande, de Weſt-Friſe, ou d'Hongrie. Si on les veut d'une taille plus fine, on choiſit des chevaux Piémontois, Napolitains & Italiens, & quelques-uns d'Allemagne & de Suiſſe, mais des mieux faits, parce que preſque tous ſont trop matériels, & ne peuvent ſervir qu'au labourage. En un mot les plus beaux chevaux de Carroſſe ſont ſans contredit les chevaux d'Italie, enſuite les Danois & Allemands, puis les chevaux de Friſe & du Nord de la Hollande. En France, les plus eſtimés ſont les chevaux Normands. Les chevaux Flamands ſont les moindres de tous, à cauſe de leur groſſe tête & de leurs pieds plats.

Pour les chevaux qui viennent d'Eſpagne & d'Angleterre, ce ſont de fins coureurs & rien autre choſe; les chevaux d'Eſpagne ont les

épaules plus libres & les mouvements plus souples que les autres chevaux fins étrangers. Il est rare de voir de grands chevaux d'Espagne. Les chevaux Anglois ne sont pas généralement bons. Il en vient beaucoup de mauvais de ce Royaume. Ils ne sont pas de race du pays. Ils viennent de race de Barbes.

Mais malgré cette différence entre les chevaux François & étrangers, il se trouve cependant tant de variétés dans ceux d'un même pays, soit pour la qualité, soit pour la figure, qu'il faut avouer qu'on n'en peut déduire toutes les circonstances, car il y en a de bons, de médiocres, de mauvais, de beaux & de laids de tous les pays.



TROISIEME PARTIE.

Instruction aux Cochers sur les Maladies des Chevaux.

CE n'est pas assez qu'un Cocher sache entretenir & conduire un Equipage à Paris & en Campagne. Sa science consiste encore à connoître la beauté & la bonté d'un cheval de carrosse. Dans les deux premieres parties de cet Ouvrage, je crois en avoir dit assez pour qu'il n'ignore rien sur toutes ces choses. Il ne me reste plus qu'à parler dans cette troisieme des principales maladies auxquelles les chevaux sont sujets. Mais je passerai légerement sur celles, où la présence d'un habile Maréchal est absolument nécessaire. Pour les autres qui sont de peu de conséquence, & auxquelles un Cocher peut remédier de lui-même & sur le champ, je vais lui en indiquer les remedes, pour qu'il puisse y avoir recours dans les cas pressants, comme quand il se trouve en route ou en Campagne, loin d'un habile Maréchal.

Un autre avantage, que je compte que les Maîtres comme les Cochers trouveront dans ce petit Traité, c'est qu'en leur expliquant les Symptômes des différentes Maladies qui peuvent arriver aux chevaux, ils pourront les uns & les autres s'y connoître & être en état de veiller à leur guérison, & s'appercevoir si le Maréchal, qui en entreprend la cure, s'en acquitte comme il faut. Ceux qui ne seront pas con-

tents de cet Abrégé peuvent avoir recours pour *la Connoiſſance des Chevaux*, au *Parfait-Maréchal*, au *Nouveau Parfait-Maréchal*, & à pluſieurs autres Livres. Je n'écris que pour les Maîtres qui ont des Equipages, & pour leurs Cochers, Palefreniers, Poſtillons, & Garçons d'écurie, qui pourront ſe mettre chacun au fait de ce qui regarde leur métier, en liſant avec attention ce petit Ouvrage.

Abcès, ou Apoſtumes.

Un Abcès ou, Apoſtume n'eſt autre choſe que le mêlange de la lymphe & du ſang, accompagné d'une fermentation d'humeurs puantes; le pus & la matiere de la ſuppuration ne ſont autre choſe que le ſang corrompu & tourné. Lorſque cette matiere eſt blanche, elle eſt louable, c'eſt-à-dire que le ſang froid qui la forme n'a aucun vice de corruption. Si elle paroît jaune, rouſſe, ou puante, elle marque un ſang vicié, & qu'elle a acquis de la malignité par ſon ſéjour.

C'eſt au Maréchal à guérir un Abcès & à l'ouvrir dans ſa maturité, & au Cocher à faire vivre ſon cheval de régime pendant cette cure.

Arêtes.

Les Arêtes, grappes ou queues de rat, ſont des gales & tumeurs ſur les nerfs des jambes de derriere entre le jarret & le paturon; il en vient rarement ſur le nerf du canon.

Les Arêtes ſe dénotent de deux façons & proviennent de deux différentes cauſes. Il y a les Arêtes ſeches & les Arêtes humides. Les ſeches ſont une eſpece de mauvaiſes eaux. El-

les ſe guériſſent comme les enflures de boulet. Les humides n'ont point de calus, ni d'enflure. Elles coulent tout le long d'une partie du tendon de la jambe, depuis la naiſſance du boulet. Elles ſuintent une humeur âcre & mordicante, qui fait tomber le poil. C'eſt une eſpece de dartre coulante, qu'il faut traiter comme les démangeaiſons.

Atteinte.

Un cheval ſe donne une Atteinte, lorſqu'avec la pince du fer de derriere il ſe donne un coup ſur le talon du pied de devant. Mais plus communément les Atteintes proviennent de ce qu'un cheval qui en ſuit un autre lui donnera un coup ſoit au pied de devant, ſoit au pied de derriere, en marchant trop près de lui.

Il y a Atteinte ſimple, & Atteinte encornée. Celle-ci eſt très-dangereuſe. Dans le moment qu'on s'apperçoit de l'Atteinte, c'eſt-à-dire auſſi-tôt qu'elle a été donnée, il faut mettre du poivre deſſus, ce qui la guérit ordinairement. Pour l'Atteinte encornée, on la guérit comme le Javart encorné.

Avant-Cœur.

L'Avant-Cœur eſt une tumeur contre nature, de figure ronde, groſſe à-peu-près comme la moitié du poing, qui ſe forme à la poitrine du cheval vis-à-vis du Cœur. Si l'Avant-Cœur ne vient à ſuppuration, c'eſt pour le cheval une maladie mortelle. On connoît que le cheval a l'Avant-Cœur, lorſqu'il paroît avoir le ventre reſſerré, qu'il tient ſa tête baſſe, qu'il a l'œil

triſte, que le cœur lui bat fortement, que les épaules lui tremblent, qu'il tombe comme en ſyncope, & qu'il a de la peine à ſe relever.

L'affaire d'un Cocher pendant cette maladie, eſt de lui donner du ſon mouillé, avec une once de ſoufre d'Antimoine mêlé parmi. S'il eſt dégoûté & qu'il faſſe difficulté de le manger, on prend environ un verre de vinaigre ou de verjus, dans lequel on fait diſſoudre deux onces de thériaque, qu'on donne au cheval. Ce dégoût ne peut pas durer longtemps, d'autant plus qu'il faut que le cheval guériſſe bientôt, ou qu'il meure.

Avives.

Les Chevaux, comme les hommes, ont des glandes à la machoire, au-deſſus des oreilles, qu'on appelle *Parotides* aux hommes, & *Avives* aux chevaux.

A voir la maniere dont la plupart des Maréchaux, ſur-tout ceux des Villes, de Province & de Campagne, panſent les *avives*, on croiroit qu'elles ſont douloureuſes. Cependant elles ſont inſenſibles, & les ſignes des *avives* ſont les mêmes que les ſignes des *tranchées*. Il n'y a point d'*avides* ſans *tranchées*, & ce qu'on appelle *avives*, n'eſt autre choſe que mal au ventre, car le cheval ſe tourmente exceſſivement par la douleur qu'il ſouffre. Il ſe couche, il ſe roule par terre, il ſe releve ſouvent, il s'agite, il ſe débat fortement.

Un Maréchal ignorant, qui trouve un cheval dans cette agitation, preſſe les *avives*, les pique, les bat & les croit aſſez douloureuſes pour tourmenter un cheval. Par-là il excite une

inflammation beaucoup plus violente, il rend le cheval comme fol, & par fon ignorance il en fait plus mourir qu'il n'en guérit. C'eft ce que j'ai appris d'un Maréchal ordinaire du Roi, un des plus habiles que nous ayons à Paris. Il traite les *avives* comme les *tranchées*; & felon le *Nouveau Parfait-Maréchal*, on ne doit pas faire autrement.

Bleimes.

Les Bleimes font une maladie, ou une inflammation de la partie intérieure du fabot vers le talon, entre la fole & le petit pied. Elles viennent aux chevaux qui ont le talon bas & encaftelé, qui craignent le travail, parce qu'ils ont coutume d'avoir le talon moux, & trouvant le pavé trop rude, il s'engendre une corruption en cette partie, qui eft proche de la fole.

Il y a trois efpeces de Bleimes : Bleimes feches, Bleimes encornées & Bleimes foulées. Les Bleimes feches font nommées ainfi à raifon de leur caufe, laquelle eft intérieure, provenant d'une grande féchereffe de pied. Les pieds cerclés, & les talons encaftelés, comme je l'ai dit plus haut, font fujets à cette efpece de Bleime. Un Cocher prévient ce mal en tenant les pieds bien nets, en les garniffant d'onguent de pied, & en leur mettant fous les pieds de la fiente mouillée. La ferrure en remédiant aux talons & aux quartiers de dedans ferrés, s'oppofe auffi à la naiffance de ces Bleimes.

La Bleime encornée eft communément une fuite de la Bleime feche, négligée & vieillie. Il eft néceffaire dans cette occafion de traiter le cheval intérieurement avec faignées, dietes &

lavements; du reſte on ſuit le procédé du Javart encorné.

Les Bleimes foulées ont une cauſe extérieure. Elles proviennent de ce qu'il ſe ſera enfermé de petites pierres, ou du gravier entre le fer & la ſole, ou bien que le fer aura porté ſur la ſole qu'il aura foulée & meurtrie en quelque endroit. Les pieds plats ſont ſujets à ces ſortes de Bleimes, car le gravier & le ſable s'enferment facilement à ces pieds, entre le fer & la ſole.

Cette eſpece de Bleime eſt aiſée à guérir dans le commencement, & n'eſt pas dangereuſe, à moins qu'on ne la laiſſe vieillir; car alors elle ne laiſſeroit pas d'avoir des ſuites fâcheuſes. On découvre la Bleime juſqu'au vif : on tient la ſole & le ſabot gras avec du cambouis du côté de la Bleime, & en remettant le fer, on doit avoir attention qu'il ne porte point depuis le premier trou.

Bouton ſous la Sole.

Il vient quelquefois ſous la Sole du cheval une eſpece de ceriſe, ou bouillon de chair accidentelle, lorſqu'ayant deſſolé un cheval pour quelque mal de pied, le Maréchal n'a pas également compreſſé par-tout. L'endroit qui ne l'aura pas été, bourſoufflera, la ſole ne laiſſera pas de revenir par-deſſus; mais quand on croira le cheval en état de marcher, cette groſſeur qui ſe trouvera ſous la ſole, le fera boiter. Il n'y a d'autre remede à cela, que de deſſoler une ſeconde fois, couper la ceriſe, mieux compreſſer, & laiſſer revenir la ſole.

Breuvages, Armand, Gargarisme, & Billots.

Les préparations des médicaments des chevaux consistent en infusion, ou en décoctions qu'on leur fait avaler ou par la bouche, ou par le nez, quand il y a quelque empêchement dans le gosier, qui s'oppose à l'entrée du breuvage par la bouche. Il vaut mieux donner des breuvages que des pilules, parce que la graisse qui forme les pilules est contraire au tempérament du cheval. Si on en donne, il faut les former avec le miel.

L'Armand est une drogue, dont on graisse le bout d'un nerf de bœuf bien amolli, & fourrant le nerf de bœuf jusqu'au fond du gosier, on y porte la drogue pour adoucir quelque inflammation du gozier. On se sert ordinairement de miel pour l'Armand.

Le Gargarisme se fait au moyen d'une seringue à injection. On emplit la seringue de la composition du Gargarisme, & on la pousse après l'avoir mise au coin de la bouche du cheval, cette méthode est plus douce & préférable à l'Armand.

Le Billot est un mors de bois joint à sa têtiere; on met autour de ce mors la drogue qu'on veut que le cheval suce, & on l'entoure de linge, ce qui s'appelle un nouet. Quand le cheval a ce billot & le nouet dans la bouche, il ne peut s'empêcher de mâcher, & la drogue se mêlant par la chaleur de la bouche avec la salive, il la suce. On met communément l'*Assa-fœtida* au Billot, pour fortifier l'estomac & donner appétit. Cela est bon dans un dégoût simple, qui ne provient que de quelque

nourriture désagréable au cheval, & qui l'a dégoûté.

Brûlure.

Il arrive rarement qu'un cheval soit brûlé : mais en tout cas on le traite comme les hommes peuvent se traiter en pareil cas, qui est, lorsqu'on y remédie sur le champ, d'y appliquer l'encre ou l'esprit de vin. Si on n'y a pas apporté remede dans le moment, on se sert d'onguent de sureau, ou d'eau-de-chaux, ou décoction d'écorces d'orme.

Cancers ou Chancres, & Cancer à l'œil.

Les Cancers ou Chancres sont causés par une liqueur lymphatique, qui s'extravase, & qui est si caustique qu'elle ronge petit à petit les parties dans lesquelles elle s'est arrêtée. Tout Cancer commence par un ou plusieurs boutons, qui se déchirant ensuite deviennent chancreux, & d'une couleur livide ou cendrée.

Pour guérir les Chancres ou Cancers, il faut premierement la saignée & la diete, en même temps donner intérieurement les Diaphorétiques, principalement ceux qui émoussent l'âcreté de la lymphe : telles sont les racines sudorifiques d'esquine, &c. l'acier & le foie d'Antimoine, & pour la cure extérieure on appliquera dessus, ou on les bassinera avec les caustiques, comme le vitriol, &c.

Nota, que les caustiques ne font aucun ravage, appliqués sur les chairs & même sur les glandes : mais qu'ils causeroient du désordre sur les tendons, les nerfs & sur les gros vaisseaux.

Le

Le *Cancer* dans l'œil se reconnoît à des bourgeons rouges, les uns petits, & les autres plus grands, vers le grand coin de l'œil près du nez. On en voit tant en dehors qu'en dedans de l'œil, même sur les paupieres; l'œil paroît rouge. Ces excroissances proviennent de l'âcreté des larmes, qui écorchent la caroncule lacrymale & les paupieres, & y produisent de petits Champignons.

Pour guérir ce mal, il faut mettre le cheval au son & à l'eau blanche, lui donner de l'acier quelque temps, & ensuite du foie d'antimoine: on lavera ces Cancers avec la décoction de la graine de fenouil, & on les saupoudrera avec de la tutie, ou de la poudre de cloportes passée sur le porphyre, ou de la couperose blanche, sucre candi, & tutie, partie égale.

Capelet.

Le Capelet est une tumeur en forme de loupe, & souvent indolente, c'est-à-dire sans douleur, qui croît à la pointe du jarret. Cette tumeur est ordinairement de la grosseur de la moitié d'une pomme de reinette, & on la sent mobile & détachée de l'os. Cette grosseur est occasionnée par des coups, ou parce que le cheval se sera couché sur la pointe des jarrets.

Le Capelet n'est proprement qu'une loupe, à laquelle on a raison le plus souvent de ne pas faire attention. Cependant il est arrivé qu'il est devenu douloureux, gros & endurci, causant alors une si grande douleur au cheval, qu'elle le faisoit maigrir, & à la fin devenir boiteux. Si cela arrive il faut le traiter avec savon noir & sel, ou esprit de vin camphré.

On peut auſſi le garnir de pointes de feu, puis un ciroëne après avoir mis un morceau de poix de Bourgogne, en forme de clou girofle dans chaque trou.

Carie.

La Carie eſt pour ainſi dire la gangrene des os, ayant la même cauſe par rapport à l'os, & y faiſant le même effet que la gangrene à l'égard des chairs & des autres organes ſolides : puiſque ſi on n'y remédie, elle avance toujours, & gagne de proche en proche.

Un os peut être carié par une ſuite de maladies, comme gourme, &c. Les os peuvent être auſſi cariés par des accidents, comme des coups ou des chûtes, qui foulent l'os & par conſéquent obſtruent les vaiſſeaux : la matiere qui ſe forme par ce moyen, ronge l'os & cauſe la carie. La carie donne plus de temps que la gangrene pour y apporter des remedes, parce que l'os ſur lequel elle travaille, eſt plus dur à ronger que les chairs.

Pour guérir un os carié, ſi c'eſt une dent, on l'arrache : ſi c'eſt quelqu'autre os carié, aſſez découvert pour ſe ſervir de la rugine, on emporte la carie juſqu'au vif avec cet inſtrument, raclant l'os juſqu'à ce qu'il ſaigne : enſuite on panſe avec des choſes ſeches, comme l'eau vulnéraire, l'eſprit de vin, teinture d'aloës, poudre d'uſorbe, &c. On ne ſe ſert de la rugine, que lorſque la carie n'eſt pas profonde & n'occupe que la ſuperficie de l'os. Pour peu qu'elle ſoit enfoncée dans le corps de l'os & qu'elle pénétre juſqu'à la moëlle, il n'y a pas d'autre remede que le fer rouge.

Cerifes.

Les Cerifes font un mal de la fourchette. Elles fe dénotent par des tumeurs, ou bouillons de chair vive, reffemblants à de petits Fics. Ces Cerifes viennent à côté de la fourchette, rarement aux pieds de devant, prefque toujours aux pieds de derriere, ou on en voit auffi quelquefois au bout de la fourchette; leur groffeur eft celle d'une noix, & quelquefois plus : de ces Cerifes, il y en a de très-douloureufes, fur-tout aux pieds de derriere, celles-là font boiter le cheval tout bas. Ce mal provient de la lymphe nourriciere de la fourchette, qui s'arrêtant par obftructions & s'épaiffiffant, bourfouffle la chair après l'avoir ufée.

La différence qu'il y a entre les Cerifes & les Fics, eft la malignité de l'humeur plus grande aux Fics, qu'à ce mal. Il eft même affez aifé de guérir cette tumeur. Cependant fi on négligeoit d'y remédier, elle pourroit dégénérer en Fics. C'eft pourquoi il faut couper la Cerife avec le feu. Enfuite l'efcarre tombé, on desféche la plaie. Quelquefois on les extirpe avec un peu de vitriol en poudre, ou de fublimé, qu'on continue à mettre jufqu'à ce que la place foit unie; puis on finit par mettre deffus dé l'Egiptiac. De plus, il feroit à propos de travailler à l'intérieur; la lymphe épaiffie dénotant une mauvaife humeur. Il eft bon pour la rendre fluide de faire faigner le cheval & le mettre à la diete pendant quelque temps.

Charges ou Cataplafmes, Emmiellures, Emplâtres blanches ou Rémolades.

Ces quatre noms fignifient à peu près le même remede : c'eft-à-dire, un remede qui fert à adoucir les douleurs des parties où on l'applique, à en ôter la chaleur, & à détendre ou à amollir. Les petites différences qu'il y a entre ces noms, confiftent en ce qu'on met du miel dans l'Emmiellure, du lait dans les Emplâtres blanches, & qu'une Charge ou Cataplafme, quand il eft employé au pied, prend le nom de Rémolade.

Clous de rues & Chicots.

Un cheval peut trouver fous fon pied en marchant, un clou la pointe en haut, qui lui entrera dans le pied : alors on dit qu'il a *un clou de rue*, parce que cet accident arrive plus fouvent dans les rues des Villes, que par-tout ailleurs. De même, fi des chevaux marchent ou courent dans des tailles nouvelles, ils peuvent rencontrer fous leurs pieds des éclats de bois coupés, qui fe terminent en pointe, & qui leur entreront dans le pied ; on appelle ces brins de bois des *chicots*.

Les clous de rue & les chicots étant de forme mal unie, & non tranchante, caufent des plaies contufes, qui deviennent plus ou moins dangereufes, felon l'endroit du pied qu'elles ont ouvert, & fuivant qu'elles ont pénétré plus ou moins avant. Par exemple, fi les clous & chicots font entrés de biais ou en gliffant, ils n'auront bleffé que la fole ou la fourchette, s'ils entrent debout, il s'agit de leur longueur, car s'ils font affez longs pour pénétrer au-delà

de la ſole, ils offenſeront la pince, ou le corps de l'os du petit pied, ou le quartier, le calon, ou le tendon du profond, qui tapiſſe une partie du deſſous du petit pied. Leur ſituation la plus dangereuſe eſt celle qui a attaqué l'os du petit pied ou le tendon. Le talon eſt moins à craindre que les quartiers.

Comme il s'agit de guérir ce mal à quelque degré qu'il ſoit, au défaut d'un Maréchal, un Cocher entendu, s'il eſt en campagne & éloigné des Villes, peut employer les remedes ſuivants.

Lorſqu'un cheval boite ſubitement en chemin, il faut lui lever d'abord le pied boiteux, & ſi on lui trouve un clou ou un chicot, on commencera par l'arracher, puis on ſondra d'abord de la cire d'Eſpagne dans le trou, ou on y verſera de l'huile bouillante, & on bouchera le trou avec de la cire d'Eſpagne; ſi l'endroit n'eſt pas dangereux, le cheval ſe trouvera par ce moyen tout-à-fait guéri, ou du moins s'il y a du danger, on pourra le mener à l'écurie, ſans craindre qu'il y entre aucun corps étranger, comme boue ou gravois.

Si au bout de dix jours la douleur continue, & même qu'elle augmente, on doit commencer par mettre le cheval au ſon & à l'eau blanche. On ſonde, pour connoître juſqu'où le clou ou le chicot pénétre. S'il a été dans les attaches, qui ſont entre la corne & le petit pied, alors on ouvre le trou en rond avec la petite gouge, & on y verſe de l'huile de Pétrole, ou l'eſſence de Térébenthine; enfin les réſolutifs les plus forts, & en cas que la douleur continue, il faut ſaigner pour éviter la fluxion & deſſoler. Si la matiere eſt abondante, on met autour du

pied un cataplasme émollient : on seringue dans le trou de l'huile de Térébenthine, puis on met par dessus de la Térébenthine.

Quand on a négligé ce mal, ou qu'il a été mal pansé, la matiere se forme, & fait un ravage proportionné à son abondance, à sa malignité, & à l'endroit où elle séjourne : & si elle ne trouve pas assez d'écoulement, elle refluera, & se fera jour par en haut vers le poil, à la couronne, ou aux talons. Le remede est de dessoler sur le champ, de faire une bonne ouverture, & de seringuer dans les deux trous des résolutifs forts.

Si on voit sortir des eaux rousses, qui proviennent toujours des tendons attaqués, on se sert des mêmes résolutifs, & on ajoute des cataplasmes résolutifs sur le pied & sur la jambe : car il est à craindre pour lors, que le tendon ne se relâche, & que le petit pied ne descende par la suite.

La matiere se promene quelquefois vers la fourchette de façon qu'il se forme deux ou trois trous au talon, qui auront communication entre eux, & jusqu'au paturon, il faut couper tout jusqu'au fond.

Si l'os du petit pied est piqué, il faut qu'il en tombe une ou plusieurs esquilles, que l'on panse comme on panseroit une plaie. Mais si le pied est éclaté, le cheval est en grand danger.

Cirons.

On remarque qu'un cheval a des cirons dessus, dessous & au-dedans des levres, quand il se frotte continuellement les levres contre la mangeoire, parce qu'elles lui démangent. Ce

qu'un Cocher ou Palefrenier doit faire en cette occasion est de couper la premiere peau au-dedans des levres, à l'endroit où sont les cirons avec un rasoir, ou un instrument bien tranchant. Après cette légere incision on frotte la plaie avec du vinaigre & du sel, & le cheval aussi-tôt recouvre l'appétit.

Constipation.

Cette maladie n'en est souvent pas une par elle-même, mais elle est l'avant-coureur, ou la suite de quelque autre, dans laquelle le cheval aura le sang échauffé, & dont la bile par conséquent ne coulera pas assez dans les intestins, à cause de sa consistence, comme dans la fatigue & fortraiture, dans la pousse phtisique, &c.

Si le cheval est constipé, sans avoir d'ailleurs aucun signe de quelques autres maladies jointes à cet accident, c'est-à-dire qu'il paroisse se porter assez bien du reste, le Cocher doit toujours le faire traiter, pour prévenir un plus grand mal, sur le pied d'une bile engagée dans le foie. C'est pourquoi il peut le faire saigner, ne lui donner que de la paille & du son, & de l'eau blanche, ou autre boisson rafraîchissante, comme aussi des lavements. Le miel dans le son est bon dans cette occasion.

Cors.

Le Cors est une espece d'ulcere, ou plutôt de callosité provenant de foulure, ou de meurtrissure, causée toujours par le harnois ou par la selle. Ce durillon se trouve ordinairement au haut de l'épaule. Quelquefois le mal n'est pas si

considérable, quand il n'y a qu'une enflure qui n'est pas dure, alors les résolutifs l'ôteront, comme l'eau-de-vie, le savon noir ou autre savon, ou esprit de vin, y mettant le feu. Si le durillon est formé, le Cocher le frottera de vieux oing, ou y fera tomber dessus le suif d'une chandelle allumée en la penchant au-dessus : cela fait tomber le durillon, après quoi le cors étant détaché, on panse la plaie avec de l'eau-de-vie & du savon noir, ou même de l'eau commune avec du savon, ou du vin chaud, &c.

Coups sur les Yeux.

Les coups sur les yeux étant des maux qui ont beaucoup de rapport avec les fluxions sur les yeux, à l'égard de leurs effets sur l'organe de la vue, le pansement, quant aux remedes extérieurs, en doit être le même. Mais il est bon qu'un Cocher sache distinguer un coup sur les yeux d'avec les fluxions.

Les coups se font connoître, lorsque l'on voit les yeux rouges, enflés, pleurants, & qu'on les trouve chauds. C'est cette chaleur principalement qui distingue le coup de la fluxion, outre qu'il peut y avoir écorchure & contusion. Le mal qui provient d'un coup est presque au plus haut point où il puisse aller bientôt après l'accident arrivé. Il n'en est pas de même de la fluxion, qui augmente petit à petit, & par degrés : mais le coup n'est pas ordinairement si dangereux que la fluxion, à cause que la mauvaise disposition intérieure ne s'y rencontre pas.

Observer qu'à toute fluxion & contusion à l'œil, on est obligé de mettre des remedes au-

tour de l'œil pour adoucir les inflammations ou faire dissiper les enflures. Il ne faut jamais se servir d'astringents, mais bien de résolutifs & adoucissants. On doit mettre le cheval dans un lieu tempéré & consulter un bon Maréchal.

Courbature.

La Courbature vient aux chevaux, ou pour avoir trop travaillé, ou par les mauvais aliments qu'on leur donne. La cause interne d'une courbature est le vice du poumon, où des sucs grossiers, visqueux, & mucilagineux se sont ramassés, & qui s'attachant aux branchies de cette partie, empêchent l'entrée & la sortie de l'air, & interrompent par ce moyen la dilatation & la contraction du poumon.

La courbature peut être divisée en deux especes, savoir, courbature simple, & courbature avec la fievre.

La courbature simple est un rhume, ou morfondement, plus fort que le morfondement ordinaire, provenant des mêmes causes que le rhume. Elle se traite comme la morfondure.

La courbature avec fievre, & la fourbure ne sont pour ainsi dire qu'une même maladie, puisqu'on appelle courbature la fievre qui survient à un cheval fourbu.

On appelle aussi courbature, la fievre qui accompagne la gras-fondure, comme aussi celle qui survient quand on a fait souffrir au cheval quelques douleurs fortes, comme le feu mis trop violemment, ou qu'on a appliqué de trop violents caustiques, ou bien qu'on a fait quelques opérations douloureuses au cheval pour de grands maux de pied.

La courbature qui vient de la fievre de douleur, s'appaife avec une faignée, & un ou deux lavements de polycrete.

Pour guérir la vraie courbature, c'eft-à-dire celle qui accompagne la fourbure, il faut faigner trois ou quatre fois en un jour, donner force lavements, ôter le foin & l'avoine, nourrir avec fon ou orge-mondé en petite quantité, que le cheval ne boive que de l'eau blanche, & enfin le traiter comme un cheval qui a une fievre très-dangereufe, qui menace inflammation au poumon.

Courbe.

La courbe eft un amas d'humeurs flegmatiques, qui forment une tumeur groffe & dure dans la jointure du jarret. Les chevaux de carroffe & de trait font plus fujets aux courbes que les autres, à caufe de l'effort que les jarrets font en tirant.

Lorfque les courbes font récentes, on peut, fi l'on veut, appliquer deffus un rétoire compofé de verd de gris, du mercure, du foufre, de chacun trois gros : de deux gros de cantarides, & autant d'euphorbe. On met le tout en poudre incorporé avec de l'huile de laurier; on fait du tout un onguent. On doit bien bander le jarret, crainte que l'emplâtre ne tombe. Si le feu, & d'autres remedes que je n'indique pas, mais qu'un bon Maréchal n'ignore point, ne font rien à la courbe, le cheval court rifque d'avoir cette tumeur toute la vie.

Crampe.

La crampe des chevaux ne fe dénote qu'au

jarret. Il y a des chevaux qui y sont sujets. Le jarret leur devient roide pendant une minute, & cela leur recommence souvent. Cette incommodité vient d'un sang épais, qui fait que les esprits animaux s'embarrassent & s'arrêtent dans le corps des muscles. Cela n'est incommode qu'au Cocher ou au Cavalier, & nullement dangereux pour le cheval.

Quand un Cocher a dans son attelage un cheval sujet à la crampe, il doit faire saigner ce cheval de temps en temps, pour diminuer cet accident. Il n'y a point d'autre remede.

Crapaudines.

Il y a deux especes de crapaudines, assez différentes l'une de l'autre. La premiere est une tumeur qui vient un peu au-dessus de la couronne; la seconde ne vient jamais seule. Elle accompagne quelquefois une espece de plaie ou fente qui se fait dans le sabot, qu'on appelle seime. La premiere crapaudine se reconnoît par un poireau ou petit ulcere, qui vient au-devant des pieds de la largeur d'un petit pouce plus haut que la couronne au milieu du pied. Cette tumeur vient également aux pieds de devant, & à ceux de derriere. Il sort de cet ulcere une humeur, qui par son âcreté desséche la corne, de façon qu'au-dessous de la crapaudine il se fait un canal le long de la corne jusqu'au fer. Ce mal est plus difforme que dangereux : sa cause est la même que celle des eaux, & il faut la dessécher comme les muscles traversieres & les crévasses.

Crévasses.

Les crévasses se reconnoissent en ce qu'elles viennent aux plis des paturons en forme de fentes, dont il découle des eaux puantes. Il y a quelquefois enflure à la crévasse. Comme les crévasses & les mules traversieres sont toutes deux des fentes abreuvées d'une lymphe puante, il n'y a point de différence entr'elles, sinon que la crévasse vient au paturon dans le milieu par derriere, & que la mule traversiere vient au pli de la jointure du paturon avec le boulet. L'une & l'autre provenant de la même cause doivent être traitées de la même façon.

Mais à la science du Maréchal, il faut que le Cocher joigne une grande propreté, sur-tout dans les villes où la boue croupit & est par conséquent corrosive. Cette propreté consiste à avoir grand soin de nettoyer les jambes toutes les fois que les chevaux rentrent. Cette propreté est seule capable de faire que tous ces maux ne paroissent point. On peut appeller cette façon d'agir un remede préservatif ; mais pour qu'il ait de l'efficace, ce n'est pas de la façon dont les Cochers lavent les jambes de leurs chevaux, que le mal sera détourné, puisque se contenant de tremper un balai de jonc dans un seau d'eau, & de le passer ainsi mouillé sur les jambes de devant & de derriere de leurs chevaux de haut en bas, c'est-à-dire du sens du poil, la boue la plus intérieure, c'est-à-dire celle qui se trouvera dans le pli du boulet & au paturon, ne fera que s'enfoncer plus avant dans le poil, où elle catérisera petit à petit le cuir.

Il faut donc uſer d'une autre méthode, qui ne ſera agréée que des gens attentifs à la conſervation de leurs chevaux, & dont les Cochers ne feront pas les maîtres. Cette méthode (j'en ai déja parlé dans la premiere Partie) eſt d'imbiber une éponge d'eau, & la tenant d'une main au pli du genou pour les jambes de devant, & la pointe du jarret pour celles de derriere, on la preſſe, & à meſure que l'eau tombe le long de la jambe, on broſſera bien, & principalement à rebroſſe poil, avec une broſſe de la grandeur à peu près d'une broſſe à ſoulier, afin d'ôter la craſſe & la boue la plus enfoncée.

Dartres.

Toutes les maladies qui viennent ſur la peau des chevaux, & qui viennent de cauſes intérieures, peuvent être rangées ſous le nom général de *dartres*.

On reconnoît de trois ſortes de dartres : dartres farineuſes, dartres coulantes, & dartres à groſſes croutes ou gales. Toutes ces dartres dépendent du vice plus ou moins fort de la bile, & ne ſont occaſionnées que par le ſéjour de la bile dans les vaiſſeaux, & ſuivant que cette bile eſt plus ou moins âcre & épaiſſe, elle produit ſur la peau les différents accidents dont nous venons de parler.

Voilà tout ce qu'un Cocher peut ſavoir ſur cette matiere. Quant à l'origine de ces dartres & la maniere de les guérir, elles ſe trouvent dans les livres que j'ai indiqués pluſieurs fois, & qu'on peut conſulter s'il eſt beſoin.

Dégoût des Chevaux.

Un Cocher doit connoître qu'un cheval eſt dégoûté, quand il mange moins qu'à l'ordinaire, ou qu'il mange plus mollement, ou qu'il refuſe abſolument de manger ſon avoine.

Les cauſes du dégoût ſont quelquefois légeres. Il ſe trouve des chevaux délicats, qui ſe dégoûtent pour une ordure qu'ils auront trouvée dans leur nourriture : alors en ôtant cette nourriture & leur en donnant la premiere fois de nette, ils ſe remettront à manger. Si ce ſont des élevures ou cirons qui les dégoûtent, j'ai dit ce qu'il falloit faire à l'article de *Cirons*, pour leur redonner de l'appétit.

Démangeaiſons.

Le Cheval eſt ſujet à avoir des démangeaiſons à différentes parties du corps, comme à la tête, au col, aux cuiſſes, aux jambes, & même à la queue, quelquefois à tout le corps en entier. On reconnoît ce mal, en ce que les chevaux ſe grattent perpétuellement. L'endroit gratté ſe dénue de poil, & l'on voit à la place une farine blanche qui couvre la partie. Ils vont quelquefois juſqu'à s'écorcher. Plus la démangeaiſon eſt vive, plus le cheval ſe tourmente & s'échauffe, ce qui irrite ſon mal à tel point, que quelquefois la toux s'y joint, & quelquefois la fievre.

Les cauſes extérieures de ce mal ſont, ou un travail trop violent, ou une nourriture trop chaude, ou d'être trop gras, ou enfin d'un tempérament trop ardent & bilieux.

Quant aux cauſes intérieures, toute eſpece

de démangeaiſon n'eſt autre choſe qu'une humeur dartreuſe, qui ſe fait ſentir à différentes parties du corps. Pendant qu'un Maréchal les guérit, le Cocher doit mettre ſon cheval à l'eau blanche & au ſon, à la paille moulue, ou à la farine d'orge.

Deſcente ou Hernie.

La Deſcente ou Hernie eſt une maladie qui provient de quelque effort qu'aura fait le cheval, au moyen de quoi les tendons des muſcles du bas-ventre ſe ſeront trop étendus, & par conſéquent trop relâchés, ce qui aura laiſſé aſſez d'eſpace aux boyaux pour tomber dans les bourſes. A cela il n'y a de remede, que de repouſſer le boyau, ſi faire ſe peut, enſuite l'empêcher de retomber, au moyen d'un bandage, qui le contiendroit dans ſa place, & donneroit le temps aux muſcles de ſe raffermir & reprendre leur place. Quand cette maladie arrive aux chevaux de Rouliers, & autres, qui ſont des chevaux entiers, le remede le plus ſûr & le plus uſité eſt de faire rentrer le boyau, & de châtrer enſuite le cheval.

Deſſoler.

Deſſoler un cheval eſt une grande opération qui regarde entiérement le Maréchal. Quand un Cocher a dans ſon écurie un cheval auquel cette opération a été faite, il ne doit point lui mouiller le pied deſſolé, ni le mener à l'eau, il faut qu'il le laiſſe dans l'écurie juſqu'à parfaite guériſon. Quant à ce que doit faire un Maréchal pour bien deſſoler un cheval, & lui faire revenir la ſole, on peut conſulter le Nouveau Parfait-

Maréchal, Ch. XXV. pag. 397. où la maniere de faire cette opération est très-bien expliquée.

Dévoiement.

Le dévoiement est un écoulement fréquent & liquide de gros excréments du cheval. On distingue le dévoiement en trois especes; savoir, le dévoiement pituiteux, le devoiement bilieux, & le flux dyssentérique. Les signes généraux de toute espece de dévoiement, sont que le cheval se vuide beaucoup plus souvent qu'à l'ordinaire, & que les matieres qu'il rend n'ont plus la même consistence qu'elles doivent avoir naturellement.

Le dévoiement pituiteux est moins dangereux que les autres & plus aisé à guérir. On traite ce dévoiement par une diete sévere. On donne au cheval de l'eau blanche ferrée, on le met au son pendant vingt-quatre heures, & ensuite de l'orge moulue, & on lui fait avaler pendant trois jours un breuvage fait avec une once & demie de thériaque, deux gros de safran de Mars apéritif, le tout mêlé dans une pinte de vin.

Le dévoiement bilieux est plus dangereux que le premier, & l'effet en est quelquefois si prompt, que si le cheval l'a très-violent pendant vingt-quatre heures, il est en danger d'une inflammation d'entrailles, qui pourroit lui causer la mort. Le plus prompt remede que peut y apporter un Cocher, est d'ôter d'abord le foin & l'avoine, de nourrir le cheval avec de la paille, son & orge mondé, de lui donner pour boisson de l'eau blanche ferrée, avec deux gros de nitre purifié par seau d'eau. Pour le dévoiement dyssentérique, il doit aussi mettre

mettre un cheval au même régime, lui donner des lavements adouciſſants en quantité, comme avec du lait, où l'on met 6 grains d'opium, & quatre onces de ſucre roſat.

Diſlocation.

Pour guérir toutes diſlocations, il faut commencer par remettre l'os dans ſa place ordinaire, ce qui ne ſe peut faire qu'en renouvellant l'extenſion des muſcles, au moyen d'une opération appellée extenſion, & contre-extenſion. Un cheval diſloqué n'eſt d'aucun uſage. Il faut que l'os ſoit parfaitement remis, qu'outre les remedes extérieurs, il ait été ſaigné, purgé, rafraîchi, avant que de le faire travailler.

Dragon.

Le Dragon eſt une petite tache blanche, ou excroiſſance charnue, qui croît dans l'humeur aqueuſe, ou bien elle vient ſur la cornée audevant de l'œil. Elle n'eſt pas au commencement plus groſſe que la tête d'une épingle, mais elle croît petit à petit ſi fort, qu'à la fin elle couvre toute la prunelle. Le dragon vient d'obſtruction, & de l'engorgement d'une lymphe trop épaiſſie. Ce mal eſt incurable.

Eaux.

Les eaux qu'on appelle les mauvaiſes eaux, ſont des maux qui proviennent du vice de la lymphe, ainſi que les poireaux, crevaſſes, & mules traverſieres. Leur ſeule différence eſt dans les ſignes extérieurs, qui diſtinguent ces maux à proportion de la malignité de l'humeur.

Les chevaux épais, comme les chevaux de charrette, les chevaux d'Hollande & de Flandre, qui servent au Carrosse, & qui ont beaucoup de poil aux jambes, sont plus sujets aux eaux, sur-tout ceux d'entr'eux qui ont les jarrets gras & pleins. Quand les eaux sont nouvelles, on en arrête aisément le cours, mais quand elles sont vieilles & les jambes fort enflées, la cure en est très-difficile. Les eaux se guérissent comme les crévasses.

Eaux rousses.

Les eaux rousses de la queue se reconnoissent en ce qu'il sort du tronçon de la queue une humidité, qui suit le poil, & le rend roux à deux doigts de sa racine, quoiqu'il reste à sa racine de la couleur ordinaire. Ce mal se remarque mieux aux chevaux gris qu'aux autres : quand on touche à ce poil roux, il se casse très-aisément. Ce mal est une dartre coulante, qu'on traite par les remedes des démangeaisons.

Il y a des eaux rousses, qui suintent dans les plaies, où les tendons sont attaqués. Elles sont une très-mauvaise marque pour la plaie, & demandent un redoublement de soin.

Ebullition.

L'ébullition dénote un cheval échauffé. Il faut à ce mal un régime rafraîchissant, comme boisson avec cristal minéral, des lavements, & bien couvrir le cheval pour le faire transpirer.

Il y a trois especes d'ébullitions de sang. L'une se démontre par de petites tumeurs, qui viennent de tous côtés, & cela très-promptement,

même en une nuit. L'autre se remarque par de petits boutons de la grosseur d'un demi-pois. Ces boutons viennent de temps en temps en plusieurs endroits du corps, & cette ébullition est une éréſipele bilieuse boutonnée. La troisieme espece d'ébullition est de petite conséquence, quoiqu'elle puisse effrayer par ses signes, car la tête enfle subitement très-fort, & en fort peu de temps, de façon qu'on la voit enfler à vue d'œil. En même temps de petits boutons se répandent par-tout le corps. Deux ou trois saignées de suite, de lavements, & de l'eau blanche, dissipent ce mal en très-peu de temps.

Ecart ou Effort d'épaule.

L'écart est assez difficile à connoître, quand on n'a pas été témoin de l'accident, sur-tout quand il n'a pas été considérable, attendu que souvent l'on voit boiter un cheval également d'un mal de pied, comme d'un mal d'épaule. Mais si après avoir examiné le pied, on n'y découvre rien, la façon la plus sûre pour s'éclaircir est de faire marcher le cheval pendant un espace de temps. S'il boite d'abord, & qu'après quelques moments, quand il sera un peu échauffé à marcher, il boite moins, il est sûr que son mal est dans l'épaule, car un cheval qui a mal au pied boite davantage à mesure qu'il s'échauffe.

Aussi-tôt qu'on s'apperçoit qu'un cheval a pris un écart, le Cocher doit faire commencer par la saignée plus ou moins réitérée, & précipitamment, suivant la conséquence du mal. Alors on se sert de résolutifs, & non de graisses ni d'émollients, car il faut raffermir & faire trans-

pirer les ſucs épanchés. Il faut du repos à un cheval qui a un effort d'épaule, & du ſéjour pour le rétablir.

Quand l'effort n'eſt pas grand, & qu'il ne fait pas froid, un Cocher peut mener le cheval nager dans l'eau un quart-d'heure le matin, & autant le ſoir, & au retour frotter l'épaule avec de l'eſprit de vin, & du ſavon d'Eſpagne.

Les réſolutifs qu'on emploie ſont l'eſſence de térébenthine, la térébenthine avec la poix-réſine, les eſſences qu'on appelle huiles d'aſpic, de pétrale, avec l'eſprit de térébenthine.

Pour un violent effort d'épaule, qu'on appelle entre-ouverture, ou pour un effort envieilli, on fait pluſieurs opérations, ſavoir, une qui s'appelle mettre des plumes, d'autres qu'on appelle ſeton & ortie : enfin le feu. Si c'eſt un cheval de carroſſe, qui ait fait un violent effort, le meilleur pour l'en guérir eſt la douche avec les eaux minérales chaudes, pourvu que le cheval en vaille la peine.

Ecorchure des Harnois.

Quand on voyage en carroſſe, il arrive que les harnois des chevaux, en frottant continuellement, ou contre le poitrail ou ailleurs, y font des écorchures ou enlevures, ce qui arrive principalement dans les temps de pluie. Il faut pour les Ecorchures ſe ſervir d'eau-de-vie, ſuif de chandelle, & urine.

Si la croupiere écorche ſous la queue, on graiſſera le culeron, ou on fera coudre dedans une groſſe chandelle, laquelle ſe fondant petit à petit, tiendra le culeron gras & empêchera d'écorcher, & dans le ſéjour, on lavera ſou-

vent le mal avec l'eau-de-vie & ſel. Si le cheval ne vouloit pas ſouffrir l'eau-de-vie, on nettoie le mal avec du vin chaud mêlé d'un quart d'huile d'olive, & on ſaupoudre par-deſſus du charbon pilé : ou enfin ſi le cheval ne peut plus ſouffrir de croupiere, on ſe ſert de la croupiere baſſe, dont quelques-uns ſe ſervent pour monter les mules.

Efforts de reins.

Les chevaux vigoureux ou ceux qui ſont chargés trop peſamment, ſont ſujets à ſe donner des efforts de reins, ſoit qu'ils veuillent ſe retirer de quelque mauvais pas, ſoit en ſe relevant après une chûte. Il peut arriver auſſi qu'un cheval ſe donne un tour de reins dans l'écurie, ſi dans le moment qu'il ſe leve il vient à gliſſer dans ſa place : alors voulant s'empêcher de retomber, il emploiera la force de ſes reins, ce qui occaſionnera une extenſion conſidérable des tendons qui attachent chaque vertebre l'une à l'autre.

Bien des Cochers en entrant dans l'écurie le matin font peur à leurs chevaux & les font relever ſi précipitamment, qu'il y en a qui ſe donnent des efforts de reins. C'eſt donc un devoir indiſpenſable pour un Cocher d'entrer le matin ſans faire beaucoup de bruit dans l'écurie, & de faire relever doucement ſes chevaux, s'ils ſont couchés.

Outre les efforts de reins qu'un Cocher peut empêcher en traitant & menant ſes chevaux avec douceur, il y a encore les efforts à la hanche, & du cheval épointé, l'effort à la noix, les efforts des jarrets & d'un muſcle du dedans

de la cuiſſe, dont je ne parle point. Je renvoie aux livres qui en traitent.

Encaſtelure.

L'encaſtelure eſt le ſerrement des talons des pieds de devant. *Voyez* Ferrure des Chevaux encaſtelés.

Encheveſtrure.

Le terme d'encheveſtrure tire ſon origine du mot de cheveſtre, qui ſignifie, en vieux langage, un licol. C'eſt un accident qui arrive au cheval, lorſqu'en voulant ſe gratter l'oreille ou le côté de la tête avec le pied de derriere, il ſe prend la jambe à l'endroit du pli du paturon dans la longe de ſon licol; alors ne pouvant ſe débarraſſer & retirer ſon pied, il ſe débat extrêmement : cette longe lui écorche le pli du paturon & y fait une plaie plus ou moins conſidérable, ſi on ne dégage promptement les chevaux; ils peuvent ſe faire des plaies très-dangereuſes, & plus ils ſont vigoureux, plus aiſément ils s'eſtropient, quelquefois même l'os paroît tout à découvert, & l'inflammation s'y mettant, peut cauſer enflure à la jambe & à la couronne, de façon qu'un cheval en reſte quelquefois eſtropié.

On prévient preſque toujours cet accident dans les Ecuries bien ordonnées, en mettant des boules de bois attachées au bas des longes du licol, afin qu'elles coulent dans les anneaux, & qu'elles reſtent tendues : mais quand l'accident eſt arrivé, & qu'il n'eſt pas conſidérable, on joindra des réſolutifs avec des détergents.

Si la plaie eſt grande & de conſéquence, on ſaigne pour éviter l'inflammation, & on applique deſſus le cataplaſme de miel, farine & œufs blancs & jaunes, qu'on renouvelle tous les jours juſqu'à guériſon.

Enclouure, & Retraites.

L'Enclouure eſt une bleſſure faite au pied d'un cheval, lorſque celui qui le ferre a broché un clou de façon qu'au lieu de traverſer la corne ſeulement, il la fait entrer dans la chair vive, c'eſt ce qui s'appelle enclouer, ou piquer un cheval.

La *Retraite* n'eſt autre choſe qu'une portion de clou reſtée dans le pied d'un cheval, le clou s'étant caſſé dans le temps que le Maréchal le tiroit en déferrant le cheval ou autrement; & quand on vient à poſer un clou au même endroit où ſe trouve la retraite, ce nouveau clou en paſſant la preſſe & la pouſſe contre le vif, ou contre la veine, ce qui fait boiter le cheval.

Tout cheval qui a été ferré à neuf & qui boite, n'eſt pas pour cela toujours encloué : car ſouvent les chevaux qui ont le pied charnu, c'eſt-à-dire la corne du ſabot déliée, ou le talon foible ou ſerré, boitent ſi fort le jour qu'ils ont été ferrés, qu'ils ont peine à ſe ſoutenir; mais ils ſe raffermiſſent d'eux-mêmes avec un ou deux jours de repos. Souvent auſſi un clou qui ſe ſera coudé, c'eſt-à-dire un peu plié dans un pied gras, fera boiter un cheval, quoiqu'on ne puiſſe pas dire qu'il ſoit encloué. Si l'on tarde quelque temps à ôter ce clou, qui ne fait que preſſer le vif ſans entrer dedans, la matiere pourroit bien s'y former, ce qui obligeroit à le

panſer comme une enclouure. Les chevaux qui ont les talons ſerrés, pour peu qu'ils ayent des clous brochés haut, boitent; ce n'eſt pas qu'ils ſoient encloués; mais les clous étant trop près du vif, & le preſſant, cauſent de la douleur. Le repos peut les rétablir.

Entorſe.

L'Entorſe ou Mémarchure ſe connoît premierement à l'avoir vu prendre au cheval. Elle le fait boiter ſelon qu'elle eſt plus ou moins conſidérable. On la connoît encore à la chaleur & au traînement du boulet. La cauſe en eſt un effort, que les tendons auront reçu dans cette partie, lorſque le cheval aura mis le pied à faux.

Dans le moment de l'entorſe on peut ſe ſervir de reſtrictifs, c'eſt-à-dire reſſerrer la partie en jettant de l'eau froide deſſus pendant une heure, ou bien faire entrer le cheval ſur le champ dans de l'eau froide & l'y laiſſer une heure. Lorſqu'on ne s'eſt pas apperçu de l'entorſe, & qu'on ne la reconnoît que quelque temps après qu'elle a été priſe, on doit commencer par faire ſaigner plus ou moins, ſelon la force de l'entorſe, afin d'éviter l'inflammation. On fait obſerver la diete par la même raiſon, & on met ſur la partie des cataplaſmes réſolutifs, les huiles chaudes, & on enveloppe le boulet. Si l'entorſe eſt vieille on applique deſſus la térébenthine, ou de la poix noire; ſi tous ces remedes ne réuſſiſſent pas, on deſſole, on met le feu ſur la partie enflée, on y applique un ciroëne, on met le cheval à l'herbe, ou on le fait labourer juſqu'à ce que la partie en ſoit

raffermie. Ce remede eſt un peu long, mais c'eſt le plus ſûr.

Épilepſie.

L'Épilepſie ou mal caduc eſt une pâmoiſon, & convulſion non continuée de tout le corps, qui fait que le cheval ſe laiſſe tomber tout à coup, avec des mouvements convulſifs, tremblant, friſſonnant, & écumant par la bouche; mais lorſqu'il ſemble mort, il ſe releve, & recommence à manger.

Quand ce mal eſt tout-à-fait déclaré, il eſt difficile à guérir. Le gui de chêne, de poirier, de pommier, d'épine, &c. paſſe pour un ſpécifique à cette maladie : mais il faut nourrir le cheval avec de bonne nourriture, comme bon foin, bonne avoine, qu'un Cocher doit donner avec précaution, car il ne doit pas le laiſſer manger juſqu'à ſe raſſaſier; il doit lui retrancher une partie de ſon ordinaire. Si un cheval a quelque diſpoſition à tomber de mal caduc, on lui fait prendre des extraits amers avec de l'acier pendant des années entieres.

Eréſipele.

L'Eréſipele plate, l'Eréſipele boutonnée proviennent comme le farcin de l'arrêt de l'humeur de la tranſpiration, leſquelles ſe gonflant entre la premiere peau & la vraie peau, & ſe trouvant arrêtées par l'air extérieur, forment cette humeur, dont une partie ſe creve, & ſe deſſéche enſuite, & l'autre ſe diſſipe par tranſpiration; il y a toujours de la bile mêlée avec cette humeur. *Voyez* Ébullition.

Esparvin.

L'Esparvin est le nom de l'os même sur lequel se forme une grosseur plus ou moins grosse. Il y a deux sortes d'Esparvins, Esparvin sec & Esparvin de bœuf. L'Esparvin fait quelquefois boiter ; mais il y a des chevaux qui ne boitent jamais quand l'Esparvin est totalement déclaré & sorti. L'Esparvin de bœuf est bien plus dangereux que le premier : car il fait presque toujours boiter, & reste douloureux. Il devient souvent gros à-peu-près comme la moitié d'un œuf. Il est aussi dur que l'os, & ne fait point harper. Il n'y a de remede que le feu : car les plus forts résolutifs seroient trop foibles pour dissiper cette grosseur.

Etonnement de Sabot.

L'Etonnement de sabot n'est autre chose qu'une meurtrissure que la corne du sabot aura faite sur la chair, qui est entre lui & le petit pied. Quand on s'apperçoit de l'étonnement, on pare bien le pied, ensuite on décerne la pince, comme si on vouloit dessoler le cheval, afin qu'il reste assez peu de corne en cet endroit, pour que la vertu des médicaments puisse y pénétrer. Alors on met dessus un plumaceau enduit de térébenthine, ou des résolutifs & émollients sur toute la corne.

Etranguillon.

L'Etranguillon est aux chevaux la même chose que l'Esquinencie des hommes. C'est une ma-

ladie réelle, les glandes du gosier s'enflent plus ou moins. Les signes de cette maladie sont premierement l'enflure. Le cheval tient la tête levée. Les temples, la tête & les yeux s'enflent : il a de la peine à boire & à manger : il ne respire que difficilement. Quand le mal devient plus considérable, la langue lui sort de la bouche, il ne peut plus ni manger, ni boire, il rejette la boisson par les nazeaux, & quand l'enflure comprime la trachée artere, elle ôte la respiration, & étouffe le cheval. D'abord qu'on s'apperçoit de cette maladie, on doit faire saigner le cheval coup sur coup, trois ou quatre fois. S'il peut manger, on lui donne du chenevis, on lui fait un armand, on lui donne des billots, cordiaux & émollients, & on le met au mastigadour. On doit aussi graisser extérieurement l'enflure avec du basilicum ou suppuratif.

Faim-canine.

La Faim-canine se marque par une faim outrée, de laquelle il s'ensuit que plus l'animal mange, moins il se rassasie. Cependant il maigrit de jour en jour, & finit par mourir étique. Cette incommodité provient d'un ferment âcre dans l'estomac, causé par de mauvaises digestions. On guérit cette maladie, qui est assez rare parmi les chevaux, avec les amers, l'acier & l'usage du vin.

Faim-vale.

La Faim-vale a quelque rapport à l'Epilepsie, ce mal prend au cheval ordinairement trois ou

quatre heures après qu'il a mangé. S'il eſt en chemin, il demeure tout à coup immobile, de façon qu'il eſt inſenſible aux coups qu'on lui donne dans ce temps, & il ne repart pas qu'il n'ait mangé : ainſi il faut abſolument le laiſſer manger ce qu'il trouve ſur le lieu même, après il remarche comme à l'ordinaire. Ces ſortes de chevaux mangent trois fois plus que les autres, ſans pouvoir s'engraiſſer. Il n'y a point d'autres ſignes à ce mal que le moment de l'accès, la faim, & la maigreur. Il faut à ce mal compliqué des remedes apéritifs, & délayants, quantité d'acier; le foie d'antimoine y eſt bon. De pareils chevaux ne ſont pas propres à un carroſſe.

Farcin.

Le Farcin n'eſt autre choſe que des dartres encroûtées, & la plus conſidérable des maladies de la peau. Les Maréchaux diſtinguent juſqu'à cinq ſortes de Farcins. Le *Nouveau Parfait-Maréchal* n'en veut que deux eſpeces, ſavoir, le Farcin guériſſable, & le Farcin incurable. Les chevaux du pays de bled qui ne mangent que du froment au lieu d'avoine, ont preſque tous le Farcin.

Le Farcin ſe gagne & ſe communique comme la gale. Les chevaux qui ſont plus difficiles à traiter, ſont ceux qui ſont délicats au manger, parce que les remedes les dégoûtent, & leur font perdre abſolument l'appétit. Hors ce cas un cheval qui a le farcin eſt communément aſſez gai, boit & mange à l'ordinaire. Il ne faut pas mettre à l'herbe un cheval qui a le farcin, car cette nourriture augmente ſûrement

ſon mal au lieu de le diminuer. Pour la guériſon du farcin, je n'en parle point; cette maladie eſt aſſez de conſéquence pour être traitée par un habile Maréchal, & un Cocher qui a un cheval attaqué du farcin n'a rien à faire que de le ſéparer de ſes autres chevaux, & de ſuivre les ordonnances du Maréchal.

Fatigue & Fortraiture.

Un cheval fatigué & fortrait eſt à peu près la même choſe, car les ſignes en ſont preſque pareils. Un cheval fatigué a un canal qui ſe forme le long des côtés lorſqu'il reſpire, & dans lequel on pourroit loger une corde. Il a le poil hériſſé & mal teint; ſa fiente eſt ſeche & noire. Outre que la Fortraiture a les mêmes ſignes, ce qu'on appelle la corde au cheval fatigué, eſt retiré, dur ſec & douloureux.

On ſaigne pour ces deux maladies: on fait faire diete au cheval dégoûté ou non. On lui ôte le foin; on ne lui donne que la paille & l'orge mondé, ou le ſeigle échaudé, ou l'orge écraſée au moulin. On donne de fréquents lavements, émollients & purgatifs, & pour boiſſon le policrete, ou le miel délayé dans ſon eau. A meſure que des chevaux ſe remettent de fatigue, on doit leur faire faire un exercice modéré, leur redonner petit-à-petit de la nourriture, & les remettre de cette façon à manger comme à leur ordinaire. Plus le cheval eſt délicat, plus il a de peine à ſe remettre.

Fic.

Le Fic eſt une excroiſſance de chair ſpon-

gieuſe & fibreuſe, en forme de poireau ou de verue, qui vient preſque toujours à la fourchette du cheval, au haut ou à côté. Il en vient encore ſous la ſole, & quelquefois par-tout le corps du cheval en grand nombre.

Le Fic d'abord n'eſt pas douloureux, & ne fait pas boiter le cheval; mais ſi on le laiſſe vieillir, ou qu'on le panſe mal, il coulera juſqu'aux talons, à la ſole, aux quartiers ou à la pince, & gagnant le tendon ou le petit pied, il deviendra très-dangereux & douloureux : alors il pourra paſſer juſques ſous le quartier, ſouffler au poil & paroître à la couronne; enfin il pourrira le pied, & rendra le cheval inutile.

Fievre.

La Fievre eſt un bouillonnement extraordinaire du ſang, qui fait battre le cœur & les arteres plus fréquemment que dans l'état ordinaire. Les chevaux ne ſont guere ſujets qu'à la fievre continue plus ou moins forte, & à la fievre lente.

Les fievres continues ſe diviſent en fievre ſimple, fievre putride, fievre peſtilentielle, &c. La fievre de quelque eſpece qu'elle ſoit, provient ou du trop de travail, ou des mauvaiſes nourritures, ou de l'intempérie de l'air.

La maxime générale pour guérir tout cheval qui a la fievre, eſt de le faire beaucoup jeûner, c'eſt-à-dire, de le nourrir très-peu.

Le grand remede à la fievre, & preſque le ſeul qu'il faille faire, eſt la ſaignée. On fait enſuite grand uſage de lavements émollients. A un cheval guéri de la fievre, il ne faut redonner de la nourriture que petit-à-petit, augmentant tout

doucement jusqu'à ce qu'il soit en état de manger comme à son ordinaire.

Fient.

Il y a des chevaux dont la Fiente est molle, & qui se vuident trop souvent, cela dénote obstruction : car tant qu'ils sont en cet état, ils ont beau manger, ils ne sauroient engraisser. Les désobstruants, comme l'acier & le foie d'antimoine pendant quelque temps, ôteront cette indisposition. Lorsque la fiente est dure, noire ou verdâtre, c'est signe d'une bile échauffée. Si outre cela le cheval est resserré à outrance, ou sujet à avoir souvent un flux de ventre, c'est une marque que la bile ne se sépare pas dans le foie. Les désobstruants, ou apéritifs conviennent dans cette occasion, aussi-bien que les herbes ameres.

Fistule.

La Fistule est un canal qui se forme dans les chairs, & mêm dans les os, lorsque la matiere ayant corrode par son âcreté quelque partie, dans laquelle elle étoit contenue, a fait un trou à cette partie, au moyen duquel sortant de son lieu propre, & mangeant petit-à-petit les chairs par son âcreté, elle se fait chemin & étant parvenue à la superficie de la peau, elle sort en y faisant une ouverture non naturelle. Ainsi il se peut faire des fistules en plusieurs endroits, comme aux yeux, à la ganache, au fondement, &c. Je renvoie aux livres qui enseignent la maniere de les guérir.

Flux d'Urine.

Le Flux d'Urine eſt une maladie qu'on connoît en voyant rendre au cheval une grande quantité d'urine claire comme de l'eau. Les pluies froides du commencement de l'hiver, l'avoine marinée, avoir fait travailler un jeune cheval trop tôt ou trop fort, peuvent donner le flux d'Urine.

Pour guérir cette incommodité, on ſaigne, on met le cheval au ſon & au miel, on le fait boire chaud, on le nourrit avec la paille ſeule, & on lui donne très-peu de foin. Les herbes rafraîchiſſantes en nourriture, comme la chicorée, les melons, &c. ſont propres à ce mal. On donne encore des extraits amers pendant quelques jours, puis le foie d'antimoine, & la décoction de ſarce-pareille.

Fluxions & Enflures.

Les fluxions & enflures ne ſauroient arriver que par deux raiſons, ou par un accident extérieur, qui aura meurtri, contus, ou forcé la chair, ou les muſcles, ou par une cauſe intérieure, qui vient des diſpoſitions défectueuſes des humeurs ou du ſang. Ainſi il y a enflures provenant de cauſes intérieures, enflures accidentelles, & qui viennent à ſuppuration, & enflures rebelles envieillies, & qui ne ſuppurent point. Il y a des précautions à prendre pour empêcher que les parties du corps d'un cheval n'enflent, ou par trop de repos, ou par une fatigue exceſſive.

Ces moyens ſont d'avoir grand ſoin des jambes

bes des chevaux, de les tenir bien nettes, de ne pas trop nourrir un cheval, qu'il ne mange pas de mauvais aliments, qu'il faſſe un exercice modéré, qu'il ne fatigue & ne repoſe pas trop.

Forme.

La Forme eſt une groſſeur qui croît ſur le côté du boulet, ou en dedans, ou en dehors, & quelquefois ſur tous les deux côtés. Cette tumeur eſt dure, & ne plie point ſous le doigt. Les formes occupent les côtés de la réunion du tendon qui paſſe en devant ſous le cartilage de la couronne. Elles ne ſont point mobiles ni douloureuſes. Elles commencent quelquefois à n'être pas plus groſſes qu'une feve, mais en vieilliſſant elles s'approchent de la couronne, ôtent la nourriture du pied & deſſéchent le ſabot. Ce mal eſt héréditaire, mais ſouvent il vient des efforts que font les chevaux en travaillant, comme auſſi d'avoir eu trop de fatigues étant jeunes, ou d'avoir fait des courſes outrées.

Comme ce mal preſſe les tendons & les ligaments qui ſont ſur le paturon, il fait boiter le cheval, ôte la nourriture du pied & deſſéche le ſabot. Le véritable remede à ce mal eſt d'y donner le feu très-fort, c'eſt-à-dire en perçant la peau avec des raies de feu, ou avec des boutons.

Fourbure.

La Fourbure eſt une fluxion, ou une eſpece de rhumatiſme univerſel qui tombe ſur les nerfs des jambes du cheval, & les lui rend ſi roides, qu'elle leur ôte le mouvement. La fourbure

vient au cheval par un excès de travail où par s'être trop refroidi, ayant bu ou été trop avant dans l'eau lorſqu'il avoit fort chaud.

Si la courbature ne ſe joint point à la fourbure, le cheval eſt aiſé à guérir; mais on ne le rechappe pas aiſément, quand il eſt en même temps *fourbu*, *courbatu & gras fondu*. Pour guérir un cheval fourbu, il faut d'abord le ſaigner au cou, mettre ſon ſang dans une terrine, y mêler une chopine d'eau-de-vie, & puis en frotter les jambes juſqu'au-deſſus du genou.

Fracture.

L'Auteur du nouveau Parfait-Maréchal dit qu'il eſt ſingulier que ſans aucune raiſon apparente, il ſoit preſque généralement reçu que les chevaux n'ont point de moëlle dans les os, & qu'on croye qu'auſſi-tôt que la jambe d'un cheval eſt caſſée, il n'y a point de reſſource, & que les os ne ſauroient jamais ſe rejoindre. Rien n'eſt ſi faux, dit-il, les chevaux ont de la moëlle comme les autres animaux. Il donne le moyen de remettre les os, & de guérir un cheval qui auroit la jambe caſſée. J'y renvoie le lecteur.

Fuſée.

L'oſſelet ou fuſée, n'eſt autre choſe qu'un ſur-os long, qui prend du boulet & monte juſqu'à la moitié de la jambe. Quelques-uns diſtinguent l'oſſelet de la fuſée, en diſant que c'eſt un gros ſuros, qui vient auprès du genou en dedans, & que la fuſée eſt deux ſuros au-deſſus l'un de l'autre. Quoiqu'il en ſoit, tous ces maux

étant ſur l'os doivent ſe ranger dans le genre des ſur-os, & ſe traiter de même.

Gale.

Il y a deux ſortes de gales : gale farineuſe & gale ulcérée. Toute gale épaiſſit le cuir. Elle ſe communique par la fréquentation des chevaux & par les étrilles & uſtenſiles qui ſervent au cheval galeux. C'eſt pourquoi il faut le ſéparer des autres, & lui donner des uſtenſiles à part. Ce mal eſt beaucoup plus difficile à déraciner en hiver, & dans les temps froids, qu'en toute autre ſaiſon. Les deux eſpeces de gales ci-deſſus ſe guériſſent par les mêmes remedes, en les continuant plus ou moins long-temps.

On commence par les ſaignées : on purge, on rafraîchit, on met le cheval galeux au ſon mouillé & à l'eau blanche, on lui donne un peu de foin & de paille. Quand il a été ſaigné & bien préparé, on commence par l'étriller juſqu'au ſang aux endroits où il a de la gale. On prend enſuite une chopine de fort vinaigre qu'on verſe dans un pot de terre neuf. On y mêle deux onces & demie d'ellébore blanc, deux onces & demie de mouches cantarides, quatre onces d'euphorbe, une once de couperoſe verte. On fait bouillir le tout enſemble environ l'eſpace d'un quart-d'heure & on en applique tout chaud ſur les endroits galeux. Quand l'eſcarre eſt détachée, on lave la plaie avec de l'urine de vache & du ſavon de Bonnetier. On continue juſqu'à parfaite guériſon. On ſaigne deux ou trois fois, & l'on purge de même.

Gangrene.

La gangrene eſt une perte de mouvement, ſentiment & chaleur, par l'interruption des eſprits & du ſang, occaſionnée toujours dans les chevaux par le dérangement des ſolides, c'eſt-à-dire des vaiſſeaux & conduits.

Pluſieurs cauſes peuvent cauſer la gangrene à une plaie. La négligence, l'impreſſion de l'air & des mouches, accompagnées de la chaleur de l'été, la mauvaiſe qualité de la plaie par elle-même : une ligature trop ſerrée qui aura interrompu le cours des liqueurs. La gangrene dans une plaie, ſi on n'y remédie promptement, gagne en peu d'heures de proche en proche, & corrompt le ſang. Pour remédier à la gangrene, on ſaigne, on ſcarifie, on coupe tout l'endroit gangrené, on dégorge la partie, & on fait ſortir les ſucs pernicieux.

Gourme.

La gourme eſt un écoulement de matiere par les nazeaux, qui arrive aux poulains une fois en différents temps depuis leur naiſſance juſqu'à l'âge de cinq ans. Un cheval qui a la gourme doit être ſéparé de tous les autres, attendu que ſi un cheval qui ſera proche de celui qui jette ſa gourme, la léche, peut gagner la morve.

Par cette même raiſon, aucun des uſtenſiles qui lui ſervent, comme le ſeau, l'étrille, &c. ne doivent pas ſervir à d'autres. Le Palefrenier même qui en a ſoin ne doit point approcher des autres chevaux. Lorſqu'on veut mettre d'autres chevaux dans une écurie où un poulain a jetté

ſa gourme, on doit avoir l'attention de la bien nettoyer, d'ôter la vieille litiere, de laver la mangeoire, de frotter les murailles & le ratelier d'eau mêlée avec de la chaux.

Gras-Fondure.

La gras-fondure vient par les mêmes raiſons que la fourbure & la courbature, c'eſt-à-dire, par un trop long travail ou diſſipation d'eſprits, ou par un trop long ſéjour ſans faire d'exercice. Ainſi on peut diſtinguer la gras-fondure de travail, qui eſt la plus dangereuſe & la plus difficile à guérir, & la gras-fondure d'écurie, qui ſe guérit avec un peu moins de peine.

On guérit preſque tous les chevaux gras-fondus, ſi on y donne remede au commencement, mais ſi on retarde, on a de la peine à les tirer d'affaire, ſur-tout à l'égard des chevaux gras-fondus à force de travail. Cette maladie ne veut ni chaud ni froid. Elle vient de chaleur, mais on la doit traiter avec des remedes un peu tiedes.

Hémorrhagie.

L'Hémorrhagie eſt un écoulement de ſang par la bouche & par les nazeaux. Cet écoulement peut devenir quelquefois ſi conſidérable que la fievre s'y joint : mais cela eſt très-rare. La ſaignée & une très-grande abſtinence arrêtent l'hémorrhagie, le tout ménagé ſuivant la grandeur du mal.

Si l'hémorrhagie eſt de conſéquence, on fait faire deux ou trois ſaignées au moins dans un

jour. On retranche presque la nourriture du cheval pendant deux ou trois jours, & on ne lui donne à boire que de la décoction de plantain ou de renouée, vulgairement appellée traînasse, & des lavements rafraîchissants. C'est principalement sur les grandes saignées, & sur une diete plus austere qu'en toute autre maladie qu'il faut tabler. L'hémorrhagie arrive plutôt en été qu'en toute autre saison par l'excès du travail. C'est à quoi un Cocher doit prendre garde.

Hydrocele.

L'Hydrocele provient d'obstructions intérieures, qui embarrassant les vaisseaux des testicules, font répandre la lymphe épaissie dans la tunique vaginale. Voilà la seule hydropisie à laquelle les chevaux soient sujets. Le danger de l'hydrocele est, que si l'eau séjourne trop longtemps, elle peut ulcérer & corrompre le testicule, y amener la gangrene, & faire mourir le cheval. Pour cette maladie on est obligé d'en venir à la ponction.

Jardon.

Le jardon est une grosseur calleuse, aussi dure que l'os. Elle croît au-dehors du jarret, au-dessous de la place du vessigon, sur l'os du jarret même. Ce mal n'est pas ordinaire aux chevaux. Il fait rarement boiter, il peut être héréditaire, mais très-souvent il provient des coups. Si on apperçoit que c'est un coup qui a occasionné le jardon, il faut le frotter plusieurs fois avec l'esprit de vin camphré. Il peut rester une grosseur, mais le cheval n'en est pas moins droit.

Javard.

Le javard eſt une petite tumeur qui ſe réſout en apoſtumes ou bourbillon, & ſe forme au paturon ſur le boulet, & quelquefois ſur la corne. Un javard nerveux eſt celui qui vient ſur le nerf. Le javard encorné eſt celui qui vient ſous la corne. Il faut deſſoler le plus ſouvent un cheval, quand il a un javard encorné, & lui couper le tendon. Pour panſer un javard, on met deſſus de la térébenthine froide avec un quart d'huile de laurier pour faire ſortir le bourbillon.

Jauniſſe.

La jauniſſe, qu'on appelle mal de tête improprement, eſt une maladie de la bile. Le cheval qui en eſt attaqué eſt dégoûté, digére mal les aliments, eſt foible, triſte & abattu. Il a l'oreille baſſe, l'œil triſte, les nazeaux ouverts. Il chancele en marchant, ſes levres ſont jaunes en dedans. Les yeux auſſi ſont teints de la même couleur, & ſi cette bile qui regorge dans le ſang, vient à s'échauffer à force d'y rouler, elle cauſe quelquefois la fievre, pour lors la maladie devient très-dangereuſe, & emporte quelquefois le cheval, ſi on n'y remédie promptement. Il faut à ce mal ſaigner plus ou moins; s'il y a fievre, donner des lavements, mettre à l'eau blanche & uſer d'un grand régime.

Lampas.

Le lampas eſt une tumeur ou enflure, qui vient dans la partie de la bouche du cheval,

derriere les pinces de la mâchoire supérieure. On brûle le lampas, qu'on appelle aussi la feve.

Léthargie.

On appelle léthargie un sommeil presque continuel. Un cheval qui en est attaqué, dort tout debout, a les yeux chargés, perd absolument la mémoire, & est dans une si grande indifférence, qu'il ne songe pas à fermer la bouche quand il l'a ouverte, ni même à boire & à manger. Ce mal vient de nourritures mauvaises, ou trop abondantes, qui auront rendu le sang très-flegmatique & fort lent. S'il y a fievre, on le saignera & traitera en conséquence; s'il n'y a point de fievre on le fera suer ou par les fumigations ou en le couvrant bien fort, & on lui donnera une décoction de deux onces de sarcepareille dans son eau, on lui donnera de l'antimoine, & on lui fera faire un long usage de l'acier.

Morfondure.

La morfondure est, à proprement parler, dans le cheval ce que le rhume est dans l'homme. Elle a bien des degrés, puisqu'il peut y en avoir de peu de conséquence, de plus considérables par degrés, de très-dangereuses & même mortelles.

Les chevaux deviennent morfondus, lorsqu'on les fait passer tout d'un coup d'une grande chaleur à un grand froid après un travail excessif, ou pour les avoir trop fatigués; si on laisse boire un cheval qui a chaud sans lui faire faire aucun exercice après qu'il a bu, ou s'il

boit en été des eaux trop vives & trop avidement, ou de l'eau de neige fondue, tout cela lui causera un rhume plus ou moins fort, ou une courbature simple, qui est la même chose. Voilà des choses auxquelles un Cocher doit faire attention. Une seule saignée de deux sudorifiques & apéritifs, promener le cheval au soleil, lui faire respirer la fumée de genievre, quelques lavements ramollitifs, du foie d'antimoine, le tout selon l'importance du rhume.

Morsures des bêtes venimeuses.

Quand on s'apperçoit qu'un cheval a été mordu de quelque bête venimeuse, il faut mettre vîte un bouton de feu sur la morsure, ou bien lier, si on peut au-dessus de la morsure, pour empêcher le venin de monter. On bat ensuite la partie avec une branche de groseiller épineux, jusqu'à ce que le sang sorte; on frotte ensuite l'endroit avec de la thériaque, de l'orvietan.

Mules traversieres.

Les mules traversiéres viennent au-dessus de l'endroit des crevasses, c'est-à-dire, qu'elles entourent le boulet à l'endroit du pli, & souvent au-dessus de ce pli, dans lequel a paru la premiere mule traversiere, il s'en forme quelques autres. Elles sont toutes douloureuses & font boiter le cheval par la douleur qu'elles lui causent, attendu qu'en marchant il est obligé d'étendre & de plier successivement cette jointure; quelquefois même le boulet enfle, c'est alors que le mal est plus difficile à guérir. *Voyez* Crevasses.

Nerferrure.

Le terme de nerferrure ſignifie bleſſure faite au nerf de la jambe. Cette bleſſure provient de ce qu'un cheval ſe ſera donné un coup avec le fer du pied au tendon de la jambe de devant, ou même avec un des pieds de devant.

Cet accident arrive d'ordinaire aux chevaux dans des courſes violentes, & dans les mouvements précipités qu'on leur fait faire, comme dans les chemins pleins de cailloux, ou dans les ornieres, lorſqu'on les preſſe trop, car alors ils peuvent s'y attraper les tendons des jambes de devant.

Quand la nerferrure eſt récente, & qu'elle n'eſt pas conſidérable, il la faut traiter d'abord avec de l'eau-de-vie, & la traiter comme une entorſe. Quand elle eſt plus forte, on la frotte avec l'huile d'olive fort chaude, puis on préſente une pelle rouge vis-à-vis, pour faire pénétrer l'huile. On continue à remettre de l'huile, & à repréſenter la pelle pendant une demi-heure, au bout duquel temps la nerferrure eſt preſque toujours guérie.

Si la nerferrure n'eſt pas récente, & qu'il y ait du temps que le coup ait été donné, on met un linge en cinq ou ſix doubles, on le mouille & on en enveloppe le mal. On préſente enſuite un fer vis-à-vis & fort près du linge mouillé. Quand le linge eſt ſec, on le remouille, on approche le fer rouge, on continue ce procédé pendant une demi-heure, après quoi on ſcarifie la peau ſur l'enflure, c'eſt-à-dire on la découpe légerement en travers & non en long pour faire ſortir le ſang extravaſé, puis on frotte avec de l'eau-de-vie, de l'eſprit de vin, de la

térébenthine, ou de l'huile de térébenthine.

Si la nerferrure eſt conſidérable & qu'il y ait grandes douleurs, on ſaigne, on met le cheval à la diete & on le laiſſe en repos. Si le tendon eſt découvert, on applique la teinture d'aloës ou l'onguent de ſcarabeus. Si après tous ces remedes, il reſte de l'enflure, pour la reſſerrer le plus ſûr eſt de donner ſur la nerferrure cinq ou ſix raies de feu de haut en bas.

Palpitation de cœur.

La palpitation eſt un mouvement du cœur plus vif qu'à l'ordinaire, qui arrive comme par ſecouſſes d'intervalle en intervalle. Ce mal peut être occaſionné par de mauvaiſes digeſtions, par un travail trop rude, par une courſe trop rapide, par un léger refroidiſſement, ou par de mauvaiſes nourritures. Ce mal n'eſt pas mortel, à moins que la fievre ne s'y joigne. On trouve la maniere de la guérir dans les livres que j'ai cités pluſieurs fois; une petite ſaignée cependant peut la guérir.

Peignes & Mal d'Ane.

Il y a deux ſortes de peignes; peignes ſecs, qui ſont des dartres farineuſes, & peignes humides, qui ſont des dartres coulantes. Le mal d'âne eſt une eſpece de peigne humide, ou un ulcere dartreux. Les peignes ſecs ſe dénotent par une craſſe farineuſe qui paroît ſur la couronne, ſur laquelle le poil devient hériſſé : la couronne enfle & par ſucceſſion de temps, ce mal monte au paturon, au boulet & quelquefois juſqu'auprès du genou & du jarret.

Les peignes humides ont les mêmes ſignes que les ſecs, excepté qu'au lieu de craſſe farineuſe, ils ſont abreuvés d'eau puante. Ces maux ne ſont jamais douloureux, mais ils ſont très-difficiles à guérir radicalement, ſur-tout quand ils ſont envieillis. Les peignes humides ſe ſéchent pendant l'été & reviennent l'hiver. Les vieux chevaux de carroſſe ſont ſujets à ce mal, qui n'arrive que rarement aux jeunes. On les guérit comme la gale & le farcin.

Pouſſe.

La Pouſſe eſt une oppreſſion de poitrine qui empêche le cheval de reſpirer. On diſtingue ce mal en deux eſpeces bien différentes l'une de l'autre. L'une peut ſe guérir, qui eſt la Pouſſe flegmatique, l'autre eſt incurable, qui eſt la pouſſe phtyſique, ou phtyſie même. Quand un cheval a celle-ci, c'eſt que par des efforts violents dans des courſes outrées, il s'eſt rompu quelques vaiſſeaux dans la poitrine. L'autre eſt auſſi occaſionnée par un travail outré, par morfondure, ou par des aliments trop abondants, ou trop nourriſſants. Les grands chevaux & ceux qui ont le ventre avalé, auſſi-bien que les vieux chevaux ſont ſujets à devenir pouſſifs. Il faut ſe prendre de bonne heure pour guérir cette maladie, car quand on laiſſe vieillir la pouſſe, on a bien de la peine à en venir à bout.

Rétention d'Urine.

La Rétention d'Urine provient d'une diſpoſition inflammatoire du col de la veſſie ou des reins, cauſée par l'âcreté de l'urine, après de

grandes fatigues qui auront échauffé le cheval & auront rendu la matiere de la tranſpiration trop ſalée, & trop corroſive.

Ce mal a pluſieurs degrés. Quand la rétention eſt légere, elle eſt aiſée à guérir. Pour peu que le mal augmente, les tranchées s'y joignent quelquefois, & ſont ſi violentes que le cheval eſt en danger.

Le cheval qui n'a que la rétention ſans douleur, ne montre pas d'autres ſignes, ſinon que de ſe préſenter ſouvent pour uriner, & n'urine que peu & avec difficulté. On donne au cheval qui a la rétention une pinte de vin blanc, qu'on lui fait avaler. On fait rougir des cailloux, puis on les éteint dans le vin blanc, & on donne ce breuvage au cheval. Il y a des remedes extérieurs expérimentés pour animer & picoter le conduit de l'urine, enſeignés par ceux qui ont écrit ſur les maladies des chevaux.

Seime.

Ce qu'on appelle Seime ou Quarre eſt une fente de la corne, depuis la couronne juſqu'au fer, qui coupe le quartier en deux, en ligne droite de haut en bas. Quand on a un cheval, dont les pieds marquent de la diſpoſition pour ce mal, il ne faut pour cet effet, qu'avoir une grande attention à lui tenir les pieds gras & humides, lui mettre l'onguent de pied & du crottin mouillé.

Solbature.

La Solbature eſt une foulure & meurtriſſure à la ſole. On connoît la Solbature, en ce qu'on

trouve la ſole chaude & noire, ſeche & douloureuſe. Il y a des ſolbatures qui cauſent tant de mal au cheval, qu'il néglige ſouvent ſa nourriture, & reſte couché de peur de s'appuyer ſur ſa ſole.

Ce mal peut avoir pluſieurs cauſes, comme d'avoir marché pendant les chaleurs dans un pays ſablonneux, d'avoir long-temps cheminé étant déferré ſur un terrein dur. Quand la ſolbature provient du fer, qui a porté, on pare le pied juſqu'au vif, puis on met ſur la ſole de l'eſſence de térébenthine avec du tarc. Si la ſolbature eſt légere & qu'elle ne vienne que d'une ſole qui ſe ſéche, pour la ramollir, toutes les graiſſes & huiles ſont bonnes. Si la ſolbature cauſe de grandes douleurs au cheval & que la ſole ſoit extrêmement ſéchée & meurtrie, le meilleur remede eſt de ſaigner une fois, puis de deſſoler.

Suros.

Le Suros eſt une tumeur calleuſe, dure & ſans douleur, qui vient ſur l'os du canon de la jambe.

La cauſe la plus ordinaire des Suros, eſt l'effet des coups & heurts que les chevaux ſe donnent eux-mêmes dans les pâturages, ou de ceux qu'ils reçoivent des autres chevaux. Le Suros ſe diſſipe à meſure qu'un cheval vieillit. Il y a pluſieurs façons de faire paſſer un ſuros, uſitées parmi les Maquignons & d'autres.

Tayes.

Il y a deux ſortes de Tayes, ou blancheurs. L'une eſt une eſpece de nuage, qui couvre tout

l'œil : l'autre eſt une tache ronde, épaiſſe & blanche, qui eſt ſur la prunelle. On appelle cette taye la *perle*, parce qu'elle reſſemble en quelque façon à une perle. Ces maux peuvent venir d'un coup, ou d'une fluxion, & ne ſont autre choſe que des concrétions d'une lymphe épaiſſe ſur la cornée. On diſſipe ces maux, en mettant ſur la taye de la poudre de fiente de lézard juſqu'à guériſon, ou de la couperoſe blanche, ſucre candi & tutie partie égale, ou du ſucre.

Teignes.

Les teignes ne ſont autre choſe que la corruption de la fourchette, qui tombe par morceaux juſqu'au vif, ayant une odeur très-forte de fromage pourri. Il s'y joint une démangeaiſon qui oblige le cheval à frapper précipitamment & fréquemment du pied contre terre. Ce mal eſt quelquefois aſſez douloureux pour faire boiter le cheval. Il eſt auſſi quelquefois l'avant-coureur du fic, qui pourroit en provenir, ſi on le néglige ou qu'il s'obſtine. On doit le traiter comme le farcin ou la gale.

Teneſme.

Le Teneſme eſt une eſpece de tranchée très-dangereuſe, cauſée par une grande âcreté de ſang. Si la fievre ſurvient avec ce mal, le cheval eſt en grand péril : il y faut apporter de prompts remedes, comme de grandes ſaignées. Mais qu'il y ait fievre ou non, il faut toujours ſaigner beaucoup, deux ou trois fois coup ſur coup, faire garder une diete auſtere, en ne donnant que de l'eau blanche & des lavements

composés de son & graine de lin, de chacun une poignée, de six onces d'huile commune, de deux ou trois jaunes d'œufs. On délaie les jaunes d'œufs avec l'huile, & on mêle le tout. Si le mal continue, on peut donner un breuvage fait avec de l'huile commune & de l'huise rosat, de chacun quatre onces, d'une demi-septier d'eau rose, & de quatre onces de sucre fin. On ne purge point pour cette maladie.

Tiq.

Le tiq est une mauvaise habitude que contractent quelques chevaux. Plusieurs tiquent en appuyant les dents sur la longe du licol, ou contre la mangeoire, ou au fond, ou sur le timon. D'autres tiquent en l'air ou sur la bride. Cette incommodité peut nuire à la vente du cheval. Il y a à cette incommodité plusieurs palliatifs. Le plus effectif de tous est de donner l'avoine dans un havresac, pendu à la tête du cheval, & qu'il n'ait point de mangeoire.

Toux.

La toux n'a qu'un signe, qui est aisé à distinguer, c'est la toux même. Il y a deux sortes de toux, la toux seche & la toux grasse.

La toux seche se joint communément à la pousse, à la morve ou phtysie, &c. L'autre toux est sans accident, & n'est proprement qu'un morfondement. Elle ne conduit guere à la pousse, qu'au cas qu'elle s'invétére.

Lorsqu'un cheval a la toux, pour avoir avalé une plume qui lui est restée dans la gorge, on le guérit en fourrant un nerf de bœuf enduit de

de miel dans le fond du gosier, pour faire couler la plume. Lorsque la toux prend à un cheval pour avoir marché en été dans les endroits où il a respiré pendant quelque temps la poussiere, on peut le guérir aisément en le rafraîchissant pendant quelques jours avec du son & de l'eau blanche.

Tranchées.

Les chevaux sont sujets, comme les hommes, à des douleurs dans les intestins. Ce mal s'appelle *tranchées* aux chevaux, & *colique* aux hommes. Plusieurs causes produisent les *tranchées* & en font plusieurs especes. Il y a *tranchées* d'indigestion & de vent, *tranchées* qu'on appelle tenesme, *tranchées* de rétention d'urine & de testicules retirés, *tranchées* rouges ou bilieuses, & *tranchées* causées par les vers.

Les tranchées de quelque espece qu'elles soient, causant beaucoup de douleur aux chevaux, donnent à-peu-près les mêmes signes, c'est-à-dire que tout cheval qui est attaqué des tranchées, se débat, se couche & se releve souvent; il regarde son flanc, & la sueur lui prend. Voilà les signes généraux. Mais il s'en joint d'autres à chaque espece, qui peuvent donner quelque connoissance de leur nature, & dont parlent les Livres que j'ai cités plusieurs fois.

Varice.

La Varice est une enflure toujours molle & sans douleur, & n'est qu'une dilatation ou un relâchement de la veine, qui passe au pli du jarret en dedans. Ce mal n'en est quasi pas un;

car il ne fait jamais boiter le cheval. Les chevaux de carroſſe y ſont plus ſujets que les autres. Le meilleur remede, ſelon le nouveau Parfait-Maréchal, eſt de n'y rien faire, & c'eſt cette maladie qui a le plus beſoin de barrements de veine, puiſque la varice n'eſt que l'enflure de la veine qu'on barre.

Verrues.

Les verrues ſont de petites tumeurs écrouelleuſes. Il eſt aiſé de les extirper avec de la ſoie cramoiſie, qu'on ſerre tous les jours un peu juſqu'à ce qu'elle ait coupé cette racine. Si on ne peut lier la verrue ou le poireau, on n'a qu'à les couper avec le fer & le feu.

Vertigo.

On appelle vertigo deux eſpeces de maladies, parce qu'elles ont quelques ſignes communs l'une avec l'autre. Cependant elles ſont fort éloignées de la même origine, car l'une vient du ſang, & l'autre de vapeurs cauſées par une palpitation de cœur aſſez forte.

Le grand travail dans les chaleurs peut cauſer le vertigo de ſang, pour lequel, ſoit qu'il y ait fievre ou non, il faut toujours ſaigner du train de derriere. Pour le vertigo de vapeurs, il faut les mêmes remedes que pour la palpitation de cœur. *Voyez* le nouveau Parfait-Maréchal ſur ces deux maladies.

Veſſigons.

Les Veſſigons ſont ſimples, ou doubles. Le

ſimple eſt une enflure molle ſans douleurs & groſſe comme la moitié d'une petite pomme, ou environ, croiſſant entre cuir & chair, au-deſſus des os du jarret, entre le gros tendon & l'os du bas de la cuiſſe du cheval. Il vient en dehors, ou en dedans du jarret. Le double n'eſt autre choſe que deux veſſigons, dont l'un eſt en dedans & l'autre en dehors. Cette tumeur eſt roulante, & ce mal eſt héréditaire.

Les Veſſigons groſſiſſent en vieilliſſant, & la cure en eſt fort difficile. Ils ne ſont pas toujours boiter un cheval, mais ils groſſiſſent par le temps, & empêchent le jarret de ſe mouvoir facilement. Ce mal eſt à-peu-près de nature du capelet, c'eſt-à-dire de la nature de la loupe.

Ulceres.

L'Ulcere n'eſt autre choſe qu'une plaie qui jette de la matiere. L'ulcere eſt ſimple ou compoſé. Quand il jette un pus blanc, il eſt conſidérable, & la guériſon en eſt aiſée, il s'appelle ſimple. Si le pus tourne ſur la couleur du ſang épais & ſentant mauvais, c'eſt un ulcere qu'on appelle ſordide. Celui-ci eſt plus conſidérable. On appelle ulceres compoſés ceux qui ſont accompagnés de gangrene & de carie, parce qu'ils attaquent les chairs, les vaiſſeaux & les os. Il y a auſſi des ulceres ſecs qui ne rendent point de pus, leſquels ſont très-difficiles à guérir.

Un ulcere peut venir par accident, c'eſt-à-dire d'une plaie négligée, qui dégénere en ulcere. Pour guérir un ulcere, on commence par la diete : on fait uſage de décoctions ſudorifiques & ameres à-peu-près comme pour la gale, & on ſonge à la guériſon externe, c'eſt-à-dire

à la réunion des ulceres par le moyen de résolutifs forts & d'esprits, principalement quand les os sont attaqués.

Urine.

Quand on voit au cheval une urine claire & crue, cela dénote des crudités dans le sang & par conséquent de mauvaises digestions qu'il faut corriger, sans échauffer le sang. Les amers font cet effet. Si l'urine est rouge & enflammée, cela dénote que le cheval est échauffé & a besoin de rafraîchissement.

Je n'irai pas plus loin sur les maladies des chevaux. Je n'ai parlé que de celles qui sont les plus connues, & dont il est nécessaire qu'un Cocher ait connoissance. Il y en a plusieurs, auxquelles un cocher, s'il se trouve en Campagne, peut remédier sans le secours d'un Maréchal. Ce sont ces maladies accidentelles qui ont besoin d'un prompt secours, sur lesquelles je me suis le plus arrêté. Pour les autres que j'ai passées sous silence, il y a assez de livres qui en traitent, & je n'ai point eu dessein, comme je l'ai déja dit, de donner des leçons aux Maréchaux, mais seulement d'instruire les Cochers sur ce qu'ils doivent savoir sur tout ce qui regarde leur métier.

OBSERVATIONS nécessaires à un Cavalier pour se bien tenir à cheval & s'en servir avec plaisir & sûreté en voyage, & la maniere de faire la chasse aux chiens courants & de courre la poste sans beaucoup se fatiguer.

Harnois du Cheval de selle.

UNE bride complette.
Un bridon.
Une selle complette.
Un croupelin ou housse.
Un émouchoir.

Par la bride complette, j'entends les courroies qui la composent, & qui soutiennent un mors composé de plusieurs pieces, dont les principales sont le mors même, fait pour entrer dans la bouche du Cheval; la gourmette, qui tient au mors & qui entoure par dehors le dessus du menton nommé la barbe; l'œil qui tient au fonceau ou gros bout du mors en haut, & la branche qui y tient en bas; les rênes attachées au bas des branches qui font agir toute la méchanique des parties du mors dont je viens de parler.

Le Cavalier doit choisir le mors le plus doux, à raison du caractere de la bouche de son cheval. Les mors se réduisent à présent à trois sortes: le simple canon ou canon brisé, le canon à trompe ou la canne, le canon à gorge de pigeon. Le premier est le plus doux, le second

plus rude, le troisieme ne fait de plus que donner la liberté à une langue qui seroit épaisse de se mouvoir facilement.

Le mors doit poser sur les barres, & sortir en dehors vers le haut des levres du cheval, & jamais plus haut, ce qui les retrousseroit & les feroit froncer; il ne doit pas être trop long au-delà de la bouche, ni trop court, de façon que les levres du cheval soient prêtes à passer par-dessus, ce qui s'exprime en disant que le cheval boit sa bride.

La gourmette est une petite chaîne de fer composée d'une *S*, qui tient à l'œil hors la main, & à laquelle tiennent cinq mailles plus grosses au milieu qu'aux deux bouts, & deux maillons dont l'un ou l'autre se passe dans un crochet de fer qui tient à l'œil à la main. Toute gourmette a un plat, c'est-à-dire un côté où toutes les mailles sont applaties; c'est ce côté qui, quand la gourmette est en place, doit porter précisément entre la barbe du cheval & son menton; si elle posoit au-dessus ou dessous de cet endroit, elle n'auroit presque point d'effet, les grosses gourmettes sont plus douces que les étroites.

L'effet de toutes les parties de l'embouchure dont je viens de parler, est d'avertir le cheval des intentions du Cavalier, soit pour tourner, arrêter ou reculer. Cet effet agit dans la région du bas de la mâchoire inférieure, où ces parties forment une espece de bascule, dont l'œil & la branche sont le levier, le mors, le point d'appui; de façon que quand le Cavalier tire à lui les rênes, il amene les branches qui éloignent les yeux; la gourmette, attachée au haut des yeux, suit leur mouvement ou direc-

tion, & ſerre le lieu qu'elle entoure : le mors alors tourne vers la gourmette, ce qui fait que la portion de la mâchoire inférieure qui ſe trouve entre ces deux puiſſances eſt ſerrée, & cauſe au cheval une contrainte en cet endroit qui le force à obéir.

REMARQUES.

De toutes les branches de diverſes tournures, les droites ſont les plus douces.

Aux bouches ſenſibles, & à celles dont la barbe eſt ſujette à s'écorcher, on met un feutre ſous la gourmette. Ce feutre eſt un morceau de vieux chapeau, ou bien un cuir doux qu'on taille de la longueur & largeur de la gourmette : on le fend en boutonniere par les deux bouts, on y fait entrer les bouts de la gourmette, de façon que quand elle eſt dans ſa place, le feutre ſe trouve entre elle & la barbe du cheval, ce qui en adoucit l'effet.

S'il ſe rencontre des chevaux qui ayent la mauvaiſe habitude de prendre continuellement une branche de la bride avec leurs levres, c'eſt une eſpece de tic fort importun pour le Cavalier : pour l'empêcher, il n'a qu'à attacher ſous chaque boſſette un petit cuir, & agraffer l'un & l'autre au-deſſus de la gourmette, ce qui fera écarter les branches ſuffiſamment en dehors pour que le cheval ne puiſſe plus les atteindre avec les levres.

Le bridon eſt un petit mors très-délié & briſé dans ſon milieu en un ou en deux endroits, terminé par deux anneaux ſuſpendus dans la bouche du cheval par une ſeule têtiere : aux deux mêmes anneaux tient une courroie qui ſert de

rêne, & va ſur le col du cheval. Il a été imaginé pour les chevaux de ſelle, afin de pouvoir s'en ſervir en cas qu'il ſe caſſe quelque choſe à la bride qui la rende inutile; quand on bride le cheval, on met le bridon le premier.

La ſelle eſt proprement le ſiege du Cavalier. Elle eſt complette, quand le poitrail, les ſangles, la croupiere, les étrivieres & étriers y ſont attachés. Elle eſt compoſée d'un bâtis de bois qu'on nomme les arçons; ces arçons ſe couvrent & ſe garniſſent deſſus de quelqu'étoffe, ſous laquelle l'ouvrier met aux endroits qui le demandent de la bourre ou du crin, & deſſous deux eſpeces de matelats rembourrés nommés panneaux.

Il ſe fait pluſieurs ſortes de ſelles, mais de quelqu'eſpece qu'elles ſoient, elles ſont bien faites lorſqu'elles ſont commodes au cheval & au Cavalier. L'eſſentiel, à commencer par le cheval, eſt que la ſelle porte bien également où elle doit porter, ce qui dépend beaucoup des arçons; car ſi leurs pointes de devant étoient trop ſerrées, les mammelles, qui ſont le haut de ces pointes, ſeroient en l'air, ce qui forceroit la ſelle, & les pointes bleſſeroient le cheval; & au contraire, s'ils étoient trop écartés, la ſelle fouleroit ſur les mammelles & feroit venir des cors au cheval. Dans le même cas d'écartement à l'arçon de derriere, il le bleſſeroit ſur les rognons. Enfin, il faut que la preſſion des panneaux, qui ſont, pour ainſi dire, la doublure des arçons, ſoit égale par devant depuis les deux côtés du garrot juſqu'au bout des pointes, & depuis les rognons juſqu'à l'extrêmité des pointes de derriere, ils doivent élever le milieu de la ſelle & l'empêcher de por-

ter ſur le garrot, ſur la longe, terme de Sellier pour exprimer l'épine du dos; & ſur le nombril, qui ſignifie le milieu entre les deux rognons; qu'ils ſoient rembourrés bien également; que la toile en ſoit fine, la groſſe s'endurcit d'abord à la ſueur: c'eſt auſſi par cette raiſon que le crin ou la bourre de cerf ſont meilleurs que la bourre de bœuf.

A l'égard du Cavalier, deux doigts de rembourrure aux panneaux ſont ſuffiſants pour ſa commodité, car s'ils étoient plus épais, ils l'éloigneroient trop du cheval, dont par cette raiſon les mouvements paroîtroient plus grands à l'homme, & par contre-coup, de l'homme à l'animal, ce qui les fatigueroit davantage l'un & l'autre. 1°. Que la ſelle ſoit longue ſur bandes, c'eſt-à-dire que les deux arçons ſoient aſſez diſtants l'un de l'autre pour que le Cavalier occupe le milieu, & ne porte pas ſur l'arçon de derriere, où il ſeroit aſſis durement. 2°. Que la ſelle s'éleve un peu plus devant que derriere; car ſi elle étoit trop élevée, elle voûteroit les reins du Cavalier & les lui fatigueroit; & au contraire, ſi elle levoit du derriere, elle le feroit pencher en devant. Enfin, il faut en général qu'une ſelle ſoit auſſi légere que faire ſe peut, qu'elle tienne l'homme près du cheval, & qu'il y ſoit aſſis à ſon aiſe.

La croupiere ne doit point être trop tendue, de peur que ſon culeron n'écorche le cheval ſous la queue, principalement dans les deſcentes: le culeron doit être plus gros que mince; & en le paſſant ſous la queue, il ne faut pas en laiſſer un ſeul poil en deſſous, qui, en frottant continuellement, ne manqueroit pas de l'écorcher.

Le poitrail ſe met pour empêcher la ſelle de couler en arriere dans les montagnes. D'ailleurs, quand on veut avoir une paire de piſtolets à ſa ſelle, on n'en ſauroit aſſurer les fourreaux ſans un poitrail; mais le poitrail n'eſt pas ſans danger, ſur-tout en reculant, ou en tenant ſon Cheval de court, car il arrive quelquefois que les branches de la bride ſe prennent dans le poitrail; alors le mors appuie ſi fort ſur les barres ſans interruption, & cauſe tant de douleur au cheval, qu'il ſe mettra à reculer avec tant de promptitude, qu'il finira par ſe renverſer ou tomber en arriere : les Chevaux qui s'encapuchonnent, y ſont fort ſujets. Pour éviter cet accident, il vaut mieux, quand on ne porte point de piſtolets, ne point mettre de poitrail, ſauf à ſe tenir aux crins en montant, pour maintenir la ſelle en ſa place; ou ſi on en met un l'accompagner du reſſort du poitrail.

Les ſangles ſont, pour ainſi dire les ligatures qui attachent la ſelle au corps du cheval en paſſant ſous ſon ventre. Elles doivent être larges & fortes. On peut ſerrer la ſangle de devant tant qu'on peut, ainſi que le ſurfaix, quoiqu'un peu moins; mais il ne faut pas tant ſerrer celle de derriere, pour laiſſer au ventre la liberté de céder à la reſpiration.

Le croupelin eſt une piece d'étoffe qui, poſée derriere la ſelle, n'a d'autre utilité que celle de garantir le bas de l'habit du Cavalier de la ſueur du cheval.

L'émouchoir eſt très-utile en été pour garantir le cheval de la piquure des mouches.

Equipage du Cavalier.

Les jambes du Cavalier ſont les parties les plus expoſées aux accidents qui peuvent lui arriver quand il eſt à cheval : c'eſt à les garantir qu'il doit principalement porter ſon attention, en les armant plus ou moins ſolidement ſuivant les exercices qu'il ſe propoſe.

Pour une promenade au pas ſur un cheval doux, ou pour une chaſſe au chien couchant ſur un cheval bien dreſſé à l'arquebuſe, il ne lui faut que de guêtres de toile ou de cuir.

Les bottines de cuir fort ou les bottes molles, ſont celles qui ſervent communément en voyage.

Les bottes fortes ſont néceſſaires pour courir la poſte à cheval, parce qu'elles ſoutiennent ſans ployer la peſanteur du cheval (quand il tombe ſur le côté) aſſez long-temps pour que le Cavalier puiſſe dégager ſa jambe de la botte. Les Chaſſeurs aux chiens courants doivent les avoir à grandes genouilleres, pour, outre la vertu dont je viens de parler, leur garantir les genoux & les cuiſſes des coups de branches d'arbres, quand ils ſuivent les chiens dans le bois.

Les bottines ou les bottes de quelqu'eſpece que ce ſoit, ſeront armées d'une paire d'éperons, dont les mollettes ſeront à ſix pointes & non en roue, car ces dernieres ne font que chatouiller le cheval, & l'inquiétent plutôt qu'elles ne le déterminent en avant.

Du reſte, le juſte-au-corps, s'il n'eſt pas fort large, doit être déboutonné ; car rien ne ſied plus mal que d'être à cheval ſerré dans ſon habit, comme auſſi d'être ce qui s'appelle dé-

braillé, c'eſt-à-dire déboutonné juſqu'au ventre, mais la veſte doit être preſque entiérement boutonnée.

On ne doit jamais monter à cheval ſans un chapeau bien droit ſur la tête, de gros gants, & une gaule ou un fouet à l'angloiſe. La chaſſe & la poſte ont chacun leur fouet particulier.

Préceptes généraux pour l'attitude du Cavalier & pour conduire ſon cheval.

Le Cavalier ayant ſellé & bridé ſon cheval avec toutes les précautions indiquées ci-devant, & ſur-tout bien ſanglé, quand il voudra monter à cheval, il prendra d'abord de la main gauche les rênes, qu'il aura paſſées ſur le col du cheval, & un peu du crin; puis prenant avec la main droite le bas de l'étriviere vers l'étrier, il l'amenera à ſon pied gauche, qu'il levera en même temps pour le poſer ſur l'étrier. Cette façon de prendre l'étriviere & l'amener à ſon pied n'eſt pas indifférente, ſur-tout pour monter un cheval chatouilleux; car ſi on cherchoit ſimplement l'étrier avec le pied, il peut arriver qu'en le manquant, il iroit frapper contre le ventre du cheval, ce qui le ſurprendroit & pourroit lui cauſer un écart.

Le pied gauche étant dans l'étrier, le Cavalier empoignera de ſa main droite le derriere de la ſelle, & s'élançant en l'air, il paſſera ſa jambe droite par-deſſus la croupe du cheval; où faiſant le demi-tour, il ſe trouvera en ſelle, jambe deçà, jambe delà; en faiſant ce mouvement, il eſt eſſentiel de lever la jambe droite aſſez haut pour que le pied ou l'éperon ne tou-

che point ſur la croupe; car, plus le cheval ſera ſenſible, plus l'homme courra de riſque, étant encore en l'air, d'être jetté par terre ſur le champ, ou même d'être traîné par le cheval, s'il n'a pas eu le temps de dégager ſon pied gauche de l'étrier.

Il y a des chevaux qui ont la mauvaiſe habitude de commencer à ſe mettre en marche pendant que l'homme monte, avant qu'il ſoit aſſis dans la ſelle. Si un cheval commençoit à avancer pendant qu'on monteroit deſſus, on doit l'en déshabituer; car outre que rien n'a plus l'air valet ou payſan que de monter pendant que le cheval marche, il ſe trouve encore que, par ce mouvement, on peut, étant à demi monté, perdre l'équilibre & retomber un pied dans l'étrier, au riſque de l'inconvénient dont je viens de parler.

On parvient par pluſieurs moyens à ôter au cheval cette mauvaiſe habitude, ou en diſant *hou*, & tenant les rênes un peu tendues avant de monter, ou en montant à demi & le reculant s'il faiſoit mine d'avancer; ou bien, auſſi-tôt qu'on eſt en ſelle, le reculer juſqu'à l'endroit d'où il s'eſt ébranlé, afin qu'il perde juſqu'à la volonté de partir de lui-même; car le cheval ne doit rien faire de ſon propre mouvement, mais obéir ponctuellement à ſon Cavalier. Et le grand art de la Cavalerie, qui ne ſauroit s'apprendre par écrit, eſt en deux mots celui de parvenir à connoître le caractere & la force des chevaux, & à les dreſſer; c'eſt-à-dire à tirer de chacun tout le ſervice & l'agrément dont il eſt capable.

Voici les regles générales que le Cavalier doit obſerver.

1°. Quand il monte à cheval, il ne doit point se pencher vers la selle, mais tenir le corps droit.

2°. Il se placera bien sur le milieu de la selle, c'est-à-dire qu'il ne jettera point son corps plus d'un côté que de l'autre.

3°. Il s'asseoira bien en selle, jettant ses épaules en arriere, soutenant les reins sans les creuser.

4°. Il collera ses cuisses depuis le haut jusqu'au dedans du genou que les Ecuyers appellent les jarrets, & laissera tomber ses jambes à plomb le long des sangles, ne les tendant point en avant, de maniere que ses talons gagnent le devant de l'épaule: car outre qu'on n'est pas ferme dans cette attitude, elle dénote contrainte & affectation. Il ne faut montrer à cheval que beaucoup d'aisance & de liberté. C'est par cette raison que si vous creusez les reins, que vous avanciez l'estomac, & que vous ayiez le col roide, vous marquez une contrainte qui peine le spectateur, & vous n'êtes pas ferme.

5°. La mesure de la longueur des étriers est celle qui maintient les talons du Cavalier un peu plus bas que la pointe des pieds. S'ils étoient plus courts, ils feroient que ses genoux iroient en avant; & lui feroient plier les jambes au ventre du cheval.

6°. Il ne chaussera jamais les étriers, c'est-à-dire, ne les fera jamais entrer jusqu'au-dessus du coup de pied. Rien n'est si dangereux, en cas que le cheval tombe, & se releve vous laissant à terre, ou que vous tombiez de cheval; car, ne pouvant dégager vos pieds de l'étrier, il vous entraînera les pieds en haut & la tête à terre, & vous périssez sans ressource.

7°. Le Cavalier ne doit pas avoir à cheval ſes pieds en dehors ; mais auſſi il ne doit pas s'efforcer de tenir le bout tout droit en devant, comme s'il avoit le pied démis.

8°. Il laiſſera tomber ſes bras le long des côtés, ſans les éloigner du corps & ſans gêne.

9°. Il maintiendra ſa main gauche qui tient les rênes de la bride à deux doigts de ſon corps & à la même diſtance au-deſſus du haut de la ſelle, les ongles à demi tournées en haut ſans affectation, c'eſt-à-dire ſans faire la main potte; l'autre main qui tient le fouet ou la gaule étendue le long du corps.

Le Cavalier étant bien aſſis en ſelle ſuivant les regles ſuſdites, il fera partir ſon cheval ſans déranger ſa ſituation, en ſerrant doucement, & point à coup, les gras des jambes plus ou moins fort, ſelon le train qu'il veut lui faire aller.

A quelque train que le cheval aille, depuis le pas juſqu'au grand galop, il prendra de temps en temps le bridon, & rendra en même temps toute la bride, le bridon faiſant peu d'effet ſur la bouche du cheval, le délaſſe de la preſſion du mors.

C'eſt une mauvaiſe habitude d'appeller le cheval de la langue : ſerrer les cuiſſes l'avertira également.

Il ne menera jamais ſon cheval en biaiſant, mais toujours droit devant lui ; il ne reculera point de travers ; mais ſur la même ligne.

Il n'arrêtera jamais le bouton des rênes ſur la criniere, & ne quittera jamais la bride de ſa main ; car, dans le premier cas, ſi le cheval vient à faire un mouvement de tête un peu fort, il ſe donnera à lui-même une ſaccade qui peut le faire tomber ſur la croupe ou même, le

renverser ; &, dans le second cas, il peut arriver que le cheval baissant la tête, la bride passera par-dessus sa tête, & qu'abandonné à lui-même il pourra s'embarrasser les pieds dans les rênes, casser la bride & emmener son homme.

Quand il voudra partir au galop sur un Cheval dressé, que ce soit sur le champ, sans trottiner auparavant.

Il ne donnera jamais de saccades à son Cheval. Les saccades en endurcissant les barres, en ôtent la sensibilité, & même les cassent quelquefois lorsqu'elles sont violentes ; le Cavalier est la dupe de sa mauvaise humeur, & la querelle finit toujours très-mal pour lui.

Les soins que le Cavalier voyageant doit prendre de son Cheval.

Voyager, par rapport au Cavalier, est monter sur son cheval pour lui faire faire & répéter de jour à autre le chemin qu'il est capable de faire du matin au soir de chaque journée de marche, en ménageant toujours ses forces pour le lendemain ; attendu que, s'il en abusoit par une précipitation mal entendue, il courroit risque que son cheval lui manquât en chemin, ce qui pourroit même avoir des suites fâcheuses par rapport à l'animal : ainsi il est obligé d'en avoir du moins autant de soin que s'il étoit dans son écurie, & de garder même plus de précautions.

1°. Trois ou quatre jours avant le départ, il est mieux de faire ferrer le cheval à neuf, & si le voyage est en été, de faire ajouter aux fers de derriere un bec ou pinçon sur la pince, a cause qu'alors les chevaux voulant chasser

ſer les mouches ſous leur ventre, ils laiſſent retomber leurs pieds ſi rudement que, ſans ce pinçon, ils ébranleroient & pourroient perdre leurs fers.

2°. Il eſt néceſſaire de mettre ſon cheval en haleine quelques jours avant le voyage, en le promenant une heure ou deux, l'acheminant petit à petit juſqu'à la veille ou la ſurveille du voyage.

3°. Le jour du départ, il eſt bon de mettre ſous la ſelle, à crud, une couverture en double, de peur que la ſelle ne le bleſſe.

4°. Les allures qu'on emploie ordinairement en voyage ſont le pas & le petit trot : cette derniere eſt la moins fatiguante pour le cheval, & même pour l'homme, quand le trot eſt doux & pour peu qu'il y ſoit habitué.

5°. Le Cavalier fera d'abord de petites journées; par exemple, le premier jour, ſix lieues communes ; il augmentera le ſecond jour, & ainſi petit à petit juſqu'à douze ou quatorze lieues, moitié avant & moitié après dîner. Il vaut mieux qu'il mette la plus grande moitié avant qu'après. S'il met pied à terre aux montagnes, en montant ou en deſcendant, il en ſoulagera d'autant ſon Cheval; & en ſéjournant le troiſieme ou quatrieme jour, il lui renouvellera ſes forces.

6°. Le Cavalier, avant d'arriver à la dînée, trouvant de l'eau qui ne ſoit point vive à quelque diſtance de l'auberge, fera bien d'y faire boire ſon cheval, & en cas qu'il ait un peu chaud, de lui couper l'eau en lui relevant la tête pluſieurs fois en buvant, afin qu'il ne boive pas tout de ſuite; & de doubler le pas pendant quelque temps après qu'il aura bu, afin d'échauffer ſon eau.

7°. Il est bon aussi de lui laver les jambes; si on trouve un beau gué, en l'y faisant entrer, mais sans qu'il se mouille le ventre.

8°. Il est encore fort à propos de mener un cheval échauffé doucement pendant un quart-d'heure avant d'arriver.

Dînée.

9°. Si le cheval arrive à la dînée ayant bien chaud, on le promenera doucement jusqu'à ce qu'il soit passablement refroidi, ou bien on le passera dans l'eau sans lui mouiller le ventre, ou on lui sera bien laver & bassiner les jambes en entrant à l'écurie, & on se gardera bien de les lui faire frotter.

10°. Le cheval étant entré dans l'écurie, le Cavalier le dégourmera; & lui faisant passer la gourmette au travers de la bouche, il la raccrochera; & l'ayant attaché en cet état au ratelier par les rênes de sa bride, il le laissera ainsi mâcher sa gourmette pendant une bonne demi-heure ou plus, avant de le faire boire & manger, sur-tout s'il a chaud. On suppose que s'il y avoit du foin dans le ratelier, il l'aura fait ôter; s'il a respiré beaucoup de poussiere, on lui lavera la bouche avec une éponge imbibée d'oxicrat : tout cela pour lui exciter l'appétit.

11°. Après que le Cavalier aura, comme on vient de dire, attaché son cheval au ratelier, il lâchera les sangles, levera la croupiere, & fourrera de la paille fraîche entre la selle & le cheval; ou bien, sans le dessangler, il lui laissera la selle sur le corps.

Nota. Qu'il ne faut jamais desseler son cheval à la dînée, sur-tout en hiver, pour éviter

qu'il ne s'éleve de grosses ampoules sur son dos.

12°. Il fera tout de suite lever les quatre pieds, pour voir s'il manque quelques clous & les faire remettre.

13°. Quand le cheval sera assez refroidi, on lui ôtera la bride qu'on plongera dans un seau d'eau pour laver le mors, & qu'on suspendra ensuite.

14°. Le Cavalier fera jetter du foin dans le ratelier, & peu après on lui donnera l'avoine.

Nota. Que quand le cheval a eu bien chaud, il faut lui donner l'avoine avant de boire; sinon on le fera boire avant l'avoine.

15°. Au bout de deux heures & demie ou trois heures que le cheval aura été à l'écurie, le Cavalier peut repartir pour aller gagner la couchée.

Nota. Comme il peut arriver qu'un cheval n'étant pas encore fait à la fatigue, pourroit se dégoûter pendant le cours du voyage, il faut dans les commencements lui ménager l'avoine, sauf à augmenter la dose petit à petit, à mesure qu'il s'accoutume à cheminer.

Couchée.

16°. Il faut suivre à la couchée une partie des préceptes qui ont été donnés pour la dînée, comme d'arriver doucement, de faire promener le cheval en cas qu'il ait chaud, le faire passer à l'eau pour lui laver les jambes, ou les lui laver avec de l'eau sans les frotter, le laisser quelque temps sellé & bridé.

17°. Quand le cheval sera refroidi, on lui ôtera la selle, & on lui donnera un coup d'étrille, puis on le couvrira bien.

18°. Le Cavalier aura ſoin de faire remettre les clous qui manqueront aux fers, il donnera l'avoine, fera boire, mettra du foin dans le ratelier pour la nuit, viſitera les pieds, en ôtera avec ſon cure-pied les pierres & gravois qui pourroient s'y rencontrer, & les remplira de crottin mouillé.

19°. Il examinera encore ſi le cheval n'a pas les pieds chauds & douloureux. Quand les pieds d'un cheval ſont douloureux à un certain point, il le donne ſouvent à connoître, car il ſe couchera auſſi-tôt qu'il ſera débridé. Si alors vous lui voyez l'œil bon, & qu'il mange bien, quoique couché, il eſt ſûr que ſon mal eſt au pied, & il aimera mieux reſter couché que ſe lever pour manger. Alors il faudra abſolument le déferrer, pour voir ſi le fer ne porte point ſur la ſole : ce qu'on reconnoît lorſqu'on voit en quelqu'endroit le dedans du fer plus luiſant qu'ailleurs ; cet endroit liſſé eſt celui où le fer a porté. Alors on parera le pied vis-à-vis, puis le fer étant rattaché, on fera fondre dans le pied de la poix noire, afin d'en ôter la douleur & de le raffermir.

20°. Examinez encore ſi le cheval ſe coupe. Il faudra, ſi cela eſt, y donner remede par la ferrure déja expliquée.

21°. Toutes ces précautions priſes, on fera bonne litiere au cheval: & avant de le quitter, il faut avoir attention de l'attacher de façon qu'il puiſſe ſe coucher à ſon aiſe ; c'eſt-à-dire qu'il faut laiſſer à ſa longe aſſez de longueur pour qu'il puiſſe repoſer la tête ſur ſa litiere.

22°. Avant de ſeller & brider le cheval le lendemain, faire manger l'avoine, & donner deux ou trois coups d'étrille & de broſſe.

23°. Le Cavalier examinera avant de monter à cheval, s'il n'eſt point écorché ſous la gourmette ; ſi cela eſt, il la garnira de feutre ou de cuir gras, dont il ſe ſera précautionné en cas de beſoin.

Obſervations.

En ôtant la ſelle, il eſt eſſentiel de viſiter & manier les arçons, pour voir s'ils ne ſont point décollés ou rompus, ſi la bande de garrot ou les deux grandes bandes ne ſe détachent point; on fera remettre en état par le ſellier tout ce qui y manquera; on fera auſſi ſécher les panneaux au ſoleil ou au feu, puis on les battra avec une gaule pour empêcher qu'ils ne durciſſent & ne bleſſent par la ſuite le cheval. Si malgré ces précautions, ou celles indiquées, ou par quelques autres raiſons, il arrive au cheval quelques enflures ou écorchures ſous la ſelle, & qu'on ſoit obligé de continuer ſon chemin, les moyens ſont, ſuivant le cas, d'ôter de la bourre du panneau, y coudre de la baſanne blanche, baſſiner avec du vin chaud, ſe ſervir d'eau-de-vie, ſuif de chandelle & urine. La croupiere écorchant ſous la queue, graiſſer le culeron, ou mettre dedans une chandelle.

A l'égard de la ſelle, il arrive quelquefois que les chevaux maigriſſent pendant un long voyage, de façon que quoique la ſelle fût très-bien ajuſtée & portât également par-tout lorſqu'on a commencé la route, cependant elle poſe enſuite ſur le garrot ou ſur les reins : en ce cas, il faut faire rembourrer les panneaux ſous les pointes des arçons avec du crin ou de la

bourre de cerf, & les mammelles des arçons de devant s'il en eſt beſoin. Il eſt même quelquefois néceſſaire, quand le corps du cheval eſt fort diminué, de faire garnir de feutre les pointes des arçons en deſſous.

Quoique le Cavalier en voyage doive ſe charger le moins qu'il pourra, cependant il eſt très-à propos qu'il ſe précautionne de quelques uſtenſiles d'un grand ſecours dans des cas où il ſe trouveroit très-embarraſſé s'ils lui manquoient, comme d'un ſoulier de cuir fait en bourſe, dont le fond eſt une ſemelle très-épaiſſe & dure, pour la mettre au pied de ſon Cheval en cas qu'il ſe déferre loin d'un endroit où il puiſſe rencontrer un Maréchal, ſans quoi il faudroit l'envelopper de ſon mouchoir ou de quelque maniere que ce ſoit, pour empêcher le pied de s'uſer de façon quelquefois qu'on ne pourroit le referrer de long-temps; il peut arriver encore qu'un Cheval prenne un clou, un chicot pointu qui lui entrera plus ou moins avant dans le pied. Il boitera ſur le champ : alors le Cavalier doit ſe hâter de mettre pied à terre, de le lui arracher & de fermer en même temps la bleſſure, de crainte qu'il n'y entre aucune ordure qui l'envenimeroit & la rendroit dangereuſe : ce qui ſe fait en fondant ſur le trou de la cire d'Eſpagne. Il faut donc qu'il ſe précautionne d'un peu de cire d'Eſpagne, d'un bout de bougie & de ce qu'il faut pour l'allumer.

Suite.

Lorſque le Cavalier a fini ſon voyage, le cheval aura ſûrement les jambes & les pieds fatigués : c'eſt pourquoi, afin de le remettre & de

rétablir ces parties, il fera ôter aussi-tôt qu'il sera arrivé deux clous aux talons de devant pour lui mettre les pieds à l'aise; comme aussi il les fera remplir de fiente de vache, pour amollir la sole qui pourroit être desséchée. Quand il sera délassé, on lui parera les pieds & on le referrera : à l'égard des jambes, on les lui frottera plusieurs fois avec de l'eau-de-vie camphrée.

Nota. Que lorsqu'on s'apperçoit qu'un cheval fatigué recommence à bien boire, c'est un pronostic qu'il sera bientôt rétabli.

Précautions que le Cavalier doit observer à la chasse aux chiens courants.

On monte à cheval à deux sortes de chasse; l'une est la chasse au fusil & au chien couchant: je parlerai de celle-ci ci-après. L'autre, dont il est question ici, est la chasse à cors & à cris ou aux chiens courants. Le Cheval en fait pour ainsi dire tous les frais, car on le mene presque toujours au galop; & quand elle dure, elle peut le fatiguer extrêmement. Aussi aux grandes chasses, ceux qui en ont les moyens, ont ordinairement plusieurs chevaux à monter successivement, & ceux qui n'en peuvent avoir qu'un, doivent le ménager en trottant souvent; & comme ils ne peuvent suivre les chiens comme les précédents, ils descendront quelquefois de cheval, quand la chasse ne s'éloigne pas, ce qui s'appelle relayer à l'Angloise.

Comme tout cheval en haleine, c'est-à-dire qui marche ou courre journellement, dure bien plus long-temps sans se fatiguer que celui qui

fait peu souvent ces exercices ; dans ce dernier cas, il sera très à propos de monter, & faire courir la veille environ un quart de lieue le cheval dont on doit se servir à la chasse le lendemain.

Quoique la regle de faire galopper son cheval sûr le bon pied, qui est le droit, soit généralement reçue, cependant on peut & même on doit l'enfreindre à la chasse aux chiens courants, lorsqu'on courre le même cheval un peu long-temps, parce qu'en le mettant tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, leur fatigue se partage également.

Si le Cavalier, par malheur pour son plaisir, se trouve avoir un cheval qui prenne une ardeur si forte au bruit des chiens & des trompes, qu'il y ait du danger à le monter, le meilleur de tous les expédients est de le faire mener en main à toutes les chasses, jusqu'à ce qu'à force de s'être tourmenté en vain, il vienne à la fin à s'appaiser.

Soit que le Cavalier n'ait qu'un cheval à monter, ou qu'il en ait plusieurs, il faut également qu'il voie, avant de partir, si les fers tiennent bien ; car s'il se déferre en courant, ce qui arrive sur-tout dans un pays pierreux, il se gâtera bientôt le pied : c'est pour remédier à cet inconvénient que, dans les grands équipages de chasse, il y a toujours un Garçon Maréchal, qui suit avec des fers & des clous en cas de besoin.

En galoppant dans le courant de la chasse comme ailleurs, quand il se trouve une croisée de chemin dans laquelle il a dessein de tourner, il mettra son cheval au trot un peu devant, & ne reprendra le galop qu'après avoir tourné. Cette circonstance est d'une très-grande conséquence. Rien n'est si dangereux que de tourner

court au galop, parce qu'alors le cheval eſt méchaniquement penché & hors d'équilibre, ce qui ne dure qu'un inſtant; mais la moindre choſe dans cet inſtant peut le faire tomber & tuer ſon homme, ce qui n'eſt pas ſans exemples.

Si l'envie prend au Cavalier de *piquer*, c'eſt-à-dire de ſuivre dans le bois les chiens chaſſants, il ſera contraint d'y renoncer, s'il n'obſerve, 1°. d'enfoncer ſon chapeau juſques ſur ſes yeux, qu'il doit toujours tenir ouverts pour juger les branches & s'en garantir, ſans quoi il en ſeroit attrapé & battu continuellement. 2°. Tenir en avant, de la main droite, ou un bâton de chaſſe gros comme le pouce, & d'un pied & demi à deux pieds de long, ou un fouet de chaſſe, ou ſa trompe pour parer & écarter les branches. 3°. Ne pouvant aller qu'au trot dans les bois fourrés, il doit profiter des clarieres qui s'y rencontreront, pour avancer au galop ſans perdre un moment, faute de quoi il ſe trouveroit bientôt éloigné des chiens au riſque de perdre la chaſſe.

Lorſque la chaſſe ſe termine par la priſe de l'animal, & que la curée s'en fait ſur le lieu, il ne deſcendra point de ſon cheval en cas qu'il ait bien chaud, ſans lui avoir fait faire quelques cents pas en allant & venant cinq à ſix fois au pas, pour le rafraîchir.

Quand il l'aura deſcendu, il aura attention de l'attacher ſur le terrein le plus ſec qu'il pourra trouver, de peur que l'humidité ne lui refroidiſſe les pieds, ce qui lui eſt nuiſible.

Si le cheval eſt en ſueur, il la lui abattra avec ſon couteau, au défaut du couteau de chaleur.

Il ne faut faire boire de long-temps le cheval en ſueur.

Au retour, il ne le dessolera que lorsqu'il sera refroidi.

Comment on dresse un Cheval au fusil pour s'en servir à la chasse.

Un cheval dressé au fusil se nomme *cheval d'Arquebuse.*

Ordinairement, le but qu'on se propose pour accoutumer un cheval aux coups de fusil, est celui de la chasse au chien couchant. Cette chasse par elle-même n'est, pour le cheval, qu'une espece de promenade, on ne le mene qu'au pas; mais cette promenade, quand elle dure long-temps, ne laisse pas de le fatiguer, parce qu'il marche perpétuellement au travers des champs & des terres labourées. On lui adoucit cette fatigue dans le temps des mouches, en lui mettant un émouchoir, &, dans les pays de sillons, en les lui faisant traverser le moins qu'on pourra : mais le point principal de cette chasse est d'accoutumer le cheval au bruit du fusil, ce qui demande une méchanique particuliere.

1°. Le Cavalier commencera par mener son cheval seul au petit pas; il l'arrêtera souvent, & à chaque fois il le laissera long-temps arrêté, lui ôtant jusqu'au moindre desir de repartir de lui-même; il le fera même reculer au plus petit mouvement qu'il feroit en avant; enfin, il l'endormira de maniere qu'il faille le solliciter pour reprendre le pas. A chaque fois, en l'arrêtant, il dira *hou*, afin qu'il connoisse qu'à cette expression il doit s'arrêter sur le champ; quand il y sera accoutumé, on lui rendra toute la bride, en disant *hou.*

2°. Quand il sera bien confirmé dans cette premiere leçon, le Cavalier prendra son fusil, le tiendra droit sur le haut de l'arçon de devant, & chaque fois qu'il s'arrêtera, en disant *hou*, il lui fera voir le bout du fusil en le baissant à droite & à gauche, sans le toucher.

3°. Quand il verra que le cheval ne prend aucune inquiétude de ce mouvement, il remettra le fusil droit sur le haut de la selle, & fera remuer le chien, ouvrira & refermera la batterie, le tout à plusieurs reprises. Si le cheval paroît inquiet de ces bruits, il le fera marcher quelques pas, puis il l'arrêtera & recommencera toujours les mêmes actions, le faisant repartir & l'arrêtant jusqu'à ce qu'il reste immobile & ne donne aucun signe d'inquiétude.

4°. Alors, il fera feu seulement avec des amorces, jusqu'à ce que le cheval endure ceci comme le reste : après quoi il tirera d'abord le quart d'une charge de poudre, & petit-à-petit la charge entiere, le confirmant tous les jours de plus en plus, jusqu'à ce que par la suite il s'arrête tout court au seul mouvement de rendre la bride sans attendre qu'on lui dise *hou*.

Nota. Qu'il se trouve des chevaux qui, aux premiers coups de fusil, ne prennent aucune peur, si bien qu'on les croiroit presque dressés; mais au bout de quelques jours, il leur prend tout d'un coup tant de frayeur, qu'on a plus de peine à les en guérir, qu'à accoutumer ceux qui ont été difficiles dans le commencement. A ceux-là, il faut s'armer de patience; cependant le mieux est de les mener souvent aux chasses à tirer, afin qu'à force d'entendre & de voir tirer des coups à leurs oreilles, ils s'accoutument au bruit. D'autres n'ont nulle peur

du fusil; mais si des perdrix ou autres oiseaux partent devant eux, ils font un petit mouvement de surprise qui empêche le Cavalier d'ajuster son coup : on dit alors qu'ils ont peur de l'aile. Un cheval qui a peur de l'aile, ne s'en corrige presque jamais; ainsi il faut se résoudre à ne s'en point servir à cet usage. Un autre défaut presque incorrigible. est celui de certains chevaux qui quoique très-sages, prennent l'habitude de donner un petit coup de tête dans l'instant que le coup de fusil part.

Equipage & conduite du Cavalier en courant la poste.

1°. Le Cavalier qui entreprend de courir la poste à cheval doit d'abord songer au vêtement qui lui convient dans cette occasion, sur-tout pour se garantir d'avoir les jambes blessées dans les chûtes que le cheval pourroit faire; c'est pourquoi il se munira d'une paire de bottes fortes, doublées en dehors de bons contre-forts. Au moyen de ces bottes, si le cheval tombe sur le côté, il aura le temps de tirer sa jambe de la botte engagée sous le cheval. D'ailleurs il se vêtira légerement, mettra un ceinturon large ou une ceinture de postillon, qu'il serrera pardessus ou par dessous sa veste, assez pour lui soutenir les reins. Il ne doit jamais avoir de culotte doublée de toile, qui l'écorcheroit infailliblement, mais de peau; les culottes entiérement de peau sont les meilleures. Il ne manquera pas de ranger sa chemise de maniere qu'elle ne se trouve point entre la chair qui pose sur la selle & la peau de la culotte, elle écorcheroit bientôt au vif l'endroit où elle porteroit, & lui

cauferoit une douleur cuifante qui le feroit beaucoup fouffrir.

2°. Pour fuffire à une longue courfe, il faut fonger à fe fatiguer le moins que faire fe peut: c'eft pourquoi il ne montera que fur une felle à lui; car en changeant de felle à chaque pofte, on n'en rencontre le plus fouvent que de mauvaifes ou mal conftruites, & de différentes malfaçons; & on fe trouve dans peu ce qu'on appelle vulgairement roué, c'eft-à-dire tout le corps douloureux.

3°. On tombe dans le même inconvénient, quand, fur un bidet de pofte on croit devoir être placé fuivant les regles de la belle cavalerie. Il faut au contraire tenir fes étriers plus courts qu'à l'ordinaire, la bride ferme dans fa main, & laiffer aller fes reins & fon corps mollement, en fuivant les mouvements du cheval.

4°. On fe fervira peu de l'éperon, cela étouffe & abat le cheval, mais du fouet tant que l'on voudra; cependant fi le Cavalier ne ceffe pas de fouetter, ce fera à lui que la fatigue s'adreffera.

5°. N'outrez point votre cheval, en le pouffant à toute jambe & le battant continuellement; vous arriverez fouvent plus tard fur un cheval rendu, fi même vous arrivez.

Nota. Qu'il faut être fobre fur le boire & le manger en courant à cheval, car rarement l'eftomac peut-il le fupporter. Les exceptions regardent principalement ceux qui font accoutumés à monter à cheval.

A l'égard de celui qui courre en chaife, il eft effentiel qu'il ait à fa chaife des guides attachées à la bride du Cheval de brancard, non pour le conduire, car cela brouilleroit le poftil-



lon, mais en cas d'accident, & pour les éviter, ſur-tout ſi le poſtillon eſt ivre ou mal-adroit, du moins vous ne ſerez pas à ſa diſcrétion.

FIN.



TABLE

Des Articles de la premiere Partie.





V

Seconde Partie.

Troisieme Partie.

Fin de la Table.

